This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DP
99
.G32

BUHR A

a39015 01814468 6b

DP
99
.G32

L'ESPAGNE

DES GOTHS ET DES ARABES

PAR

LÉON GELEY

LÉOPOLD CERF, ÉDITEUR

SE TAIRE ET FAIRE

DP
99
G32

3/9

L'ESPAGNE

DES GOTHS ET DES ARABES

VERSAILLES

CERF ET FILS, IMPRIMEURS

59, RUE DUPLESSIS, 59



Abdérame III au siège de Zamora.

L'ESPAGNE

DES GOTHS ET DES ARABES

PAR

LÉON GELEY

Professeur au Lycée de Vanves

PARIS

LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF

13, RUE DE MÉDICIS, 13

1882

DP
99
.G32

Vignaud Lib.

Vignaud
3-2-27

AVANT-PROPOS

COMMENT S'EST FORMÉ LE CARACTÈRE ESPAGNOL

« Le grand ennemi du progrès et de l'esprit d'investigation et de découvertes, et par conséquent de la civilisation, c'est l'esprit protecteur, c'est-à-dire l'idée que la société ne peut prospérer si l'Etat et l'Eglise ne guident et ne protègent nos moindres pas dans les affaires de la vie : l'Etat enseignant aux hommes ce qu'ils doivent faire, l'Eglise leur enseignant ce qu'ils doivent croire[1] » (Buckle). Cette réflexion de l'historien anglais s'applique parfaitement à l'histoire d'Espagne en général, et surtout au caractère espagnol. L'Espagne est, en effet, le pays de l'Europe où les conditions fondamentales du progrès ont été le plus méconnues par la nature, et le plus ouvertement violées par les hommes. Aussi le châtiment encouru par cette violation a-t-il pesé et pèse encore lourdement sur cette nation fière entre toutes, qui est la plus arriérée de l'Europe et qui se croit la plus avancée ; qui se glorifie

[1] BUCKLE, *Histoire de la civilisation en Angleterre.*

425249

de l'antiquité de ses opinions, de son orthodoxie inflexible, et de sa haine contre les hérétiques.

La nature elle-même et la constitution physique de la Péninsule ont contribué à former le caractère espagnol dans ses traits essentiels. Aucun pays de l'Europe ne ressemble plus aux contrées tropicales où les phénomènes menaçants encouragent la superstition et retardent la création des sciences physiques. Les principales causes matérielles de la superstition, les famines répétées, les épidémies, les tremblements de terre, les climats malsains, poussent, en effet, les hommes terrifiés à invoquer plus fréquemment et avec plus d'ardeur une aide surnaturelle; or, ces calamités prises en masse ont été plus saillantes en Espagne que partout ailleurs en Europe. Sauf l'extrémité septentrionale de la Péninsule, les traits caractéristiques du climat espagnol sont la chaleur et la sécheresse, aggravées encore par les difficultés d'irrigation; les rivières coulent pour la plupart dans des lits trop profonds pour qu'elles puissent servir à l'arrosement du sol; c'est à cette cause et à la rareté des pluies que le plateau central des Castilles doit d'avoir été trop souvent le siège de la sécheresse et de la famine, et au moyen-âge, de la peste. Un autre trait caractéristique de cette contrée, c'est que la vie pastorale y domine, en raison même des difficultés d'une vie agricole régulière : le climat rend le travail presque impossible au laboureur pendant une partie du jour, et ce repos forcé encourage une instabilité qui le pousse à préférer la vie errante du berger au travail plus assidu de l'agriculture. D'ailleurs, pendant toute la durée de la guerre contre les musulmans, par crainte des sorties

et des pillages, les Espagnols de cette région se virent dans la nécessité d'emporter avec eux leurs moyens d'existence, et préférèrent les produits de leurs troupeaux à ceux de leurs terres. Même avant la prise de Tolède sur les Arabes en 1085, les habitants de la frontière dans l'Estramadure, la Manche et la Nouvelle-Castille étaient presque tous bergers, et le bétail paissait dans la campagne et non dans des prairies de propriété privée. Aussi tout devint précaire, inquiet et incertain, et la voie se trouva prête pour les croyances enracinées qui, dès les temps anciens, forment le trait principal de l'histoire de la nation espagnole.

L'histoire a fait plus encore : en développant ces croyances, elle leur a imprimé une telle rigueur et une telle unité, que même de nos jours le peuple espagnol dans sa majorité se montre hostile aux idées de tolérance et de progrès : resté en dehors du grand mouvement européen qui entraîne les nations en avant depuis le XVI[e] siècle, il a opposé une force d'inertie invincible aux réformes sérieuses qu'a plusieurs fois tentées le gouvernement, ainsi qu'aux agitations libérales d'une bourgeoisie trop peu nombreuse et mal disciplinée. Chose étrange, cette Espagne si catholique a débuté par l'hérésie : après la chute de l'empire Romain, les Wisigoths ariens s'établirent solidement dans la péninsule, et l'arianisme y domina pendant cent cinquante années. Les Francs, au contraire, leurs voisins et leurs adversaires en Gaule, se convertirent à l'orthodoxie catholique à la fin du V[e] siècle (496); de là sortit une guerre d'opinion et de religion entre la France et l'Espagne, qui compromit sérieusement l'empire des Wisigoths et leur enleva toute l'Aquitaine (bataille de Vouillé, 507).

La conversion du roi Récarède et de la nation gothique à l'orthodoxie (587), en fondant les deux clergés et les deux peuples, conquérants et vaincus, dans une même religion, augmenta encore la force de l'Eglise catholique; les rois, convertis par elle, étaient plus disposés à accroître son pouvoir qu'à le diminuer. Il en résulta que le clergé et les classes qui dépendaient de lui, acquirent plus d'influence en Espagne que dans toute autre partie de l'Europe : les Synodes ecclésiastiques furent non seulement les conciles de l'Eglise, ils furent aussi le parlement de la couronne et gouvernèrent véritablement l'Etat. En 633, le roi Sisenand se prosterna la face contre terre devant les évêques qui l'avaient élu, et son exemple fut suivi, comme une coutume établie, par plusieurs de ses successeurs. Si les évêques étaient les maîtres de l'Etat, ils ne l'étaient pas moins de la justice : d'après le code des Wisigoths, tout laïque, soit comme demandeur, soit comme défendeur, pouvait exiger que sa cause, au lieu d'être jugée par un magistrat civil, le fût par l'évêque du diocèse. Une autre preuve de la domination exclusive du clergé à cette époque, c'est que les lois contre les hérétiques y furent plus dures qu'en tout autre pays; les juifs, en particulier, y furent poursuivis avec une inexorable rigueur, et en 694, à la suite d'une conspiration qu'ils avaient formée avec leurs frères de Tanger et les Arabes, ils furent condamnés en masse à l'esclavage.

Telles furent les circonstances qui assurèrent à l'Eglise espagnole une influence qui n'a pas eu d'égale en Europe. L'événement qui, au début du VIIIe siècle, sembla briser sa hiérarchie, lui fut au fond très favorable. Dans l'espace de

trois ans, les Arabes, conduits par Tarik et Mousa, conquirent tout le pays (711—14), excepté les régions presque inaccessibles du nord-ouest. Les Espagnols, à l'abri de toute attaque dans leurs montagnes, rallièrent bientôt leurs forces éparses, et à leur tour assaillirent les conquérants. Une lutte désespérée s'ensuivit : elle dura plus de huit siècles, et pour la seconde fois, mais avec une tout autre énergie, l'on vit en Espagne une guerre d'indépendance être aussi une guerre de religion. Les chrétiens avancèrent en combattant toujours ; vers le milieu du IXe siècle, ils atteignirent la ligne du Douro. Avant la fin du XIe siècle, ils avaient recouvré l'ancienne capitale du royaume gothique, Tolède (1085). De grands efforts restaient néanmoins à faire. La lutte qui continua, moins contre les Arabes affaiblis que contre les Berbères d'Afrique, Almoravides et Almohades, revêtit un caractère plus sanglant et plus sauvage encore; mais elle était à peu près terminée vers le milieu du XIIIe siècle aux dépens des infidèles, auxquels Ferdinand le Catholique et Isabelle portèrent le dernier coup par la prise de Grenade (1492).

Le caractère espagnol garda de ce conflit huit fois séculaire une empreinte ineffaçable. Tandis que d'autres pays n'eurent des guerres saintes qu'accidentellement, l'Espagne fut engagée pendant plus de vingt générations dans une croisade religieuse, où il s'agissait pour elle non seulement de reprendre un territoire, mais de rétablir une croyance qui était le fond dés institutions nationales. Les membres du clergé, interprètes naturels de cette croyance, s'élevèrent au premier rang : dans le camp et dans la chambre du conseil, leur voix fut entendue et obéie, car la

guerre avait pour but le triomphe du christianisme. Plus le danger était imminent, plus il surexcita les sentiments de foi ardente et même de superstition : dans leur retraite au milieu des montagnes, les Espagnols conservaient un coffre plein de reliques de saints; c'était leur sauvegarde et comme un étendard national autour duquel ils se ralliaient, et qui les aidait à remporter de miraculeuses victoires sur les ennemis infidèles. Soldats de la croix, ils avaient l'esprit hanté par des visions ou par des rêves mystérieux; d'étranges avertissements leur descendaient du ciel, et des éclairs sortaient de la tombe des saints chrétiens pour repousser l'incrédule et pour châtier le profanateur.

Le clergé ne pouvait donc manquer d'étendre son influence à la fois dans le conseil et dans le camp, on voyait souvent des évêques, revêtus de la robe sacerdotale, conduire les armées au combat. Les Espagnols, en outre, dépouillés de leurs richesses et confinés d'abord dans les limites d'une région relativement aride, retombèrent dans la barbarie; l'ignorance et la crédulité engendrèrent chez eux cet esprit de vénération et confirmèrent cette obéissance aveugle envers l'Eglise qui est le trait particulier et dominant de l'histoire d'Espagne. L'invasion musulmane a eu pour résultat de fortifier de tant de manières les sentiments religieux du peuple, que l'élément théologique ne fut bientôt plus seulement une des parties du caractère national, mais qu'il devint le caractère même. Les rois les plus capables et les plus ambitieux se virent contraints de suivre le sillon tracé, et le clergé comme la nation entourèrent de leur admiration pieuse les héros de la croisade,

tels que Ferdinand Ier, qui réunit la Castille et Léon, Alphonse VI, le conquérant de Tolède, Alphonse VIII, le vaincu d'Alarcos et le vainqueur de Las Navas de Tolosa, et surtout Ferdinand III, le Saint, qui arracha Cordoue et Séville à l'islamisme. Quand l'union fut enfin assurée entre la Castille et l'Aragon par le mariage de Ferdinand et d'Isabelle, la guerre contre Grenade fut plutôt religieuse que politique ; et la reine, très supérieure à son mari en capacité et en loyauté, fit les plus grands sacrifices moins pour acquérir une partie de territoire que pour propager la foi catholique. A peine la guerre était-elle terminée (1492), que Ferdinand et Isabelle rendaient un décret qui expulsait du pays tout juif refusant de renier sa foi : faire des juifs des chrétiens ou les exterminer, tel était l'office de l'Inquisition qui fut établie sous ce même règne, dernier terme d'une lutte sans pitié, et couronnement du fanatisme national.

Un dernier trait, non moins remarquable, a distingué les Espagnols à toutes les époques, et achève de constituer le caractère de cette race si ardente dans ses affections comme dans ses haines : c'est l'esprit invariable de fidélité et de dévouement envers leurs rois. La première cause fut incontestablement l'immense influence du clergé : les deux sentiments de la fidélité monarchique et de la foi religieuse ont grandi et vieilli ensemble, et les circonstances cimentèrent en Espagne l'union entre la couronne et l'Eglise, et accoutumèrent le peuple à les regarder toutes deux avec un même respect, une même vénération. La plus saillante de ces circonstances fut, sans aucun doute, la grande invasion arabe ; le clergé avait autant d'intérêt que le roi à

chasser les mahométans de la péninsule, et pendant plus de huit siècles, l'alliance entre l'Eglise et l'Etat fut une nécessité imposée par la situation ; quand cette nécessité eut cessé d'être, l'impression qu'en avait reçue l'esprit du peuple ne put être effacée. Les témoignages abondent à ce sujet : ce qui caractérise toutes les vieilles ballades se rattachant à l'histoire nationale, c'est le zèle avec lequel elles inspirent l'obéissance et la dévotion aux princes. Le poème du *Cid*, cette première grande manifestation du génie espagnol en littérature, fournit des preuves nombreuses de cette fidélité extraordinaire. Les conciles ecclésiastiques montrent la même tendance, et la législation civile consacre ce dévouement des sujets au souverain. La rébellion est considérée comme le plus odieux des crimes : le roi sanctifiait tout ce qu'il touchait, et le respect superstitieux qu'on avait pour sa personne et pour les siens fut l'origine de cette étiquette rigoureuse qui fut portée jusqu'à l'excès sous les monarques autrichiens. L'historien anglais Clarendon pourra écrire au XVII[e] siècle « qu'une humble vénération pour leurs princes constitue, chez les Espagnols, une partie vitale de leur religion ».

Ainsi, les deux principaux éléments dont se forma le caractère espagnol : la fidélité et la superstition, la révérence pour le roi et la révérence pour le clergé, gouvernent la marche de l'histoire depuis les Wisigoths jusqu'à nos jours. Les résultats de cette alliance intime furent, pendant une longue période, avantageux et magnifiques. L'Eglise et la Couronne faisant cause commune, encouragées par l'appui cordial de la nation, déployèrent une ardeur qui assura le succès de leurs entreprises. Le grand résultat de

l'expulsion des infidèles était accompli vers la fin du quinzième siècle, et jetait sur le nom espagnol un lustre extraordinaire. Jusqu'à cette époque, la péninsule avait peu attiré l'attention des puissances étrangères, et n'avait guère eu le loisir de s'occuper des autres pays. Mais, formant enfin une monarchie compacte et indivise, elle fit des progrès si rapides, qu'elle mit en danger l'indépendance de l'Europe. En trois générations, elle ramène à son territoire le Roussillon, la Navarre et le Portugal (1492-1580). Par la diplomatie ou par la force des armes, elle obtint l'Artois, la Franche-Comté, les Pays-Bas, ainsi que Naples, la Sicile, la Sardaigne, le Milanais. Un de ses rois fut empereur d'Allemagne, et le fils de Charles-Quint épousa la reine d'Angleterre. La puissance turque fut sinon brisée, du moins refoulée; la monarchie française se défendit avec honneur, mais à grand'peine, et le roi François Ier fut prisonnier à Madrid. Les hauts faits de l'Espagne furent aussi remarquables en dehors de l'Europe, et en Amérique, elle posséda des territoires qui couvraient soixante degrés de latitude; outre le Mexique, l'Amérique centrale, le Vénézuéla, la Nouvelle-Grenade, le Pérou, ils firent la conquête de Cuba, de Saint-Domingue, de la Jamaïque, et d'autres îles. En Afrique, ils s'emparèrent de Ceuta, d'Oran, de Bougie et de Tunis. En Asie, ils s'établirent dans les Moluques, et prirent possession des Philippines.

Ce qui avait favorisé cette prodigieuse expansion de la race espagnole, c'est que toute l'intelligence du pays qui n'était pas employée au service de l'Eglise, se dévoua à la carrière des armes; il s'éleva alors un esprit militaire tel

qu'il ne s'était jamais montré dans aucune autre nation. Un fait remarquable, c'est que les littérateurs éminents sont en même temps soldats : Cervantès, Lope de Vega et Calderon risquèrent leur vie en combattant pour leur patrie. L'énergie d'un grand peuple brûlant d'ardeur militaire, patriotique et religieuse, était à la fois excitée et contrôlée par une obéissance respectueuse au clergé, et par un dévouement chevaleresque à son roi.

Mais un pareil mouvement ne peut durer qu'autant qu'il est dirigé par des hommes capables. Tandis qu'en Angleterre, le progrès ne s'arrête pas, même sous des princes aussi mauvais que Charles II et les premiers rois de la maison de Hanovre, en Espagne, dès que le gouvernement faiblit, la nation tombe en ruine. Pendant la période de prospérité, c'est-à-dire depuis la chute de Grenade jusqu'à la fin du XVIe siècle (1492-1598), le trône espagnol fut occupé sans exception par une série de grands souverains : Ferdinand et Isabelle, Charles-Quint et Philippe II ; c'est par eux que sont accomplies les vastes entreprises, c'est grâce à eux que l'Espagne fleurit, du moins en apparence. Charles-Quint et Philippe II, pendant près d'un siècle, sont restés fidèles à cette politique inaugurée par leurs ancêtres, d'expansion au dehors, et surtout d'unité religieuse au dedans. Le premier, dans son administration intérieure comme dans sa politique étrangère, s'est toujours vanté d'avoir combattu pour la foi catholique, et de l'avoir préférée à son pays. Sauf la guerre contre la France, ses deux grandes luttes contre les princes luthériens d'Allemagne et contre les Turcs furent essentiellement religieuses. Son zèle pour la foi apparaît encore dans ses lois et ses

décrets rigoureux pour étouffer la réforme dans les Pays-Bas ; enfin, par un codicile de son testament, il ordonnait à son fils de ne point faire grâce aux hérétiques, de les mettre tous à mort, et de veiller au maintien de l'Inquisition. Philippe II, son successeur, fut le type parfait du caractère national ; sa maxime favorite était « qu'il vaut mieux ne pas régner, que régner sur des hérétiques. » Armé du pouvoir suprême, il employa toutes ses facultés à faire de cette maxime un principe : il détruisit par les supplices et les auto-da-fé la réforme en Espagne, et il fut merveilleusement secondé dans cette tâche par le sentiment général du peuple ; dix ans suffirent pour faire disparaître tout vestige d'hérésie. Il fit une guerre impitoyable de trente années aux Hollandais, qui coûta plus de 40,000 victimes, et pour ne pas être accusé d'impiété, il conclut avec le pape Paul IV un traité par lequel il s'humiliait devant lui. Enfin, sa dernière grande entreprise fut d'équiper, au prix de sacrifices incroyables, cette fameuse Armada avec laquelle il espérait abaisser l'Angleterre et enlever aux protestants leur principal soutien et leur asile le plus sûr. En prodiguant ainsi le sang et les trésors de l'Espagne, pour échouer dans presque tous ses projets, il était soutenu par un peuple idolâtre qui faisait de lui presque un Dieu. Un ambassadeur vénitien rapporte « que les Espagnols ne se contentaient pas de l'aimer, de le respecter, mais qu'ils allaient jusqu'à l'adoration ; violer ses ordres sacrés, c'était offenser Dieu. »

Toute cette grandeur était artificielle, et l'on vit aussitôt après la mort de Philippe II (1598), combien était vicieux le système de gouvernement, qui ayant pour base la

fidélité et le respect du peuple, fondait son succès non sur l'intelligente collaboration de la nation tout entière, mais uniquement sur l'habileté des souverains. La décadence fut d'une rapidité de mauvais augure ; et de 1598 à 1700, le trône fut occupé par Philippe III, Philippe IV et Charles II. Quel contraste frappant entre eux et leurs prédécesseurs ! Jamais, comme l'a dit M. Mignet, la ruine d'une nation ne s'accusa mieux par la ruine d'une dynastie. La cause immédiate et apparente de cette décadence fut sans doute l'incapacité des rois, indignes successeurs de Charles-Quint et de Ferdinand ; mais la cause réelle et profonde fut cet esprit de fidélité superstitieuse qui soumettait la nation à des princes incapables, et qui l'empêchait même de protester contre les vices ou l'imbécillité de ses maîtres.

CHAPITRE I

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE DE L'ESPAGNE — RACES ET POPULATIONS PRIMITIVES

La carte de l'Espagne raconte pour ainsi dire son histoire : chaque partie est isolée de l'ensemble, comme la péninsule elle-même est isolée du monde. A la considérer du dehors, jamais pays n'a été mieux façonné pour l'unité ; à l'étudier dans sa construction intérieure, jamais unité nationale n'a été formée de fragments plus détachés et plus indépendants les uns des autres. L'Espagne est une contre l'étranger, et forte contre les agressions du dehors ; sa faiblesse vient du manque de cohésion au-dedans. La muraille des Pyrénées se dresse au Nord pour l'isoler de l'Europe ; la mer la sépare du reste de l'univers. Un immense contrefort, la Sierra de Moncayo et de Cuença la garde du côté de l'Est, mais avec une porte creusée par l'Ebre. Aussi la Catalogne a toujours été la moins espagnole des provinces ; comme l'Aragon, elle a sa pente vers l'Italie. Cette chaîne orientale est loin d'être la meilleure défense de l'Espagne ; comme si la conquête était prévue du Sud au Nord, la nature a fortifié la pénin-

sule dans ce sens par cinq immenses retranchements étagés l'un derrière l'autre; entre chacun d'eux coule un large fleuve dans une vallée profonde. Les pentes abruptes des montagnes sont tournées vers le Sud, du côté de la défense.

Plus nettement limitée que les presqu'îles de Grèce et d'Italie, la péninsule Ibérique a aussi des contours plus massifs ; le littoral est légèrement échancré par des anses en arcs de cercle. Par un contraste remarquable avec les deux autres presqu'îles de l'Europe méridionale, l'Espagne est une terre essentiellement continentale : la plus grande partie est formée de plateaux très élevés se terminant au-dessus du littoral par des escarpements brusques ou même par des crêtes de montagnes, figurant comme les remparts extérieurs d'une citadelle. — La côte océanique a maintenant beaucoup plus d'importance, non seulement par suite du mouvement général qui entraîne le commerce d'Orient en Occident, mais aussi par suite de la disposition intérieure des plateaux, inclinés vers l'Atlantique ; l'Espagne tourne le dos à l'Orient, comme l'Italie. La ligne de partage des eaux se développe d'Algésiras à Téruel, dans le voisinage de la Méditerranée, et cette muraille riveraine n'est interrompue vers les bouches de l'Ebre que par une brèche étroite et d'accès périlleux.

Six grands systèmes de montagnes forment la charpente du pays : 1° celui des Pyrénées, qui comprend deux sections, les Pyrénées isthmiques ou continentales et les Pyrénées océaniques jusqu'à l'extrémité de la Galice ; 2° le système ibérique, des sources de l'Ebre, à la Sierra de Reynosa, se rapproche de l'Est, en se dirigeant du Nord

au Sud, jusqu'à la Sierra Morena ; 3° le Carpétanien, uni au précédent vers Soria, va du Nord-Est au Sud-Ouest, et comprend des chaînes étroites et escarpées, la Somo-Sierra et le Guadarrama en Espagne, la Sierra d'Estrella en Portugal ; 4° le Lusitanien est moins élevé, sépare sous le nom de monts de Tolède, le Tage du Guadiana, et se continue en Portugal avec la Sierra de Mouchique jusqu'au cap Saint-Vincent ; 5° la Sierra Morena n'est guère plus élevée du côté du Nord où elle se confond avec les plateaux ; mais elle est très abrupte vers le Sud ; 6° le système Bétique, comprenant avec la Sierra Nevada, celles d'Alhama, d'Antequera et de Ronda.

Ce qui caractérise la structure intérieure de l'Espagne, c'est le grand plateau central qui s'élève entre les vallées de l'Ebre et du Guadalquivir. Il n'est pas seulement incliné à l'Ouest vers l'Atlantique, mais aussi par pente inégale, du Nord au Sud, de la base des Pyrénées cantabriques, au bord septentrional de la vallée du Guadalquivir. Le haut bassin du Douro, de l'Est à l'Ouest, qui comprend les provinces de la Vieille-Castille et de Léon, a de 700 à 1000 mètres d'altitude ; la Nouvelle-Castille, la Manche et l'Estramadure, c'est-à-dire les bassins du Tage et du Guadiana n'ont que 600 mètres d'élévation : ce sont deux gradins de hauteur différente, séparés par une muraille percée de brèches. Le plateau central a pour talus : au Nord, les monts Cantabres et des Asturies ; à l'Ouest, les contreforts des monts Caspitaniens et Lusitaniens ; au Sud, la Sierra Morena ; à l'Est, le système Ibérique. La plus grande partie de cette région, dite des Castilles, est tristement célèbre par l'effrayante nudité et l'aridité de ses

plaines. Voici plus d'un siècle qu'une ordonnance du Conseil royal enjoignait à chaque propriétaire de planter au moins cinq arbres ; et maintenant encore, suivant le proverbe populaire, « l'alouette traversant les Castilles doit emporter son grain ».

Quatre terrasses sont adossées à ce plateau, et sont inclinées vers les quatre points cardinaux : au Nord, celles de Galice, des Asturies, de Santander, et au Nord-Est, celle d'Aragon ; à l'Est, la terrasse de Valence et de Murcie ; au Sud, celle d'Andalousie et de Grenade ; à l'Ouest, celle de Portugal.

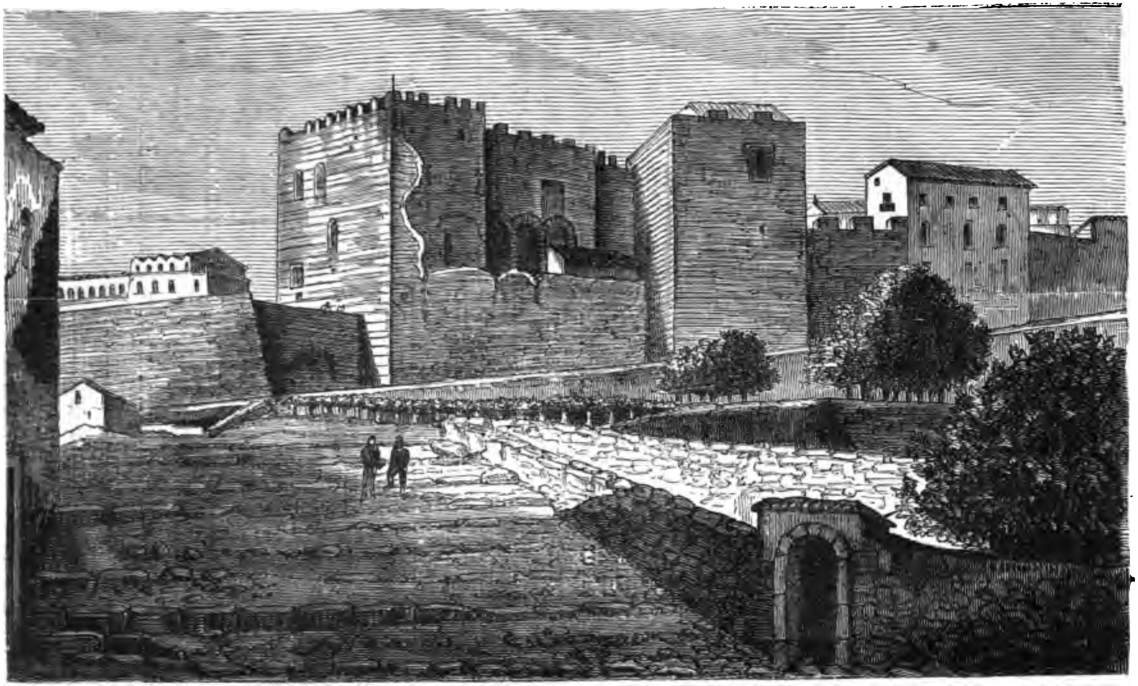
Les Ibères, venus de l'Orient comme toutes les races européennes, furent les premiers habitants de l'Espagne. Puis les Celtes, franchissant les Pyrénées, leur en disputèrent la possession. Après une lutte dont nous ignorons non-seulement les détails, mais la durée, les deux races finirent par se mélanger, et sur certains points formèrent une seule nation, les Celtibériens. La race conquérante reçut l'empreinte de la race conquise, et ce fut le caractère ibérien, non gaulois, qui prévalut. Les Celtes étaient divisés en cinq principales tribus : les Cantabres, les Astures, les Vascons, les Galiciens et les Lusitains. 1° Les Cantabres occupaient le Guipuzcoa, l'Alava et la Biscaye ; 2° les Astures, outre l'Asturie actuelle, une partie de Léon et de la Castille ; 3° les Vascons, la Navarre et une partie de l'Aragon ; 4° les Galiciens, la Galice jusqu'au Douro avec la partie occidentale de Léon ; 5° les Lusitains possédaient la côte occidentale depuis l'embouchure du Douro, c'est-à-dire le Portugal actuel avec l'Estramadure, et une partie de Léon et de la

Castille jusqu'à Tolède. Les Ibères étaient répartis en une foule de tribus plus disséminées; les principales étaient celles des Turdetani (partie de la Lusitanie et de la Bétique); les Béturiani dans les plateaux de la Sierra Morena; les Bastelani (Murcie); les Ilergetes qui confinaient aux Vascons jusqu'à la Sègre, et dont Ilerda ou Lérida était la capitale. — Les Celtibères formaient une population mixte, au centre de la péninsule : les plus puissants parmi eux, les Arevaci habitaient au Sud du Douro : les Carpetani occupaient le plateau central où coule le Tage.

Tous ces peuples différaient peu entre eux par les mœurs et par le langage : les Celtes d'Espagne se rapprochaient plus des Ibères que des Celtes gaulois. Les Cantabres ou Basques avaient conservé intacte la tradition de leurs ancêtres : ils exploitaient les mines de fer, si abondantes dans cette région, et fabriquaient des armes. — Les Astures, moins industrieux, étaient vêtus de peaux de bêtes, vivaient de gibier, et avaient déjà pour boisson le cidre, comme leurs descendants. Les Vascons avaient des traits communs avec les Basques, mais étaient animés d'un esprit encore plus belliqueux. Les Galiciens que la nature même de leur pays aux côtes si découpées avait rendus habiles marins se livraient à la pêche, et trafiquèrent de bonne heure avec les Phéniciens et les Carthaginois. — Les Lusitains, probablement d'origine celtique, avaient conservé des monuments druidiques, et comme les Vascons, ils étaient passionnés pour la guerre, ils seront avec Viriate, les plus réfractaires à la domination romaine.

Les Ibères qui habitaient surtout l'Est et le Sud étaient une race moins dure et moins remuante que les Celtes : ils étaient agriculteurs, et leurs femmes cultivaient et tissaient le lin. Ils adoraient le Soleil et la Lune, et ils s'habituèrent assez facilement aux dieux de la Phénicie et de Carthage. Les Celtibériens se ressentaient de leur origine : ils avaient des mœurs celtiques et s'inclinaient devant le « Dieu sans nom ». — Ils forgeaient les armes et les métaux, et paraissaient nés comme leurs aïeux pour la guerre.

Les traits communs de ces races qui, en se fondant, formeront la nation espagnole, étaient : la sobriété, le mépris de la vie, la haine de l'étranger ; mais en même temps l'esprit d'isolement, et ce manque d'une patrie commune faciliteront les invasions.



Maison romaine à Tarragone.

CHAPITRE II

L'ESPAGNE SOUS LES CARTHAGINOIS ET SOUS LES ROMAINS

Les Phéniciens, après s'être aventurés dans les mers de l'Espagne méridionale, au-delà des colonnes d'Hercule, fondèrent leurs premières colonies dans le bassin du Bétis, riche en métaux précieux : la plus ancienne, Gadès, remonterait au IIe siècle (av. J.-C.). La domination des Phéniciens s'étendit peu à peu sur toute la côte et dans le pays habité par les Turdetani, au Sud-Ouest de la Péninsule. Les principales colonies étaient : Malaca (Malaga), Cordoba (Cordoue), Isbilia ou Hispalis (Séville), Huelva. Ces colonies, qui n'étaient que de simples comptoirs, n'ont laissé aucune trace d'organisation intérieure.

Entre les Phéniciens et les Carthaginois, on retrouve sur divers points plusieurs établissements grecs. Le plus ancien est celui de Rhodas (Rosas), à l'extrémité nord de la Catalogne, fondé vers 900 (av. J.-C.) par les Rhodiens qui, d'après Strabon, auraient peuplé aussi les îles de Majorque et de Minorque. Pline l'Ancien attribue à Zanthe la fondation de Sagonte (aujourd'hui Murviedro). Les Phocéens visitèrent au VIe siècle les côtes de Valence, et créè-

rent, au pied des Pyrénées orientales, sur la frontière de la Gaule et de l'Espagne, un comptoir qui devint un marché florissant (*Emporium,* aujourd'hui *Ampurias*). On leur doit aussi plusieurs colonies près du fleuve Sucro (aujourd'hui Xucar), entre autres Dianium (Denia), où ils élevèrent un temple à Diane. Mais les Grecs furent toujours écartés de la Bétique par les Phéniciens, puis par les Carthaginois.

Ces derniers, venus plus tard en Espagne, y ont laissé des traces plus durables. Carthage, fondée au IXe siècle (av. J.-C.) par les Tyriens, s'était bientôt affranchie de leur tutelle, et dès le VIIIe siècle, s'emparait des îles Baléares sur les Grecs. Tandis que les Phéniciens restaient exclusivement navigateurs et commerçants, les Carthaginois maintenaient leurs colonies dans une étroite dépendance. Ils prirent pied sur le sol espagnol, sous prétexte de secourir les Phéniciens de Gadès, et une fois maîtres de l'île de Santi-Petri, ils entreprirent, contre les indigènes de la Bétique, une lutte obscure et opiniâtre qui dura plusieurs siècles. Carthage était alors trop absorbée par ses guerres en Afrique et en Sicile. Puis vint le duel avec Rome. Après la première guerre punique (264-241 avant J.-C.), cette république de marchands, épuisée par les exactions des Romains, ruinée par la terrible révolte des Mercenaires, chassée des îles de la Méditerranée entre l'Afrique et l'Italie, ne crut pouvoir rétablir sa fortune qu'en exploitant cette Espagne si riche et si peu connue, qu'elle n'avait fait qu'effleurer. Le chef illustre, qui avait tenu longtemps Rome en échec, et qui, après la défaite de sa patrie, l'avait sauvée de la ruine en exterminant les

mercenaires, Amilcar Barca aspirait à fonder, en haine de Rome et dans l'intérêt de sa vengeance future, un empire qui serait une mine inépuisable d'or et de soldats. En 237, il débarque à Gadès, et met neuf ans à soumettre l'Ouest et le Midi de l'Espagne. Éclairés pourtant par leurs revers, les Vettones se confédérèrent avec leurs voisins et battent Amilcar au passage du Guadiana où il périt. Hasdrubal, son gendre, lui succéda : moins impitoyable, il mêla le courage à l'humanité, et après avoir vengé sur les Vettone, la mort d'Amilcar, il soumit la Celtibérie, au centre de l'Espagne. Pour mieux surveiller à la fois le littoral et l'intérieur, et pour donner une capitale à sa conquête, Hasdrubal fonda dans une rade magnifique et sûre, sur la côte de Murcie, le port de Carthago nova (Carthagène), plus rapproché que Gadès de la métropole, et y fit construire de vastes arsenaux. Les Grecs, inquiets de ce redoutable voisinage, implorèrent les Romains qui stipulèrent la liberté des colonies helléniques ; un traité fixait à l'Ebre la limite de la domination carthaginoise (227). Hasdrubal succomba, il est vrai, sous les coups d'un esclave qui vengea ainsi l'injure de son maître, un noble Espagnol ; mais le fondateur de Carthagène laissait un successeur plus grand que lui, son beau-frère et le fils d'Amilcar, Annibal.

Il était venu en Espagne à l'âge de neuf ans, et y avait appris sous son père et sous Hasdrubal l'art militaire : général accompli à vingt-cinq ans, il fut élu par l'armée et confirmé par le Sénat de Carthage. On connaît le serment de 6aine qu'Amilcar lui avait fait prêter contre Rome dès son enfance. Avant de se mesurer contre cette rivale détestée, il voulut se rendre maître de toute l'Espagne : il

franchit les montagnes qui séparent le Tage du Douro, et s'empara d'Arcvalo et de Salamanque. A son retour vers le Sud, il força les Carpétains et les Olcades à lui livrer passage, et il parcourut en vainqueur la péninsule jusqu'au cap Saint-Vincent (*promontarium sacrum*), où il donna son nom à un port.

Maître des quatre cinquièmes du territoire espagnol, Annibal n'avait plus que les Grecs devant lui : il attaqua leur principale colonie, Sagonte, et par suite les Romains ses alliés ; son but était d'engager Carthage malgré elle dans ses desseins sur l'Italie. Sous un vain prétexte, il assiège Sagonte avec 150,000 hommes, refuse de donner audience aux députés romains, et les renvoie au Sénat de Carthage qui les accueille aussi mal. Sagonte comptait sur Rome qui, en l'abandonnant, aurait livré l'Espagne aux Carthaginois; aussi opposa-t-elle une résistance héroïque. Plusieurs assauts furent repoussés, et Annibal fut blessé grièvement; les assiégés réparaient aussitôt les brèches de la place. Alors les assaillants fabriquèrent une énorme tour en bois, qui dominait les remparts et préparèrent tout pour un dernier assaut : les Sagontins, désespérés de ne pas recevoir de secours de Rome, firent une sortie furieuse et périrent tous en combattant; dans la ville en feu, les femmes de Sagonte immolèrent leurs enfants et se jetèrent avec eux dans un immense bûcher. Les vainqueurs ne trouvèrent plus que des ruines et des cadavres. Cette ville héroïque a été la première des cités espagnoles qui ait donné l'exemple de résister jusqu'à la mort ; elle ne sera pas la seule et elle aura pour pendant, à l'époque romaine, la non moins glorieuse Numance, et dans les temps mo-

dernes Saragosse. Annibal et ses compagnons concentrèrent désormais leur domination sur le littoral méditerranéen : quant à l'intérieur du pays, ils songèrent plutôt à l'exploiter qu'à le civiliser, et tirèrent des sommes immenses des mines où s'épuisa le labeur des indigènes ; ils furent secondés dans cette œuvre de rapine par de puissants auxiliaires, les Bastades ou Métis (indigènes mêlés aux conquérants) et par des flots de mercenaires attirés d'Afrique. L'Espagne, ainsi subjuguée et pressurée, devint comme un fief militaire entre les mains de la famille Barca, et fut le point d'appui de la faction démocratique qui disputait le pouvoir au Sénat oligarchique à Carthage.

Pendant la deuxième guerre punique, l'Espagne fournit à son vainqueur et maître de l'or, du fer et des soldats. Rome, de son côté, en réponse à l'audacieuse tentative d'Annibal sur l'Italie, comprit que Carthagène et l'Espagne étaient le vrai chemin de Carthage.

Dès 218, *Cneius Scipion,* à la tête d'une flotte et d'une armée, prenait terre à *Emporium,* trouvait des alliés, battait deux armées et une flotte carthaginoises, et se conciliait par sa douceur et sa loyauté les peuplades ibériques; toute la côte orientale, depuis les Pyrénées jusqu'aux environs de Carthagène, tomba en son pouvoir. Mais les Celtibériens, d'abord ses alliés, furent séduits par Hasdrubal (frère d'Annibal) qui leur promit une double solde et abandonnèrent Scipion qui subit une série de désastres, et succomba, après son frère Publius venu à son secours, dans une dernière défaite plus complète (211). Le découragement fut grand à Rome ; généraux et soldats refusaient de partir pour l'Espagne. Le sénat fit une proclamation

patriotique : au jour des comices, un jeune homme de vingt-deux ans, fils de Publius Scipion, dans un discours ferme et modeste, réclame l'honneur du commandement ; il veut venger sa patrie, son père et son oncle. Le peuple l'accueillit avec enthousiasme, et la confiance d'un seul ranima celle de tous. Scipion (le futur Africain) débarqua en Catalogne avec 11,000 soldats (210) ; après s'être assuré des alliés parmi les indigènes, il marcha droit sur Carthagène, dont il s'empara par une ruse pieuse dont le dieu Neptune porta toute la responsabilité. Le butin fut considérable, en navires de guerre et de commerce, en armes et en argent (180,000 livres) ; mêlant habilement la clémence à la rigueur, le jeune héros renvoya sans rançon les fils des chefs espagnols, que les Carthaginois retenaient comme otages, et donna, si l'on en croit une tradition plus fameuse que certaine, un rare exemple de continence.

Dès lors, la conquête morale de l'Espagne était faite : les soldats et les chefs indigènes affluent au camp romain. Hasdrubal vaincu franchit les Pyrénées pour aller rejoindre en Italie son frère Annibal, et Scipion commit la faute de le laisser échapper ; en revanche, un autre chef carthaginois, Hannon, fut fait prisonnier. Le vainqueur refusa avec une fierté toute romaine la couronne que lui offraient les indigènes, dans leur naïf enthousiasme, et pousuivit les vaincus jusqu'au fond de la Bétique avec 20,000 hommes. Pendant une courte expédition de Scipion en Afrique (205), cette province se soulève ; elle est châtiée par la destruction d'Iliturgi, et toutes les autres villes se soumettent. Les habitants de Gadès, qui se souvenaient de leur origine phénicienne, forcèrent l'amiral carthaginois Magon à se



Viaduc de Ségovie.

retirer avec sa flotte, et ouvrirent leurs portes aux Romains. Scipion fonda une colonie militaire pour ses vétérans à Italica près d'Hispalis (Séville), et retourna triompher à Rome. Après son départ, l'Espagne conquise fut divisée en deux provinces : citérieure et ultérieure avec l'Ebre pour limite ; Tarragone et Cadix (ou Gadès) furent les chefs-lieux, chacune avec un proconsul, plus tard un préteur. Malheureusement, Scipion eut d'avides successeurs qui organisèrent un système régulier d'exactions et de rapines : la péninsule fut exploitée comme une mine (exemple que les Espagnols du XVIe siècle n'oublieront pas au Nouveau-Monde), et les préteurs en tirèrent pour leur profit personnel jusqu'à 20,000 et 50,000 talents.

De pareilles violences appelaient la révolte. Les Lusitaniens se montrèrent plus énergiques dans la résistance que les Celtibériens et les tribus amollies de la Bétique et battirent le consul Lucullus et le préteur Galba (153). Ce dernier commit un acte odieux de perfidie : il attira par de fausses promesses à un rendez-vous 30,000 Lusitaniens désarmés, en fit massacrer 10,000, et vendit le reste comme esclaves. L'un d'eux, le pâtre Viriate, sorte de Spartacus espagnol, avait échappé à la boucherie de Galba : endurci dès l'enfance au froid, à la faim et à la fatigue, il avait de vraies qualités de soldat et de capitaine. A la tête d'une troupe d'hommes déterminés, il occupa la crête des montagnes, les yeux fixés sur la plaine, tombant à l'improviste sur les légions, pillant leurs quartiers, et sitôt que la lutte devenait inégale, regagnant les hauteurs. Pendant neuf ans il fut invincible (149-141). Il cerna le consul Fabius Servilianus et lui imposa la paix qui fut conclue « entre le

peuple romain et Viriate ». — Mais le frère du consul, Cépion sut trouver un traître : Viriate mourut assassiné, et les légions parvinrent au bord de l'Atlantique (140).

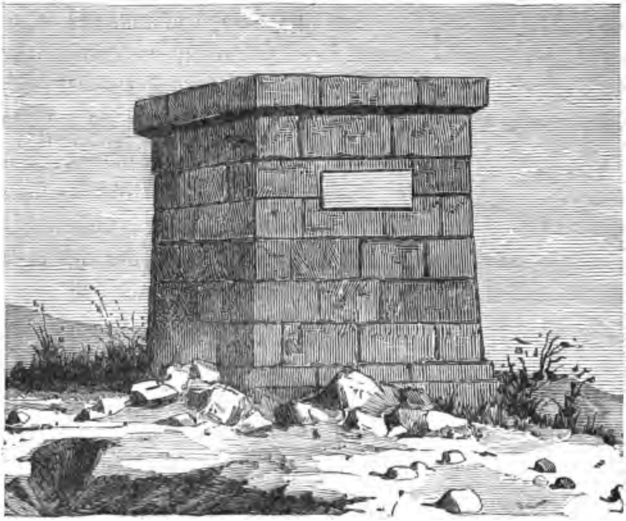
Restait sur l'un des plus hauts plateaux de l'Espagne centrale, non loin des sources du Douro, dans une situation très forte, la cité libre de Numance, dernier rempart de l'indépendance nationale. Les plus braves habitants de la plaine s'y étaient réfugiés. Ils luttèrent pendant dix ans, obligèrent Pompeius Rufus à un traité honteux (141) et firent capituler 20,000 Romains (137). Numance devenait une nouvelle Carthage, « la seconde terreur de Rome ». Ce fut aussi le vainqueur des Carthaginois, Scipion Emilien, qu'on envoya contre elle. Employant la tactique qui lui avait si bien réussi en Afrique, il enveloppa la ville d'un mur circulaire pour fermer tout accès aux secours du dehors. Les assiégés, épouvantés de ce blocus qui les enfermait comme dans un tombeau, demandèrent à capituler. Scipion leur répondit avec dédain qu'il n'aurait pas même besoin de les combattre. Dans leur désespoir, les Numantins se précipitèrent furieux et affolés contre les retranchements romains ; ils furent repoussés dans l'intérieur de la cité, et pour échapper plus vite aux angoisses de la faim, ils s'entre tuèrent presque tous. Scipion et ses soldats n'eurent plus qu'à entrer dans ce vaste cimetière, pour constater leur triste victoire (133).

Numance tombée, c'en était fait de l'indépendance ibérique, et la péninsule redevint plus que jamais la proie des préteurs et de leurs agents. Un homme pourtant se leva, du milieu même de la nation conquérante, pour faire briller aux yeux du peuple conquis, sinon le jour complet de

la délivrance, du moins une lueur de fierté nationale : ce Romain, qui va reprendre le rôle de Viriate, mais avec la pensée de Rome dans le cœur, c'est le célèbre Sertorius. Cet ancien lieutenant de Marius, proscrit par Sylla pour sa fidélité au parti démocratique, vint, en l'année 81, chercher un asile en Espagne. Les Lusitaniens se dévouèrent à lui, et lui donnèrent pour armée une nation entière. Investi comme général d'une autorité absolue, il disciplina et aguerrit les Espagnols, en développant leurs qualités natives, l'agilité et la tempérance. Il voulait aussi fonder dans la péninsule une nouvelle Rome, et créa un sénat de 300 membres, tous Romains, des préteurs, des questeurs et des tribuns, mais sans appeler aucun indigène à ces magistratures. Au fond, il cherchait à dominer ses sujets espagnols par le respect presque superstitieux qu'il leur inspirait pour sa propre personne : c'est ainsi qu'il se prétendait en rapports fréquents avec les dieux, en particulier avec Diane, dont il avait reçu, disait-il, une biche blanche, son Egérie.

Ces faiblesses de l'homme ou plutôt du chef d'un peuple à demi barbare ne portaient aucune atteinte à ses talents de général ; Métellus, envoyé contre lui par Sylla en 79, se fit battre par la cavalerie espagnole, dont les évolutions habiles étaient dirigées par Sertorius. Pompée jeune encore se fit adjoindre à Métellus qu'il accusait de lenteur, et dont il dédaigna les conseils (76). Sertorius se chargea d'apprendre la guerre « à cet écolier » en lui tuant 10,000 hommes dans un premier combat. Mais Pompée, satisfait de cette leçon, apprit à vaincre à son tour en évitant son vainqueur, et en battant à plusieurs reprises ses lieutenants.

Resté obstinément fidèle à l'esprit romain, le héros proscrit refusait à ce moment même l'alliance que lui offrait Mithridate, et le menaçait même comme un rebelle. « Si



Monument de Numance.

» exilé, s'écria l'énergique monarque, cet homme nous » dicte des lois, que serait-ce donc s'il était dictateur de » Rome ? » Ce dévouement inaltérable de Sertorius à la patrie qui l'avait exilé le rendait suspect moins aux Espagnols à leur honneur, qu'aux Romains de son entourage. Rendu cruel par la défiance, il ne se crut plus en sûreté qu'au milieu de ses « fidèles » ; mais Perpenna, son lieutenant, qui a traité secrètement avec Pompée, feignit de se réconcilier avec son chef, et l'égorgea au milieu d'un festin,

à Estoca près de Lérida (73). Pour l'honneur de Rome, le traître fut renié, et mis à mort par le vainqueur.

L'histoire de l'Espagne sous les Romains finit vraiment avec Sertorius : quel que fût le vainqueur désormais, elle ne pouvait que changer de servitude. Elle s'y reposa définitivement après la victoire d'Octave sur Antoine à Actium (31 av. J.-C.). Devenu seul maître de la République, ou plutôt de l'Empire, Octave Auguste divisa l'Espagne en trois provinces : la Tarraconaise, la Bétique et la Lusitanie ; il rangea la Bétique facile à gouverner et à défendre parmi les provinces du sénat, et se réserva la puissance proconsulaire dans les deux autres. Il fit en personne une expédition très vantée contre les Cantabres (26 av. J.-C.) ; mais il ne tarda pas à se lasser, et abandonna cette guerre ingrate à ses lieutenants. La résistance fut opiniâtre, et les ancêtres des Basques modernes gardèrent à peu près leur sauvage indépendance. L'Espagne toutefois dans son ensemble sut gré à l'empereur de la protéger contre les exactions des magistrats romains. De grandes routes furent tracées, des ponts jetés sur les fleuves, des aqueducs amenèrent l'eau dans les cités, et des colonies nouvelles augmentèrent la prospérité du pays.

La péninsule regretta la douceur et la modération d'Auguste sous les règnes de ses successeurs Tibère et Caligula ; elle respira sous Vespasien et Titus ; et Pline le Jeune, qui avait été jadis questeur en Bétique, la protégea contre les fureurs de Domitien. Une ère de prospérité s'ouvrit pour elle avec Trajan et les Antonins.

Trajan, qui était né à Italica (colonie fondée par le premier Africain) n'oublia pas sa première patrie : de nom-

breux et splendides monuments furent élevés par ses ordres ; il fit construire les aqueducs de Tarragone et de Ségovie, et le pont d'Alcantara. Adrien, Espagnol comme Trajan, le continua dans son administration comme dans sa générosité pour la péninsule ; Antonin le Pieux et Marc-Aurèle eurent également droit à sa reconnaissance. Après eux, l'Espagne partage le sort des autres provinces de l'empire : elle est souvent opprimée, mais tranquille, et souffre moins que les autres des dissensions et des troubles anarchiques qui remplirent le troisième siècle.

Le système d'administration dans la péninsule Ibérique fut le même que dans les autres provinces : au point de vue militaire, les recrues tirées de l'Espagne étaient envoyées aux extrémités de l'empire, tandis que les légions romaines étaient implantées dans le pays ; au point de vue administratif et politique, les cités vaincues et soumises étaient incorporées dans la cité romaine, et les indigènes finirent par jouir du même droit de suffrage que les colons d'origine latine. Les libertés municipales étaient très étendues, ainsi l'avait toujours voulu la sagesse de Rome. Mais à partir du troisième siècle, en Espagne comme partout, ces libertés devinrent une charge de plus en plus accablante pour les privilégiés des cités, et les « curiales » de la péninsule n'eurent pas moins à souffrir de la misère, des impôts que ceux de la Gaule. Le résultat, c'est la dissolution de la société en quelque sorte, en deçà comme au delà des Pyrénées.

CHAPITRE III

LES INVASIONS GERMANIQUES EN ESPAGNE AU Ve SIÈCLE : SUÈVES ET VANDALES. FONDATION DE LA MONARCHIE GOTHIQUE

Après quatre siècles de luttes tantôt défensives, tantôt offensives, les peuples de la Germanie, poussés les uns sur les autres, débordèrent de toutes parts sur l'empire romain, et les provinces les plus reculées ne furent pas à l'abri des invasions. L'Espagne elle-même ne fut pas longtemps protégée par la haute barrière des Pyrénées. En proie d'abord aux ravages des Suèves, des Alains et des Vandales, elle fut définitivement conquise par une branche de la nation gothique, les Goths de l'Ouest ou Wisigoths. Cette nation était venue de loin, des plaines de la Scythie occidentale, au Nord du Danube et du Pont-Euxin : au milieu du quatrième siècle, elle était divisée en deux grandes fractions, les Ostrogoths ou Goths de l'Est, et les Wisigoths ou Goths de l'Ouest. Ces derniers, plus rapprochés de l'empire d'Orient, occupaient la Dacie, la Haute-Hongrie et la Transylvanie. En relations fréquentes avec les césars byzantins, auxquels ils fournissaient de nombreux auxiliaires,

tout en pillant les provinces limitrophes, ils acceptèrent facilement le christianisme, qui leur fut apporté vers 354 par Ulphilas, peut-être d'origine gothique. Cet évêque, disciple d'Arius, traduisit la Bible dans leur langue, et les convertit à l'arianisme, religion dominante dans l'empire d'Orient sous Constance et Valens.

Lorsque les Ostrogoths eurent succombé sous le terrible choc des Huns (376), les Wisigoths, pour échapper au sort de leurs frères de l'Est, se pressèrent en foule sur le Danube, et demandèrent un asile et des terres à l'empereur d'Orient Valens. On sait comment les fugitifs, irrités de la faiblesse et de la perfidie des officiers romains, marchèrent sur Andrinople, où Valens fut battu et tué (378). Mais les barbares, étonnés de leur propre victoire, se laissèrent gagner ou contenir par Théodose, « le dernier des Romains », qui les cantonna comme nation auxiliaire en Mœsie et en Macédoine, et incorpora la plupart de leurs guerriers dans ses propres légions. Ce répit fut de courte durée pour l'empire. Après la mort (395) de l'homme qui avait su les maîtriser parce qu'il les conduisait au butin et à la victoire, et qui laissait pour tuteur à son héritier en Orient Arcadius, un traître, le Gaulois Rufin, deux partis se formèrent chez les Goths : l'un, sous Gaïnas, prétendait protéger l'empereur en le dominant ; l'autre, hostile à l'empire et à la civilisation, élut pour chef Alaric, de la famille royale des Baltis. Nous n'avons pas à suivre dans ses invasions en Thessalie, en Grèce et en Italie (396-410) ce célèbre barbare, auquel on a prêté bien des projets contradictoires, mais qui dut s'arrêter plus d'une fois dans ses sinistres desseins sur l'Italie et sur Rome, tant que vécut



Temple romain à Caceres.

l'illustre Stilicon, son vainqueur à Pollentia (403). Après qu'Honorius eût ordonné la mort de son dernier défenseur (408), Alaric eut beau jeu devant Rome abandonnée à elle-même, et put se flatter enfin d'avoir mérité les éloges passionnés de tous les adversaires de la gloire romaine, et en particulier du grand évêque saint Augustin (410).

Lorsque les Wisigoths eurent enseveli leur chef dans le lit du Busentin (411), le flot barbare, « revenant sur lui-même, balaya tout ce qu'il n'avait pas emporté une première fois, et rasa l'Italie comme un essaim de sauterelles ». Rome fut pillée à nouveau, et le successeur d'Alarie, Ataulf, son frère ou son beau-frère, eut pour sa part dans le butin la propre sœur d'Honorius, Placidie. Qu'il ait renoncé, comme l'a dit après coup l'historien Jornandès, à la haute prétention d'édifier un empire gothique sur les débris de l'empire romain, ou qu'il ait obéi plus naturellement à ses convoitises de barbare à demi civilisé, toujours est-il que le dévastateur de la veille signa un traité avec Honorius, en s'engageant à délivrer la Gaule et l'Espagne des faux césars et des envahisseurs germains. On sait au milieu de quelles fêtes à la fois magnifiques et étranges il épousa, solennellement à Narbonne, sa captive Placidie. C'était le gage de l'alliance qu'il offrait à ces deux provinces où il apparaît, d'une manière inattendue, comme un libérateur. La Gaule, vide des légions que Stilicon avait rappelées au-delà des Alpes pour la défense de l'Italie, avait été envahie dans les premiers jours de l'année 406 par les bandes confédérées des Vandales, des Burgondes, des Alains et des Suèves. Après d'affreuses dévastations, les Vandales, les Alains et les

Suèves étaient passés en Espagne : seuls, les Burgondes plus pacifiques ou plus sédentaires, s'étaient fixés sur la rive gauche du Rhin, et y fondèrent un premier royaume barbare (413). Ataulf, arrivé dans la Gaule méridionale comme allié d'Honorius, commença par se faire céder les deux tiers des terres qu'il distribua à ses compagnons, et après avoir aidé avec plus ou moins de bonne foi le comte romain Constance à vaincre les usurpateurs Jovin et Sébastien, il passa en Espagne (413).

Les hordes du Nord, Vandales, Suèves et Alains, ravageaient depuis 409 la péninsule, qui offrit pendant plusieurs années le spectacle de la plus épouvantable confusion. Les Suèves, joints à une fraction des Vandales, occupèrent la Galice avec une partie de Léon et de la Castille ; les Alains s'établirent dans la Lusitanie ; les Vandales dans la Bétique qui prit d'eux le nom d'Andalousie. Ataulf, qui pénétra en Espagne au nom d'Honorius, se rendit maître de Barcelone, et pendant trois ans fit une guerre acharnée aux Vandales : poussé par les conseils de Placidie, il songeait à réédifier à son profit la domination romaine, lorsque les Goths indignés conspirèrent contre lui et le tuèrent dans Barcelone (416).

Le second fondateur de la monarche gothique, Vallia (416-419), sut joindre la souplesse à l'énergie : pour persuader à ses soldats d'entrer en lutte contre leurs frères de Germanie, il leur démontra qu'il serait toujours temps d'écraser les Romains, quand ils auraient chassé les Suèves et les Vandales. Après avoir renouvelé l'alliance avec l'empereur Honorius, Vallia vainquit en Bétique les Vandales qui s'enfuirent en masse avec leur roi Gondéric chez

les Suève s, Honorius témoigna sa reconnaissance à Vallia en lui cédant la pleine souveraineté de la deuxième Aquitaine (Bordeaux, Angoulême, Périgueux, Agen, Saintes) avec Toulouse et une partie de la Narbonnaise. Le chef goth mourut peu de temps après à Toulouse, qui resta la capitale du royaume gothique jusqu'à Euric (419).

Vallia n'ayant laissé qu'une fille, Théodoric, guerrier illustre de la famille des Baltis, fut élu roi : d'abord fidèle à la politique de son prédécesseur, il se considéra comme délié de ses engagements envers l'empire après la mort d'Honorius (424), et mit le siège devant Arles. Battu par Aétius, qui malgré son origine hunnique, se révéla comme un nouveau Stilicon, Théodoric rentra dans sa capitale de Toulouse, et sembla pendant son long règne négliger l'Espagne, qui échappait à la fois aux Romains et aux Goths. Les Vandales en effet, réfugiés chez les Suèves avec le roi Gondéric, n'avaient pas tardé à troubler par leur humeur batailleuse l'hospitalité offerte, et quittant la Galice en armes, avaient recouvré leurs anciennes possessions en Bétique, et refoulé jusqu'à Tarragone, les Romains unis aux Goths de Théodoric (422). Maîtres du littoral et de la mer, ils ravagent les Baléares et la Mauritanie encore soumise à Rome, détruisent Carthagène (425) et s'emparent d'Hispalis (Séville). Gondéric fut enfin « enlevé par les démons ». Il eut pour successeur son frère, le fameux Genséric. « Il avait une taille médiocre ; boiteux, avide de butin, il était habile à manier les esprits, à semer les divisions et les haines. » Le gouverneur d'Afrique, Boniface, trahi par Aétius auprès de la régente Placidie, mère et tutrice de Valentinien III, invita pour se venger le roi des

Vandales à passer la mer, en lui promettant les deux tiers de la province. Avant de partir, Genséric paya l'ancienne hospitalité des Suèves en les taillant en pièces sur les bords du Guadiana en Lusitanie. Les peuplades indigènes de la Bétique étaient si lasses du joug des Vandales qu'elles leur fournirent volontiers des vivres et des bâtiments de transport. En l'année 427, Genséric s'embarquait avec 80,000 Vandales pour aller conquérir la Mauritanie, puis la Numidie et Carthage.

Théodoric et les Goths semblaient avoir abandonné l'Espagne, et le centre de leur puissance paraissait désormais fixé en Gaule. Mais un terrible danger vint les menacer, et avec eux les Burgondes et les Francs qui partageaient inégalement d'ailleurs la Gaule avec les Romains et les Wisigoths. Le roi des Vandales, maître de l'Afrique et des îles méditerranéennes, rêvait la destruction totale non-seulement de l'empire romain, mais encore des peuples germains établis dans l'empire, et en particulier des Wisigoths, dont il venait d'insulter le roi par un sanglant outrage dans la personne de sa fille. Il était en rapports fréquents avec le chef redoutable de la barbarie restée en dehors de l'empire, et qui était groupée presque tout entière sous l'étendard hunnique : Genséric irrita perfidement la haine d'Attila contre les Wisigoths, qu'il appelait ses esclaves fugitifs, et « le Fléau de Dieu » se précipita sur la Gaule avec trois ou quatre cent mille hommes. Théodoric, roi des Wisigoths, et ses voisins les rois des Burgondes et des Francs comprirent que leur salut était dans une étroite alliance avec les Romains et leur habile général Aétius, et cette alliance assura la délivrance de la Gaule à la bataille

décisive des plaines Catalauniques (451). Les Wisigoths eurent à combattre leurs frères les Ostrogoths, vassaux des Huns depuis plus d'un demi-siècle, mais que la mort prochaine d'Attila (453) allait rendre à l'indépendance ; le roi Théodoric, dont le courage avait décidé la victoire, fut renversé de cheval, et périt étouffé ; son fils aîné Thorismond, pour venger son père, aurait voulu qu'on forçât Attila dans ses derniers retranchements ; mais Aétius s'y opposa, par prudence de général ou peut-être par habileté de politique. Le roi des Huns put opérer sa retraite sans être inquiété : deux ans après, il mourait probablement assassiné dans son propre camp, et son formidable empire tombait aussitôt en dissolution (453).

Thorismond succomba sous les coups de ses deux frères, Théodoric et Euric après un an de règne (452). Le premier lui succéda, fit parvenir à l'Empire un noble Arverne, Avitus, et avec son appui, commença contre les Suèves une guerre acharnée qui devait détruire leur domination en Espagne. La coalition barbaro-romaine enrôla les Burgondes et les Francs dans la lutte contre les Suèves de Galice (456). Ceux-ci furent écrasés au combat d'Astorga, près de la rivière Urbicus, et leur roi fut mis à mort dans sa fuite ; les Wisigoths s'emparèrent de Braga et de Mérida, dont la possession leur livra la Lusitanie. Rappelé en Gaule par la mort de l'empereur Avitus (457), Théodoric se déclara contre Majorien, et assiégea vainement Arles ; il s'empara par trahison de Narbonne, mais son frère perdit son armée et la vie près de Toulouse contre le comte Ægidius (463).

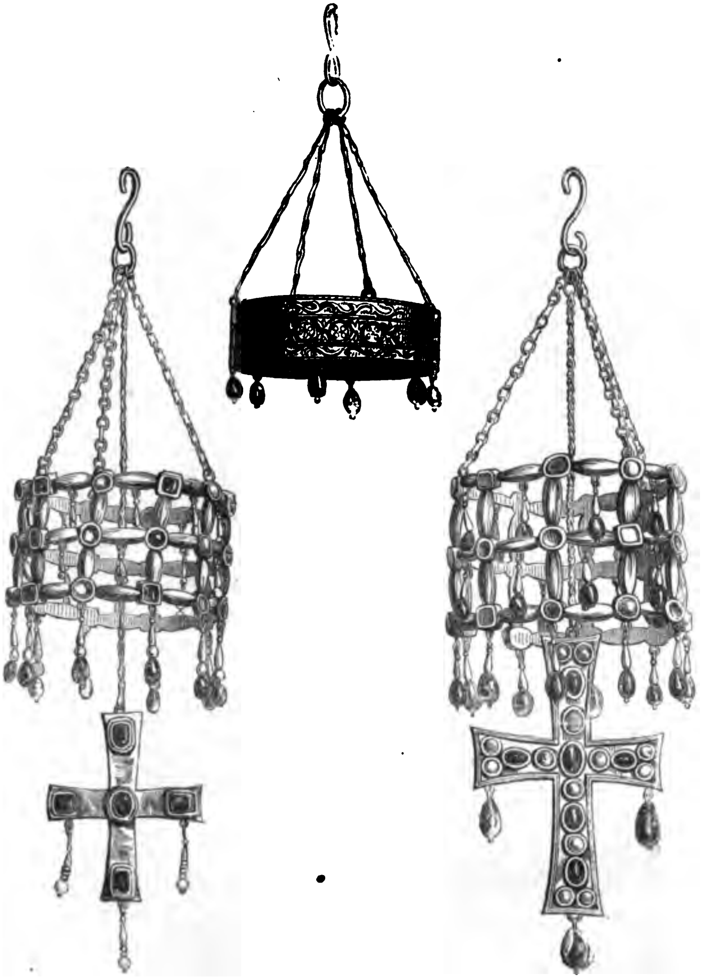
Le dernier des frères de Théodoric, Euric, l'assassina

pour prendre sa place : le fratricide appelait le fratricide. Son règne (463-483) fut d'ailleurs remarquable, et consolida la puissance des Wisigoths en Gaule et en Espagne. En Gaule, où les empereurs soumis à la tutelle capricieuse de Ricimer n'avaient plus aucune autorité, Euric poussa ses troupes victorieuses jusqu'à la Loire et s'empara de l'Arvernie. Après la chute de l'empire d'Occident (476), il ajouta, par la prise d'Arles (480) et de Marseille (481), la Provence à son royaume. Maître de l'Espagne presque entière, tout-puissant en Gaule, il recevait à Bordeaux, d'après le témoignage de Sidoine Apollinaire, des ambassadeurs de toutes les nations. Sans être un arien fanatique, il persécuta les catholiques, par politique plus que par religion, car il soupçonnait les intelligences des évêques orthodoxes de l'Aquitaine avec les Francs.

Alaric II, son fils et successeur (483), devint le gendre du roi des Ostrogoths, Théodoric le Grand qui affermit sa royauté nouvelle d'Italie par des alliances de famille avec presque tous les chefs barbares établis dans l'Empire romain, ou même restés en Germanie. Cette grande situation semblait devoir le mettre à la tête du monde germanique et chrétien, et assurer la prépondérance à la nation gothique ; malheureusement Théodoric était arien comme les Wisigoths, et il ne put empêcher son gendre Alaric II et ses sujets de rencontrer en Gaule un adversaire déjà redoutable avant sa conversion au christianisme, invincible quand il fut devenu le seul roi orthodoxe de l'Occident. Clovis, roi des Francs, fut en quelque sorte aidé et poussé par les évêques, et dès le lendemain de Tolbiac (496), une sainte conspiration éclata dans toute la Gaule

en faveur des Francs ; l'Eglise entière était pour eux, et le pape Anastase écrivait à Clovis comme au défenseur unique de la foi catholique. Alaric II, qui prévoyait depuis longtemps l'orage, avait livré au roi franc, après la bataille de Soissons, Syagrius fugitif (486) ; le danger se rapprocha, lorsque les Burgondes eurent été vaincus et soumis au tribut (500). Clovis, « qui était habitué à rompre sa foi en souriant », rassura d'abord son rival par de bonnes paroles ; puis il convia ses leudes à marcher « contre ces ariens », ces hérétiques qui possédaient la meilleure et la plus belle partie des Gaules ». Sans laisser aux Ostrogoths le temps de secourir leurs frères d'Occident, Clovis s'avance au sud de la Loire avec tous ses guerriers. Le choc eut lieu à Vouillé près de Poitiers (507). Alaric II fut tué de la main même de Clovis, et toute la noblesse arverne tomba autour de lui avec Apollinaire, fils de l'ancien évêque de Clermont. Tandis que Thierry, l'aîné des fils de Clovis, s'emparait de l'Auvergne et d'une partie de la Provence, le vainqueur en personne prenait Angoulême, Bordeaux et Toulouse, mais échoua devant Carcassonne, où était enfermé le trésor des rois goths.

Le résultat de la défaite de Vouillé fut de déplacer et d'arracher de la Gaule le siège de la monarchie gothique ; les successeurs d'Alaric II conservèrent la Septimanie (ancienne Narbonnaise) ; mais ils résidèrent désormais en Espagne. Si les Goths l'avaient emporté en Gaule, l'Espagne fût restée une simple annexe, et tout le cours de son histoire était changé.



Couronnes des rois goths.

CHAPITRE IV

LE ROYAUME GOTHIQUE EN ESPAGNE

Alaric II laissait un fils en bas âge, Amalaric, qui fut soutenu par son aïeul maternel Théodoric. Celui-ci envoie en Gaule un de ses lieutenants, Ibas, avec une forte armée (508). Les Francs levèrent alors le siège d'Arles avec une perte de 30,000 hommes. La Septimanie ou Gothie, des bouches du Rhône aux Pyrénées et à la Garonne, échappa aux Francs qui gardèrent Toulouse et l'Aquitaine jusqu'à la Loire. Théodoric, maître en fait de l'Espagne comme de l'Italie (sans avoir jamais porté le titre de roi d'Espagne), nomma en 522, quatre ans avant sa mort, son petit-fils Amalaric roi des Wisigoths. Amalaric, à l'exemple de son aïeul maternel, épousa une sœur des rois francs, Clotilde, fille de Clovis ; le premier des rois goths, il résida en Espagne, à Séville ou à Tolède. Son zèle pour l'arianisme lui fit maltraiter son épouse, ardente catholique ; celle-ci envoya, dit Grégoire de Tours, un mouchoir teint de son sang à ses frères : Childebert, roi de Paris, franchit les Pyrénées, appelé par le clergé orthodoxe de Septimanie et d'Espagne. Amalaric

fut tué à Barcelone, au moment où il se préparait à fuir par mer avec ses trésors (531). Childebert ramena sa sœur en Gaule avec un immense butin enlevé aux églises ariennes.

Avec Amalaric, finit la race royale des Baltis. L'Ostrogoth Theudis, qui lui avait été donné comme tuteur par Théodoric, lui succéda, et se montra tolérant envers les catholiques ; mais la guerre n'en éclata pas moins de nouveau entre les Goths maîtres de Béziers, de Nîmes, de Carcassonne et de Narbonne, et les Francs qui voulaient les chasser de la Gaule : Childebert et son frère Clotaire, roi de Soissons, prirent Pampelune et assiégèrent Saragosse ; mais leurs soldats furent tout-à-coup frappés d'une terreur panique, et repassèrent les monts en désordre (543). Theudis, pour secourir les Ostrogoths attaqués par Bélisaire, fit une diversion en Afrique, et prit Ceuta ; mais il subit devant cette ville une défaite sanglante où périt toute l'armée gothique. Le roi vaincu mourut après son retour en Espagne, sous les coups d'un nouveau Brutus (548). Agila, son successeur, perdit devant Cordoue révoltée son fils, son armée et ses trésors, et Athanagild, chef des rebelles, avec l'aide des Grecs, le battit lui-même à Mérida, et il fut massacré par ses propres partisans (554).

Athanagild, à peine roi, se tourna contre les Grecs ses alliés, qui restèrent maîtres de plusieurs places de la côte. Il n'avait pas hérité des haines de ses prédécesseurs contre les rois francs : aussi donna-t-il avec de magnifiques présents sa seconde fille Brunehilde (Brunehaut) en mariage à Sigebert, roi des Francs de Metz ou d'Ostrasie (566). La jeune princesse abjura l'arianisme, et séduisit

son époux à demi barbare par son esprit et sa beauté ; malheureusement, le frère de Sigebert, Chilpéric, roi de Soissons ou des Francs neustriens, âme grossière et cupide, voulut avoir aussi une femme de sang royal, et il réclama impérieusement la main de Galswinthe, fille aînée d'Athanagild. On sait les tragédies sanglantes qui sortirent de ce double mariage : le meurtre de Galswinthe fut suivi de crimes sans nom, commis tour à tour par les deux rivales, Frédégonde et Brunehaut. Une mort prématurée enleva le roi goth en 568, et lui épargna la vue de tous ces deuils.

La royauté était devenue élective ; les grands dont l'ambition était excitée ne s'entendirent pas : les nobles de la Gaule gothique élurent Lieuva, que ceux de l'Espagne repoussèrent. Celui-ci eut la sagesse de céder un royaume qui ne voulait pas de lui à son frère Leuvigild, et garda personnellement son gouvernement de Gothie. Après sa mort (571), Leuvigild qui a épousé la veuve d'Athanagild réunit tout l'empire entre ses mains, chasse les Grecs de Malaga et de Medina-Sidonia, et dompte la catholique Cordoue révoltée. Pour affermir son autorité contre les grands, il associa ses deux fils au trône, Hermenégild et Récarède, sévit contre les nobles rebelles, et « tua à son tour ceux qui avaient la coutume de tuer les rois ».

Il établit le premier un fisc régulier, et ce grief populaire, joint aux haines religieuses, explique les guerres civiles qui agitèrent son règne et armèrent le fils contre son père. Hermenégild, né d'un premier mariage du roi avec Théodosia, fille d'un gouverneur grec et catholique, avait épousé en 579 une princesse franque, Ingonthe, fille de Sigebert et de Brunehaut. En mémoire de sa mère, et par

amour pour sa femme, il se fit secrètement catholique, tandis que l'arianisme régnait à la cour de Leuvigild avec Gosvinde, qui poursuivit les deux époux de toute sa haine de belle-mère. Lorsque le prince déclara hautement sa conversion à l'orthodoxie, son père l'éloigna en Andalousie, puis le rappela, pour l'avoir sous la main à sa cour. Herménégild, poussé par le danger et le désespoir, s'unit aux Impériaux encore nombreux en Espagne, et envoya en mission à Constantinople auprès de Tibère II, son ancien précepteur et parent Léander; il fut soutenu dans sa révolte par Mir, roi des Suèves de Galice. Leuvigild, profondément irrité, reprend avec énergie la politique d'Euric, et persécute les catholiques. Avant de marcher contre la Bétique soulevée en faveur de son fils, il fonde la forte ville de Vittoria (581) en plein pays basque, afin de le maintenir, occupe Mérida, arrête par ses négociations la marche des rois francs qui se préparaient à venger Ingonthe, puis assiège Hispalis (Séville) en détournant le Guadalquivir; le roi des Suèves, Mir, est obligé de se reconnaître son vassal, et de se retirer en Galice. Pour assurer la reddition d'Hispalis, il releva Italica détruite, comme plus tard Ferdinand et Isabelle bâtiront Santa-Fé aux portes de Grenade. La ville dut enfin capituler; Herménégild s'enfuit à Cordoue, et trouva un asile sûr dans une église; Récarède vint lui offrir le pardon au nom de son père; on ne lui fit grâce que de la vie, il fut dépouillé de tous ses biens, et exilé à Valence (584). L'année suivante (585), Leuvigild fit une expédition plus glorieuse; le fils de Mir avait renouvelé l'hommage imposé à son père, il fut détrôné par un usurpateur. Ce fut un prétexte pour le roi goth qui le

renversa, et incorpora le royaume des Suèves dans sa monarchie (585). La guerre civile eut enfin sa conclusion tragique : Hermenégild parvint à s'échapper de Valence, et recommença ses intrigues avec les Impériaux ; pris dans Tarragona, il refusa fermement de revenir à l'arianisme, et fut décapité. Peu de temps après, Leuvigild mourait lui-même à Tolède (586), et Grégoire de Tours suppose, mais sans preuve certaine, qu'accablé de douleur et de remords, il ordonna à son second fils, Récarède, de se faire catholique.

Si Récarède, en effet, rétablit, en donnant l'exemple, la religion orthodoxe chez les Wisigoths, c'est qu'il était poussé dans cette voie par la nécessité même et l'expérience du passé : les catholiques étaient en majorité dans la péninsule depuis la conversion et la soumission des Suèves. Le roi procéda d'ailleurs avec lenteur à ce grand dessein : pour préparer l'opinion, il fit mettre à mort le meurtrier de son frère ; puis il réunit à Tolède tous les évêques de la péninsule, catholiques et ariens. La discussion fut vive ; Récarède affirma son désir de rentrer dans la foi catholique, et Léander entraîna l'assemblée à reconnaître le dogme de la Trinité ; les évêques ariens, eux-mêmes, qui étaient en minorité, furent séduits (587). L'Église comprit qu'elle se fortifiait elle-même en protégeant le pouvoir royal. Tous les livres ariens furent brûlés ; cette leçon ne sera pas oubliée par l'Espagne moderne.

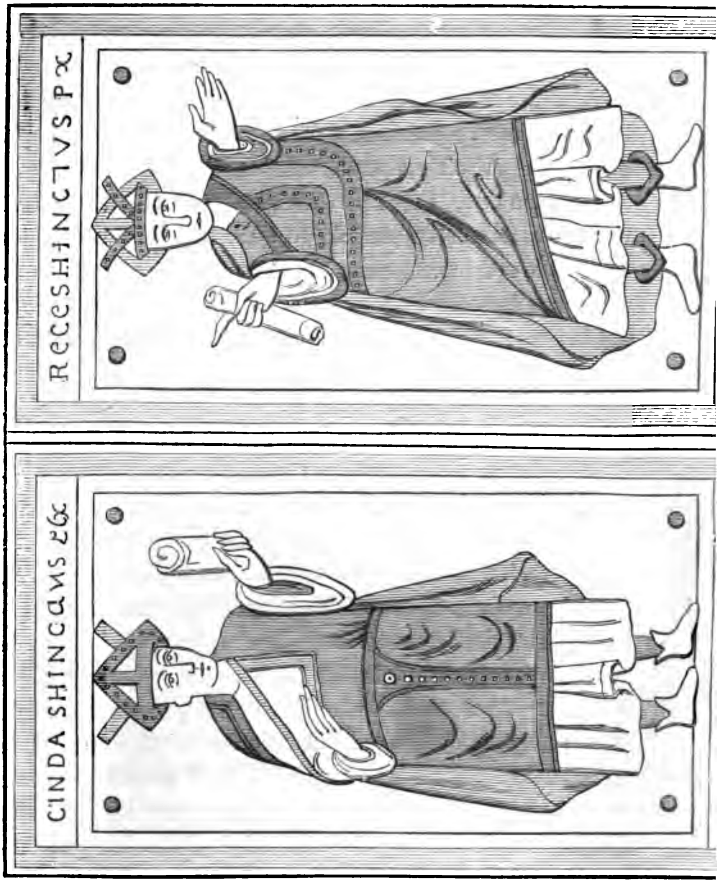
Au concile qui se réunit à Tolède en 589, avec 70 évêques, dont 5 métropolitains, le roi renouvela sa profession de foi catholique en son nom et en celui de la reine Badda. Récarède voulut aussi rapprocher les races diverses non seule-

ment par une foi, mais par des institutions communes; il y eut désormais égalité de droits entre les Goths et les Romains. La fusion des deux races s'acheva sous ce règne mémorable. Récarède mourut paisiblement en 601 : le premier des rois goths, il fut oint de l'huile sainte par les évêques dans Tolède. De lui date l'influence du clergé, qui deviendra pouvoir prépondérant dans l'État.

De 601 à 680, la royauté gothique fut en effet à la merci des nobles et surtout du clergé : les décrets des conciles de Tolède résument à peu près toute l'histoire politique et religieuse de cette époque. Dans la série des rois obscurs qui se succèdent à Tolède, on peut citer Sisebut (612-620), qui chassa les Grecs du littoral, persécuta les juifs, confisqua leurs biens, et prodigua les supplices et les amendes. Après lui, Swinthila, qui voulut rendre la couronne héréditaire, fut renversé par la coalition des nobles et des évêques qui élurent successivement trois de leurs créatures : Sisenand (633), Chintila (636) et Chindsuint (642). Le fils de ce dernier, Rekesuint, s'enferma dans un couvent (672). Le trône redevenant électif, les grands proclamèrent malgré lui un guerrier renommé, Vamba, sous la menace de mort : « Choisis ce glaive ou la couronne. » Il dompta les Vascons, réduisit la Septimanie soulevée par un comte de Nîmes et par l'évêque de Maguelonne, et fit une rentrée triomphale à Tolède. Au moment où il pensait affermir la monarchie par une loi qui rendait le service militaire obligatoire, il fut déposé à la suite d'une intrigue misérable (680).

Après Vamba, le pouvoir royal ne pouvait plus que décroître : l'élu des évêques, Ervig, se fit moine après huit

ans de règne, et désigna pour lui succéder un neveu de



Vamba, Egisa (688). Sous ce prince, fut découverte une conspiration des juifs qui avaient feint d'abjurer, et qui, de

concert avec leurs [illegible] à [illegible]



avec les Arabes (694). Le [illegible]
pour les rebelles, les condamna à l'esclavage [illegible]

enfants juifs à leurs parents pour les élever dans la foi chrétienne. Egisa fit ensuite reconnaître comme son héritier son fils Vitiza, et lui donna la Galice; il mourut en 701. Vitiza se montra digne du trône pendant les premières années; mais, emporté par sa passion pour les plaisirs, il se livre alors à tous les excès, autorise les prêtres à rompre le célibat. Blâmé par le pape Constantin, il lui fit une réponse menaçante : il délia le clergé espagnol de son serment d'obéissance au Saint-Siège, chassa de Tolède l'archevêque Julien, et le remplaça par son frère Oppas. Il révoqua ensuite tous les décrets contre les juifs, et les combla de faveurs. L'Église a maudit la mémoire de ce prince, qui s'aliéna en outre les nobles en menaçant de leur enlever le droit d'élection; l'un des plus puissants, Théodéric, duc de Cordoue, fut mis à mort. Son fils, Rodéric, résolut de le venger. Vitiza disparut, probablement assassiné (709). Rodéric, qu'une conspiration avait rendu maître du trône, se trouva entouré d'ennemis : les fils de Vitiza gagnèrent des partisans parmi les nobles et les évêques, entre autres Julien, gouverneur de Ceuta, et Oppas, archevêque de Tolède. Julien, qui avait défendu avec succès Ceuta contre les Arabes, les appelle maintenant contre Rodéric; l'invasion va commencer.

CHAPITRE V

LA CONQUÊTE ARABE : — TARIK ET MOUSA LES PREMIERS ÉMIRS

Depuis longtemps, les Arabes maîtres de tout le nord de l'Afrique (moins Ceuta) convoitaient la riche Andalousie : l'anarchie du royaume gothique et la trahison du comte Julien facilitèrent singulièrement l'invasion. Le gouverneur ou émir d'Afrique, Mousa, demanda l'autorisation au khalife de Damas de tenter l'entreprise en vantant « cette terre qui l'emportait sur la Syrie par la dou-
» ceur et la pureté de l'air, sur l'Yémen par la richesse
» du sol, sur l'Inde par les fleurs et les parfums, sur le
» Cathay (la Chine) par les mines précieuses, sur l'Eden
» enfin par ses ports et ses beaux rivages ». — Pour reconnaitre le pays, 100 cavaliers et 400 fantassins passèrent le détroit sur 4 vaisseaux, et débarquèrent dans la presqu'île d'Algésiras (l'île Verte) ; tandis que Julien nouait des intrigues avec les ennemis de Rodéric, la petite troupe musulmane ramenait force butin et nombre d'esclaves, sans rencontrer aucune résistance : le chemin de l'Espagne était ouvert. Mousa rassembla aussitôt une

armée de 12,000 hommes, composée surtout de Berbères ou indigènes d'Afrique, et en confia le commandement à Tarik, Africain comme eux; Julien servait de guide. Le 30 avril 711, les Arabes débarquèrent près d'Algésiras; Tarik renvoya ses vaisseaux pour chercher des renforts, loin de les brûler comme le veut la tradition, il se fortifia au pied du mont Calpé, roche imprenable à laquelle il laisse son nom (Djebel-el-Tarik ou Gibraltar). — Le gouverneur d'Andalousie, Théodmir ou Tadmir, n'avait que 1700 cavaliers pour harceler l'ennemi, qu'il n'osa pas attaquer de front; il réclama des secours à Rodéric contre ces étrangers « venus on ne sait si c'est du ciel ou de la terre ». — Le roi, qui combattait alors les partisans de Vitiza, s'empressa d'envoyer à son lieutenant l'élite de sa cavalerie; mais levée à la hâte, elle ne pouvait tenir contre les Arabes agiles et infatigables. Tarik et ses soldats étaient déjà entrés sans coup férir dans Hispalis, ville ouverte. Rodéric, alarmé devant cette invasion qu'il n'avait pas prévue, ou plutôt qu'il avait d'abord dédaignée, réunit toutes ses troupes au nombre de 90,000 hommes; mais il était privé de l'élite de sa cavalerie, et il sentait partout des traîtres à ses côtés. Les fils de Vitiza l'avaient rejoint moins pour combattre avec lui, que pour le surveiller et achever sa défaite. Tarik, qui avait reçu d'Afrique 5000 hommes de renfort, voyaient les juifs s'unir avec lui, avec de nombreux mécontents : son armée toutefois ne comptait que 25,000 soldats, et la trahison, plus encore peut-être que l'ardent fanatisme des siens, lui assura la victoire. Le choc eut lieu le 25 ou le 26 juillet 711 dans la plaine de Guadalète, à quelques milles de Ca-

dix, près de Xérès de la Frontera. Le combat dura trois jours (certains chroniqueurs disent même sept ou huit); les Goths hérissés de fer repoussèrent d'abord avec acharnement de la lance et de l'épée les attaques fougueuses et répétées de la cavalerie arabe. Le troisième jour, Tarik adressa cette harangue à ses soldats : « Musulmans, allez-» vous fuir? mais la fuite pour vous c'est la mort. Der-» rière vous est la mer, devant vous l'ennemi; il n'y a de » salut pour vous que dans la victoire, d'espérance qu'en » Dieu! Musulmans, suivez-moi. » — Le sort du combat fut enfin décidé par la défection des fils de Vitiza qui passèrent avec leurs troupes du côté des Arabes. — Rodéric disparut dans la mêlée, tué, disent les chroniqueurs musulmans, par Tarik lui-même, qui aurait envoyé sa tête à Mousa; suivant la version espagnole, le roi, trahi et abandonné par les siens, se dépouilla des ornements royaux qu'il laissa sur les bords du Guadalète, et alla s'enfermer dans un ermitage de la montagne. Une seule bataille avait eu raison du peuple goth vieilli et épuisé; il ne reparaîtra plus sous ce nom qui avait fait son temps, mais il ressuscitera et se transformera avec une vigueur plus grande dans le peuple et dans la monarchie espagnole.

A la nouvelle du succès prodigieux de Tarik, Mousa montra plus d'envie que de vraie joie ; il s'attribue auprès du calife Valid tout l'honneur de l'expédition, et pour achever à lui seul, espérait-il, la conquête de l'Espagne, il réunit 10,000 cavaliers et 8,000 fantassins, presque tous Arabes, de la tribu des Koréischites, la plus noble de l'Hedjaz; il laissa le commandement de l'Afrique à son fils

Abdel-Azis. Tarik, en parcourant l'Andalousie après sa victoire, apprit la prochaine arrivée de Mousa, et en devina facilement les motifs. Résolu à ne pas céder sa part de gloire, il agit sur l'esprit de ses lieutenants par Julien qui s'écria dans le conseil : « Il faut marcher en avant, et nous emparer de Tolède qui nous livrera la péninsule. » — Tarik parut se faire violence pour suivre cet avis qu'il avait dicté, et qui était le plus sage. L'armée fut divisée en quatre corps : tandis que deux d'entre eux s'emparaient de Malaga et de Cordoue (712), le général en chef marchait sur Tolède qu'il trouva sans défense (avril 712). L'archevêque s'était réfugié dans les Asturies avec les reliques des saints et les vases sacrés. Les juifs étaient plus nombreux dans la ville que partout ailleurs. Les habitants obtinrent par une convention la liberté d'émigrer ; ceux qui restaient gardaient leurs biens, et étaient soumis à un tribut modéré. La liberté de culte était reconnue, et les chrétiens conservaient leurs églises. Tarik fit son entrée dans Tolède au mois d'avril 712, et y trouva entassées des richesses prodigieuses, entre autres les vingt-cinq couronnes d'or des rois goths.

A ce moment, Mousa, parvenu à l'âge de soixante-quatre ans, débarquait en Andalousie. Après avoir mis une garnison juive et arabe dans Séville, il courut en Lusitanie, et descendit le cours du Guadiana jusqu'à Mérida, qu'il somma de se rendre. Devant l'énergique réponse des habitants, il se contenta de cerner la place, et pressa l'arrivée des renforts d'Afrique. Son fils Abdel-Azis lui amena 7000 cavaliers d'élite, et un corps de fantassins berbères : les chrétiens découragés envoyèrent des députés à Mousa qui se servit

pour mieux les émouvoir d'une ruse étrange; après une première entrevue, il teignit en noir mêlé de rouge sa barbe blanche la veille, et les Espagnols s'émerveillèrent d'avoir vu des vieillards blanchis, transformés en jeunes gens. Les crédules Méritains livrèrent leurs armes, leurs chevaux, les biens des fugitifs et les trésors de leurs églises (11 juillet 712).

Mousa partait pour Tolède, pour aller châtier celui qu'il appelait le rebelle Tarik, lorsqu'il apprit le soulèvement de Séville, où 80 musulmans avaient été massacrés ; il envoie aussitôt avec de la cavalerie son fils qui se vengea de la ville révoltée par un affreux carnage. A Talaveira de la Reyna, il rencontra Tarik qui, la conscience sans reproche, apportait de riches présents reçus avec dédain. Dès leur entrée dans Tolède, l'émir assembla dans l'Alcazar les chefs de l'armée, et en leur présence accabla Tarik en l'accusant d'avoir compromis l'entreprise commune, et lui retira son commandement. La réponse du héros injustement soupçonné fut à la fois ferme et modeste : « Mon unique désir était de servir Dieu et le khalife ; » ma conscience m'absout, et j'espère que le khalife » fera de même, c'est à sa justice que j'ai recours. » — Mousa, rendu plus furieux par cette modération même, le fit jeter en prison (713).

Mousa reçut bientôt du khalife l'ordre « de ne plus laisser rouiller dans le fourreau une des plus fines épées de l'Islam » ; et Tarik, passant de la prison à la tête de l'armée, se mit en route vers l'Espagne orientale, depuis Talaveira jusqu'à Tortose. Quant à Mousa, il marcha vers le Nord, en livrant aux flammes et au pillage les

villes qui lui résistaient. Il s'arrêta près d'Astorga, au pied des Pyrénées, cette dernière ligne de défense qui abrita le berceau de l'Espagne chrétienne. Il alla rejoindre ensuite Tarik sous Saragosse, asile d'une foule de fugitifs. L'émir exigea « la rançon du sang », c'est-à-dire une contribution énorme, et la ville fut ruinée. Sa chute anéantit toute pensée de résistance, et les autres cités ouvrirent leurs portes d'elles-mêmes. Tarik, descendant l'Ebre, occupa Tortose, et sur le littoral méditerranéen, Murviedro, Denia et Valence. Mousa de son côté prit au Nord de l'Aragon et de la Catalogne Huesca, Lérida, Barcelone, Girone et l'antique cité grecque d'Ampurias ; il ne poussa pas plus loin que les Pyrénées espagnoles.

Pressé d'achever la conquête, il se dirigea vers la Galice. Sa dureté envers les vaincus contrastait avec la générosité de Tarik, et des dissentiments graves avaient aigri les deux chefs qui s'accusèrent mutuellement auprès du khalife. Valid, déjà prévenu contre Mousa, se décida à rappeler l'un et l'autre : Tarik obéit sans murmure. Quant à l'émir, il méditait les plus vastes projets, lorsque l'ordre décisif lui parvint à Lugo en Galice. Mousa céda en frémissant ; il conféra le gouvernement de l'Espagne à son fils Abdel-Azis. Il quitta ensuite la péninsule avec d'immenses trésors, une foule de captifs, et 400 nobles goths richement vêtus. Tarik, arrivé déjà à Damas, avait facilement apaisé son maître qui l'accueillit avec bienveillance. Valid tomba gravement malade, tandis que Mousa était retardé et embarrassé par son cortège triomphal : Solyman, le frère et successeur désigné du Khalife, lui ordonna de s'arrêter. Mais l'ancien émir ne croyait pas la mort de Valid

si prochaine, et il continua son voyage : à Damas, au lit de mort de son maître, il fut convaincu de mensonge par Tarik, et amené devant le nouveau souverain, Solyman, il eut beau présenter sa défense en rappelant ses exploits. Malgré la dignité de ses réponses, il fut condamné à être battu de verges, et fut exposé sur la place publique de Damas (714).

Le fils de Mousa, Abdel-Azis résidait à Séville : malgré ses brillants services, la haine de Solyman ne tarda pas à l'atteindre. Des envoyés secrets, par l'ordre du khalife, répandirent le bruit qu'Abdel-Azis avait trahi l'Islam, qu'il était l'allié des chrétiens, et que sa femme le poussait à la royauté. Une troupe de meurtriers se jeta sur lui, et le tua pendant qu'il faisait la prière à l'aube du jour dans une mosquée voisine de Séville (715). — Sa tête fut envoyée à Damas : le khalife ne rougit pas d'insulter à la douleur d'un père, en la montrant à Mousa, et en lui demandant s'il la reconnaissait : « Oui, je la reconnais, répondit-il, et que la malédiction d'Allah soit sur celui qui a fait périr qui valait mieux que lui. »

Ainsi se termina dans l'espace de quatre années (711-715) et au milieu de ces sanglantes tragédies, la plus belle, la plus rapide et la moins disputée des conquêtes de l'Islam.

Après un an d'attente (715-716), les généraux élurent provisoirement Ayoub, le conseiller d'Abdel-Azis, qui transporta le siège du gouvernement de Séville à Cordoue, plus centrale. Mais le khalife Solyman refusa de confirmer cette élection, et délégua comme gouverneur en Espagne Abder-Rhaman, plus connu sous le nom d'Alhaour. Afin

d'égaler ou de surpasser la gloire de Mousa, Alhaour conduisit en 718 la première expédition musulmane au nord des Pyrénées ; il pénétra par Girone, Elne et le col de la Junquera en Septimanie, et s'empara de Narbonne, où d'immenses richesses étaient entassées. Mais il fut rappelé au sud des monts par la révolte des Basques. Ses infâmes exactions le perdirent auprès du khalife Yésid, qui le remplaça par un compagnon de Tarik, Al Samah (720). Celui-ci veut poursuivre la conquête de la Gaule gothique ; après avoir franchi les Pyrénées, il tourne à l'ouest par la vallée de l'Aude, prend Carcassonne, et vient assiéger Toulouse (721). Le duc d'Aquitaine, Eudes, accourut pour sauver la ville avec une armée plus nombreuse que celle des envahisseurs, et remporta « une victoire glorieuse et décisive ». Al Samah fut tué, et les débris de ses troupes furent ramenés en Espagne par Abder-Rhaman, qui, salué par ses soldats du titre d'émir, en céda l'honneur et les fonctions à Ambesah (722). Ce dernier se montra digne de sa fortune et distribua aux colons musulmans des terres « sans faire tort aux chrétiens ». Une seconde expédition en Septimanie, pour venger le désastre d'Al Samah, fut résolue (724). Les envahisseurs plus nombreux qu'en 721 soumirent tout le pays entre les Cévennes et la Méditerranée ; un corps de cavalerie remonta même jusqu'en Bourgogne, et pilla la ville d'Autun. Mais les milices indigènes, enflammées par le souvenir de la victoire de Toulouse, se réunirent et repoussèrent les Arabes toujours embarrassés par leur butin et leurs bagages ; Ambesah périt dans la retraite (725).

Trois émirs presque aussitôt déposés se succédèrent : le

Khalife arrêta enfin son choix sur le Sauveur de l'armée à Toulouse, Abder-Rhaman (728). Ce chef, le plus renommé qu'aient eu les Arabes d'Espagne depuis Tarik et Mousa jusqu'au premier Khalife de Cordoue, mit deux ans aux préparatifs formidables qu'il projetait au nord des Pyrénées. Elle fut aussi retardée par l'hostilité des Berbères qui gardaient la frontière, et dont le chef Osman enleva, dit-on, ou épousa la fille du duc d'Aquitaine, Lampégie. Fort de cette alliance, et maître de la ligne des Pyrénées, il veut se constituer le geôlier de l'Espagne, pour la fermer ou l'ouvrir à son gré. Il appelle à son secours son beau père Eudes, qui est occupé en ce moment à repousser sur la Loire l'agression de Charles Martel, le duc des Francs Austrasiens et le maire du palais de Neustrie. L'émir Abder-Rhaman, qui craint de se voir enlever la Septimanie par Osman, envoie contre lui un chef syrien qui lui débauche ses soldats, et le poursuit dans les montagnes où il se cache avec sa femme Lampégie ; il finit par être forcé dans sa retraite, et sa tête fut portée à l'émir, tandis que sa veuve était réservée pour le harem du Khalife. Cette mort rattacha la Septimanie à l'Espagne arabe (730).

Abder-Rhaman, délivré de ce redoutable rebelle, avait achevé ses préparatifs ; c'est par la Vasconie et par le port de Roncevaux qu'il pénétra en Gaule avec son immense armée. Eudes était incapable de défendre les défilés ; l'émir arriva jusqu'à la Garonne, et les Aquitains furent mis en pleine déroute en avant de Bordeaux qui fut le prix de la victoire. L'Aquitaine soumise, les ennemis traversèrent la Dordogne, lançant en avant leurs éclai-

reurs. Eudes, pressé entre les Sarrasins et les Francs, ne put que se livrer à la merci de Charles Martel ; il se rendit à Paris et se déclara son vassal (732). Le duc des Francs était intéressé à sauver dans l'Aquitaine sa future proie et le boulevard de la Neustrie ; il était convaincu d'ailleurs que les Sarrasins, irrésistibles dans leur premier élan, se fatigueraient vite et songeraient surtout à mettre en sûreté leur butin. Aussi laissa-t-il les Arabes dévaster les couvents, et prendre avec peine Poitiers, qui leur opposa plus de résistance que Bordeaux. Ils n'eurent pas le temps d'arriver jusqu'à Tours, la ville de saint Martin dont ils convoitaient les trésors : déjà s'était ébranlée la solide infanterie austrasienne, et étaient accourues du fond de leurs forêts les sauvages tribus de la Germanie d'outre Rhin, les unes au nom du Christ « qui aime les Francs », les autres au nom d'Odin, tous sous la bannière de Karl, le grand chef et le vrai représentant de cette Gaule à demi germaine. Abder-Rhaman, en apprenant que Charles avait passé la Loire à Orléans, recula jusqu'à Poitiers ; il voulait éviter le combat pour regagner les Pyrénées avec son immense butin ; mais sa marche était embarrassée par un trop grand nombre de captifs et par les bagages. Désespérant d'échapper aux Francs, il les attendit entre la Vienne et le Clain. On a peu ou point de détails précis sur la bataille elle-même : Isidore de Béja énumère tous les peuples européens qui figuraient dans l'armée de Charles, avec leurs armes et leurs costumes si divers ; la confusion des races n'était pas moins grande dans l'armée arabe. Le Nord et le Midi étaient en présence, et les agiles cavaliers du désert restèrent d'abord frappés de stupeur devant les bataillons

francs hérissés de fer. Les deux armées restèrent immobiles une semaine, « se craignant l'une l'autre ». Enfin, Abder-Rhaman engagea le combat avec sa cavalerie, qui eût tout emporté dans son fougueux élan, sans la masse trop compacte des ennemis « offrant leurs larges poitrines aux coups, comme un rempart de fer ». La nuit couvrit le champ de bataille ; dès l'aube, les Sarrasins entamèrent sur quelques points les lignes des chrétiens, mais furent repoussés après un affreux carnage ; les Aquitains, se détachant de l'armée franque, coururent au camp des Arabes pour le piller, et les musulmans se précipitèrent en désordre pour protéger leur butin ; l'émir chercha en vain à les rallier, et fut tué dans la déroute. Les pertes des vaincus ont été singulièrement exagérées, et le chiffre de 300,000 morts doit être réduit à un dixième (732). « C'est dans les champs de Poitiers, a dit M. Mignet, que s'est fait, par la voie des armes entre les deux religions le partage du monde civilisé. » Le danger a-t-il été aussi grand qu'on l'a cru pour l'Europe chrétienne ? en tout cas, cette date de 732 marque un arrêt définitif dans la conquête et l'invasion musulmane.

« Les mauvaises nouvelles sont ailées », dit un proverbe arabe : le désastre aussitôt connu causa une consternation générale dans la péninsule. Abdel Melek, chargé de recueillir les débris de l'armée, fut assailli pendant la retraite par les Vascons à Roncevaux, et se replia sur l'Ebre. Il fut remplacé par Okbah que l'émir d'Egypte nomma gouverneur de l'Espagne (734). « C'est un pays de guerre continue, et cette guerre est celle que j'aime », dit-il en partant pour sa nouvelle province. A peine arrivé, il déposa

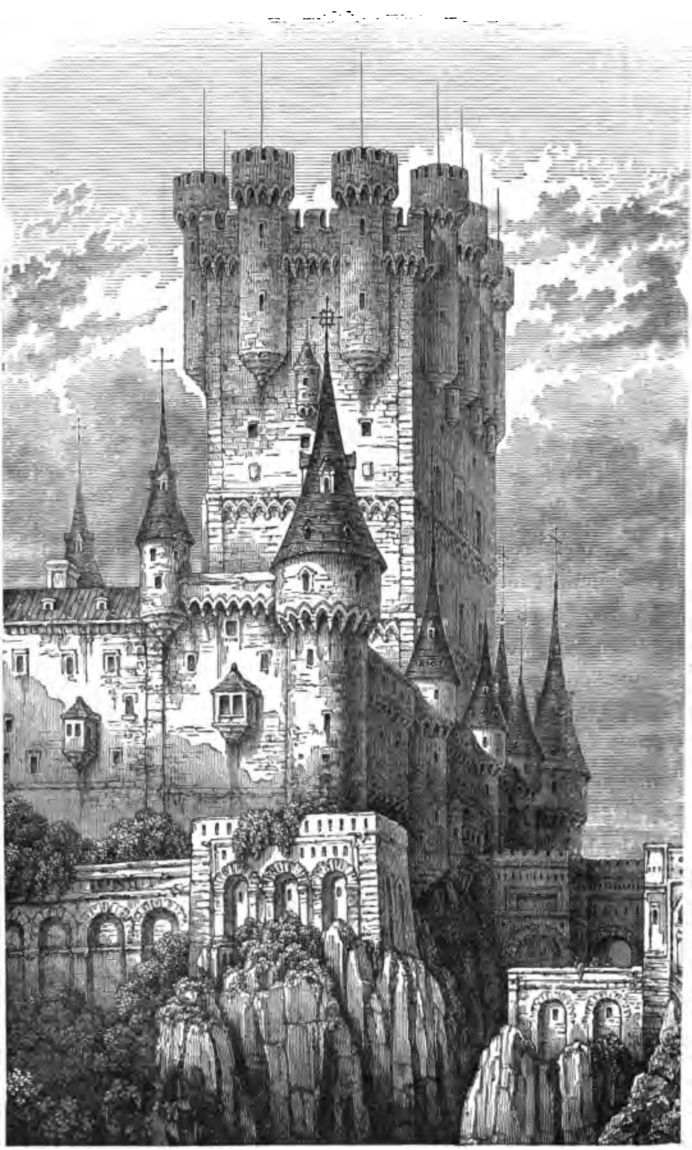
les walis ou gouverneurs et les généraux cupides, et organisa une gendarmerie ambulante, celle des Kaschefs ou « découvreurs » contre les bandits. Appelé en Afrique par l'émir son chef, il défit à Tanger les Berbères révoltés (737). Mais son absence fut désastreuse pour l'Espagne, où l'anarchie fut au comble. Son successeur Abdel-Malek fut renversé et mis à mort par un chef syrien, qui, après avoir combattu les Berbères d'Afrique, était passé en Espagne (743). Ce chef, nommé Baledji, dut à son tour céder la place à un de ses lieutenants, et pendant trois années, les armées arabes, divisées contre elles-mêmes, se livrèrent de sanglants combats au profit de chefs éphémères (743-746).

Las de cette anarchie sans cesse renaissante, les généraux de toutes races se décidèrent à nommer un émir dont l'autorité serait incontestée. Leur choix se porta sur Yousouf, ancien vali de Narbonne, qui n'osa pas, malgré son élection, se déclarer indépendant du khalife de Damas (746). Mais bientôt la chute des Ommiades et l'avènement des Abassides (750) allaient rendre inévitable le démembrement de l'empire arabe. Pendant ces révolutions qui changèrent le sort de l'Asie musulmane, et coûtèrent la vie à quatre-vingt-dix membres de la famille des Ommiades, l'émir d'Espagne Yousouf put se croire le souverain définitif de la péninsule. Mais l'honneur de fonder un Khalifat indépendant ne lui était pas réservé : son autorité était sans cesse troublée par des révoltes, et il venait à peine de réprimer celle du vali de Saragosse, lorsqu'il apprit le débarquement en Espagne d'un prétendant redoutable, l'Ommiade Abder-Rhaman ou Abdérame.

CHAPITRE VI

LE KHALIFAT DE CORDOUE — FONDATION PROSPÉRITÉ ET DÉCADENCE

Un membre de la famille proscrite des Ommiades avait pu échapper au massacre de ses proches : c'était un jeune homme de vingt ans, Abder-Rhaman ou Abdérame, petit-fils du Khalife Hescham. Après avoir erré en Égypte et dans le pays de Barcah, il trouva un asile chez les Berbères de l'Atlas, dans la puissante tribu des Zénètes, où il vécut quelque temps sous un nom supposé (750-755). A la même époque, quatre-vingts scheiks de l'armée syrienne, restés fidèles au souvenir des Ommiades, se réunissaient en secret à Cordoue, et l'un d'eux proposa le dernier rejeton de cette race vénérée, le jeune Abdérame, dont il connaissait la retraite. Ce choix, qui devait rallier les musulmans d'Espagne, fut approuvé par tous les membres de l'assemblée. Le proscrit, qu'on vint chercher dans sa tribu du désert, accepta la haute destinée qu'on lui offrait, et débarqua avec quelques centaines de cavaliers près du port d'Almunecar (septembre 755). Les scheiks syriens qui l'avaient élu accoururent à la tête de leurs tribus, et lui jurèrent



Alcazar de Ségovie.

obéissance « en lui prenant la main » suivant l'usage arabe. Toute l'Andalousie s'émut en sa faveur : Alméria, Malaga, Xérès lui ouvrent leurs portes, et bientôt il est reçu en triomphe à Séville à la tête de 20,000 guerriers (fin 755).

L'émir Yousouf, plein de fureur à ces nouvelles, ordonna à son fils de résister à tout prix dans Cordoue, et lui-même avec son général Samaïl, alla rassembler toutes les troupes qui occupaient Tolède, Mérida et Valence. Abdérame comprit qu'il fallait conquérir son royaume à la pointe de l'épée, et poursuivant rapidement sa marche, il culbuta le fils d'Yousouf, et l'enferma dans Cordoue. Sans lever le siège de la ville, il détacha de son camp 10,000 cavaliers d'élite, se mit à leur tête, et attaqua résolument Yousouf et Samaïl, dont l'armée était très supérieure en nombre. La témérité d'Abdérame fut couronnée du plus éclatant succès à Mouzarah (mai 756) et la prise de Cordoue livra au vainqueur le siège de l'empire. L'ancien émir et son lieutenant, de nouveau défaits sur la plage d'Almunecar (757), consentirent à traiter, reprirent ensuite les armes en rassemblant les mécontents; Yousouf, enveloppé entre Mérida et Tolède, resta sur le champ de bataille (759). Samaïl fut jeté en prison où il mourut (760).

Vainqueur des dissidents d'Espagne, Abdérame fut menacé par un plus grand péril. Les Abassides, après avoir exterminé les Ommiades en Asie, les poursuivirent jusqu'en Europe : sur l'ordre du Khalife Almansour, le vali de Cairoan débarqua en 763 sur les côtes de l'Algarve, et proclama Abdérame usurpateur; mais les Africains furent vaincus près de Séville (763), et le vali fut tué avec

7,000 de ses soldats. La soumission de l'Espagne était définitive, et Abdérame, qui avait déployé une admirable activité, fit construire, pour garder les côtes, des vaisseaux dans les ports de Carthagène, de Cadix et de Malaga; cette mesure eut un plein succès, et de longtemps les Mores d'Afrique n'osèrent plus tenter d'incursions (772).

La conquête de la Septimanie par Pépin le Bref (759) paraissait avoir fixé les Pyrénées comme limite des deux empires, franc et musulman. Mais en 777, Charlemagne, qui se trouvait alors en pleine Saxe, à Paderborn, vit arriver plusieurs vassaux rebelles de l'émir de Cordoue, qui lui montrèrent comme facile l'occupation de l'Aragon et de la Catalogne. Le roi franc se mit en route en 778, et passa les Pyrénées par la Navarre, où il prit et rasa Pampelune; il s'était avancé jusqu'à Saragosse, mais le vali de cette ville avait rassemblé des forces considérables, et Charlemagne fut contraint à la retraite : une partie de son armée, l'arrière-garde, fut écrasée à Roncevaux où périt Roland, son neveu. La leçon ne fut pas perdue pour Charlemagne qui, résolu à faire respecter ses frontières, surtout par les populations indigènes, organisa vigoureusement la défense de l'Aquitaine, et la constitua en royaume pour son troisième fils, Louis (781). Le fondateur du Khalifat de Cordoue, enfin libre de tout ennemi au dedans et au dehors, put consacrer ses dernières années aux soins et aux devoirs d'un gouvernement qui fut pour l'Espagne arabe une ère nouvelle. Il lui apportait en effet ce qui lui avait manqué jusque là : l'unité; en la rendant indépendante de l'Orient et de l'Afrique, il lui assura une prospérité et une puissance qu'elle n'avait pas encore connues. Tout en se con-

tentant du titre d'émir, il substitua son nom dans la prière publique à celui du Khalife de Bagdad, et fit frapper à Cordoue la même monnaie que les Ommiades faisaient frapper à Damas. De grands travaux d'utilité publique marquèrent ce règne : Abdérame Ier fit construire à côté de l'alcazar royal, l'admirable mosquée ou Adjama de Cordoue. Lorsqu'il sentit approcher sa fin (787), il convoqua dans son palais les valis des six provinces, le Hadjeb ou Grand visir, le Grand khadi ou chef des juges, et enfin le Divan ou conseil privé. Il leur déclara qu'il choisissait pour successeur Hescham, le plus jeune de ses trois fils, dont le nom fut dès lors joint à celui de son père dans la prière publique. Abdérame Ier mourut l'année suivante à Mérida (788).

En désignant comme héritier son troisième fils Hescham, Abdérame Ier avait ouvert l'ère des dissensions intestines, en livrant au caprice paternel l'ordre de succession dans la famille régnante, au lieu de l'établir sur une règle fixe, comme la primogéniture. La fatale expérience eut lieu sur le champ : les deux frères aînés d'Hescham, qui n'avaient pas osé protester contre la volonté de leur père vivant, revendiquèrent leurs droits et s'unirent pour renverser le Khalife qui les vainquit dans une sanglante bataille. Le premier, Abdallah, dut livrer Tolède, et reçut un généreux pardon ; le second, Solyman, plus opiniâtre dans sa résistance, fut exilé à Tanger (790). Hescham, qui voulait, à la faveur d'une entreprise nationale, faire cesser les discordes intérieures, publia la guerre sainte (l'Algihed) contre les infidèles. Un corps d'armée fut envoyé contre les chrétiens des Asturies; et les resserra dans leurs mon-

tagnes ; mais au retour de l'expédition, les Arabes, chargés de butin, tombèrent dans une embuscade et furent taillés en pièces (796). C'est le premier succès que les Espagnols, restés indépendants, aient remporté sur les disciples de Mahomet. Dans son administration intérieure, Hescham Ier suivit religieusement les traces de son père : il fut appelé le Juste, et mourut jeune encore (796), après avoir désigné pour son successeur son fils Al Hakem (le Sage ou le Savant).

Le nouveau Khalife se trouva menacé par un double péril : la révolte de ses oncles Abdallah et Solyman, qui fut aisément réprimée (798-800), et l'expédition des Francs conduite par Louis, roi d'Aquitaine, qui prit Lérida, Girone et Barcelone (799). Alhakem ne put lui enlever cette conquête qui fut l'origine du comté de Barcelone, et après une guerre de pillage qui dura plusieurs années, il signa la paix avec Charlemagne à Aix-la-Chapelle (812). Irrité d'un complot formé contre lui par les habitants de Cordoue, il ordonna, malgré les prières de son fils Abdérame, un horrible massacre de la multitude (817). Une foule de proscrits durent se réfugier en Afrique et en Orient. Le remords, suivi d'une démence furieuse, emporta bientôt leur persécuteur (820).

Abdérame II, adoré de la nation, avait gouverné l'État pendant la maladie de son père : il eut encore à réprimer une dernière révolte de son grand-oncle Abdallah, qui fut encore pris et pardonné (822). Délivré des séditions intestines par la soumission des villes peuplées de Mozarabes ou anciens chrétiens, telles que Mérida et Tolède (835), Abdérame II ordonna une grande expédition maritime qui,

partie de Tarragone et des Baléares, explora la Sardaigne, la Corse, et ravagea les côtes de la Provence (841). Mais tandis que sa flotte s'attardait au pillage dans la Méditerranée, de hardis pirates, les Normands, traversaient la Manche et le golfe de Gascogne, et pénétrant dans le Tage avec 54 vaisseaux, détruisaient presque Lisbonne. Ces nouveaux Vandales pillèrent ensuite Cadix et même un faubourg de Séville (843). L'apparition de ces pirates, qui menaçaient aussi bien les chrétiens des Asturies que les musulmans eux-mêmes, ralentit la guerre contre les successeurs de Pélage pendant le règne d'Abdérame II. A l'époque de ce prince se rattachent les origines des royaumes de Navarre et d'Aragon, fondés par deux descendants des anciens ducs de Gascogne vers 831. Une autre famille française gouvernait à la fois la Gaule narbonnaise et la Catalogne sous les noms de ducs de Septimanie et de comtes de Barcelone. Au milieu du IXe siècle, les chrétiens occupaient déjà toute la lisière du Nord, d'une mer à l'autre, depuis les bouches du Douro jusqu'à celles de l'Èbre (850).

Abdérame II mourut en 852 : les historiens arabes ont vanté son savoir, sa douceur et sa magnificence. Il augmenta la flotte, éleva des aqueducs, fonda des mosquées, encouragea les manufactures, et surtout les fabriques d'armes de Cordoue et de Tolède, qui rivalisèrent avec celles de Damas.

Mohammed, l'un des quarante-cinq fils d'Abdérame II, n'eut à réprimer aucune révolte parmi tant de frères. Mais son règne n'en fut pas moins rempli par des troubles et des complots, que provoqua l'ambition des Valis et des

chefs berbères : Ce fut d'abord le gouverneur de Saragosse, Mousa, peut-être Goth d'origine et chrétien rénégat, qui entraîna dans sa querelle son fils, le Vali de Tolède, et s'allia aux chrétiens des Asturies, de Biscaye et de Navarre. Mohammed ne put reprendre ces deux villes qu'après la mort des deux rebelles (870). Une diversion plus puissante vint encore favoriser les progrès des chrétiens, en paralysant les forces musulmanes. Les querelles de race entre Arabes et Berbères se réveillèrent : dans les montagnes de Ronda, un chef de bandits, Hafsoun, avec une troupe d'aventuriers, bravait les poursuites des kaschefs ou gendarmes. Chassé de sa retraite, il s'établit sur la frontière d'Aragon, dans un fort inexpugnable, en réunissant tous ceux que la guerre civile avait habitués au pillage, Berbères ou juifs d'Afrique. Le plus vaillant des fils de Mohammed, Almondhyr, parvint pourtant à l'atteindre près d'Aybar, et l'écrasa avec ses alliés les Navarrais (882). Le Khalife avait été moins heureux contre les chrétiens des Asturies et de Galice : sa flotte avait été détruite par la tempête, à l'embouchure du Minho (868). Alphonse III, surnommé le Grand, maître non seulement des Asturies et de la Galice, mais de Léon et de la Vieille-Castille, prit Coïmbre et Porto en 876, et insulta Mérida. Une trève fut conclue en 883 à Cordoue, et l'ambassadeur d'Alphonse III fut un prélat espagnol, Dulcidius ; Mohammed, en paix avec Alphonse III, et délivré du rebelle Hafsoun, acheva son règne paisiblement (886).

Son fils Almondhyr eut aussitôt à combattre la révolte de Caleb-Hafsoun et de ses frères, qui rassemblèrent leurs partisans parmi les chrétiens, les juifs et les Arabes dissi-

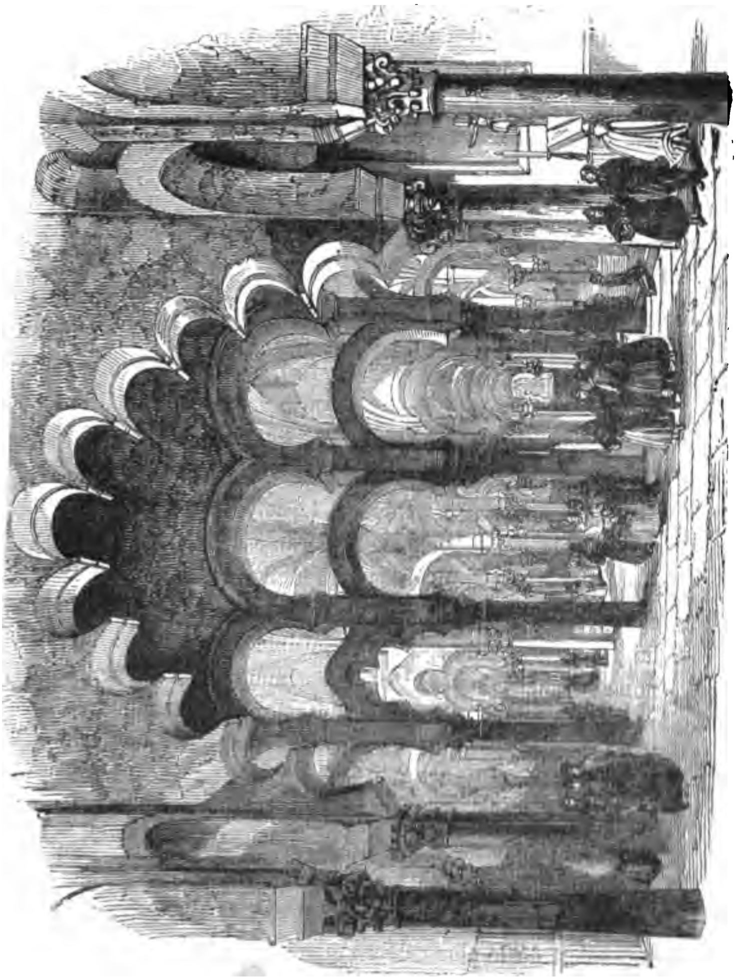
dents, prirent Saragosse, et s'avancèrent jusqu'à Tolède, qui se livra d'elle-même. Almondhyr ordonna à son frère Abdallah d'assiéger la ville rebelle, et lui-même, emporté par sa folle ardeur, succomba avec une faible escorte de cavaliers sous les coups de l'ennemi (888).

La mort de ce prince causa parmi les Arabes un deuil universel. Son frère Abdallah revint à Cordoue et se fit proclamer par le Conseil d'Etat. Cette élection parut irrégulière à ses deux frères qui entraînèrent dans leur parti le propre fils d'Abdallah, Muhamad : Xérès, Mérida, Séville se soulevèrent en leur faveur, et le pays de Jaën se déclara pour les fils d'Hafsoun. Le Khalife divisa ses forces pour faire face à tant de périls : son plus jeune fils Abdérame, qui n'avait pu ramener au devoir son frère Muhamad, le battit près de Séville ; et le prince rebelle mourut des suites de ses blessures (895). Quant à Caleb, le fils d'Hafsoun, dont le parti s'était fortifié en Castille, il attaqua imprudemment le roi de Léon, Alphonse III, qui remporta à Zamora (901) une victoire aussi glorieuse pour les chrétiens qu'utile pour Abdallah. Celui-ci s'empressa en effet d'envoyer un messager au vainqueur pour l'assurer de sa neutralité, et cette démarche provoqua l'indignation des musulmans rigides, surtout à Séville. Le Khalife fut contraint de faire périr les chefs du complot, et parmi eux son frère Al-Kasim (903). Il mourut en 913.

Il avait désigné pour successeur, non pas son fils Abdérame le Victorieux qui commandait l'armée contre les rebelles, mais son petit-fils Abdérame, seul enfant de ce Muhamad qui avait péri en portant les armes contre son père. Le jeune prince, conduit à quatre ans à la cour de

son aïeul, avait gagné sa tendresse, et avait reçu la plus brillante éducation. Khalife à vingt-deux ans, il vit son oncle le Victorieux lui prêter le premier le serment d'obéissance. Pour mettre fin à la rébellion sans cesse renaissante des Hafsoun, il s'avança contre Caleb en Castille, et le défit dans une sanglante bataille (913). Ce qui avait si malheureusement prolongé cette lutte, ce n'étaient pas seulement des haines de race et des convoitises de bandits : c'était aussi une coutume militaire, introduite par Ali, gendre du prophète, et qui défendait, en cas de guerre entre musulmans, de poursuivre l'ennemi au-delà d'un canton ; ainsi la guerre était éternelle. Poussé par son oncle, et sur l'avis du divan, Abdérame III résolut de violer cette coutume qui tournait au profit des rebelles, et les troupes impériales, retrouvant leur liberté d'action, ne tardèrent pas à resserrer les derniers révoltés dans Tolède. Elle ouvrit ses portes après deux ans de siège (927). Ainsi fut étouffée, après soixante ans de combats, la plus opiniâtre révolte qui eût encore menacé l'empire arabe, et qui présageait par quelles mains il serait détruit, c'est-à-dire par les dissidents de toutes races, et par les Berbères ou Africains.

Pendant cette longue guerre civile, les Espagnols avaient pu s'agrandir impunément ; le petit domaine de Pélage était devenu un royaume, qui sous Ordono II, successeur d'Alphonse III, changea sa capitale d'Oviedo pour Léon (914). Les chrétiens savaient réparer leurs désastres avec cette patience tenace qui est dès cette époque le fond du caractère espagnol ; ils savaient aussi profiter des troubles intérieurs qui éclataient chez leurs ennemis ; ils soutinrent Djafar, fils de Caleb, et le roi de Léon Ramiro II reçut



Mosquée de Cordoue.

ESPAGNE. 6

l'hommage du vali de Santarem, et vint piller Madrid, alors simple bourgade (935). Le Khalife, irrité de la trahison de son vali, et des agressions audacieuses des chrétiens, publia la guerre sainte, et leur offrit la bataille avec 100,000 soldats près de Zamora (938). Le seul résultat d'une victoire disputée et meurtrière fut la prise de cette ville. Abdérame III regagna Cordoue, et licencia ses troupes; la paix fut conclue pour dix ans (940).

Pendant cette trève qui fut religieusement observée des deux parts, Abdérame III put achever en Afrique une entreprise importante. Les Edrissites, souverains du Magreb dont Fez était la capitale, implorèrent les secours du Khalife contre une secte ennemie, et le reconnurent comme suzerain. La Mauritanie ou le Magreb devint ainsi une annexe de l'Espagne, et fut enlevé à la domination de l'Orient (945). A la même époque, Abdérame déjà vieux s'associa son fils aîné Alhakem, mais fut réduit à condamner à mort son deuxième fils Abdallah, qui avait conspiré contre lui (949). La fin du règne fut paisible et prospère: il avait non seulement dompté les partis, mais encore concilié les races, au moins provisoirement. Jamais le commerce de l'Espagne ne fut plus florissant avec l'Egypte, la Syrie et la Grèce. En 949, le Khalife reçut une ambassade solennelle de l'empereur de Constantinople, et le plus célèbre souverain de cette époque, l'empereur d'Allemagne Othon le Grand entra en relations avec lui. On construisit par ses ordres un grand nombre d'édifices publics, et c'est à lui qu'est dû le plus célèbre monument de la magnificence arabe, le palais d'Al-Zorah (ville des fleurs). Dans l'enivrement de sa puissance, il prit le titre d'émir Al-Moumenine

ou de commandeur des croyants. En un mot, son règne qui dura près de cinquante années, marque l'apogée du khalifat de Cordoue (913-961).

Son successeur, Alhakem II, associé au trône depuis de longues années, loin d'intervenir dans les querelles des princes chrétiens, répondait à ses conseillers qui l'engageaient à en profiter : « Soyez fidèles à vos conventions ; » Dieu vous en demandera compte. » Ce khalife qui changea « les lances et les épées en bêches et en socs de » charrue », encouragea le travail sous toutes ses formes. Il fut aussi le protecteur zélé des lettres et des arts, et enrichit la vaste bibliothèque du palais Merwan à Cordoue. Les étrangers affluaient dans les écoles arabes, et le célèbre moine français Gerbert, plus tard pape sous le nom de Sylvestre II, y puisa cette science qui parut merveilleuse à ses compatriotes.

Son fils unique, Hescham II, n'avait que dix ans, et n'en fut pas moins proclamé (976), grâce à l'énergie de sa mère, la sultane Sobéyah. Celle-ci choisit comme hadjeb ou premier ministre son secrétaire Moaféry, devenu si fameux sous le grand nom d'Almanzor (l'Invincible). Son gouvernement fut une ère de grandeur militaire, sinon de prospérité intérieure. Il parcourut d'abord les provinces de l'empire, visitant les places fortes, et faisant exercer ses jeunes troupes réunies pour la guerre sainte. Lorsqu'il se mit en campagne, le trône de Léon était disputé par deux compétiteurs, Ramiro III et Bermudo II (978). Grâce à ces dissensions, après quatre campagnes, Almanzor s'était rendu maître de presque tout le comté de Castille, et avait pris successivement Salamanque, Astorga, Zamora

et enfin Léon (984). En 985, il tourna toutes ses forces contre les chrétiens de la Catalogne (qu'on appelait encore la terre d'Afranc ou des Francs) ; Barcelone, attaquée par terre et par mer, se rendit, et les habitants durent payer pour racheter leur vie « l'impôt du sang ». Le comte Borrel, qui gouvernait cette principauté, profita, il est vrai, de son départ pour recouvrer ses Etats. Les conquêtes n'étaient jamais définitives, et il fallait sans cesse les recommencer.

Après un intervalle de quelques années, le hadjeb dirigea la plus lointaine et la plus glorieuse de ses expéditions (994). Marchant du Tage au Douro, il prit Coïmbre, Braga, Orense, et emporta d'assaut la ville sacrée de Santiago ou Saint-Jacques de Compostelle, dont les dépouilles furent transportées à Cordoue. Après tant de désastres, les chrétiens épuisés et rejetés au-delà de l'Ebre à l'Est, au-delà du Minho à l'Ouest, en étaient presque réduits au berceau de leur indépendance. L'Afrique les sauva par une diversion, en attirant sur elle les armes victorieuses d'Almanzor. Celui-ci dut suspendre ses conquêtes au Nord pour reprendre les provinces du Midi ; il s'établit dans l'île Verte, entre l'Europe et l'Afrique, pour être à portée, tout en gouvernant l'Espagne, de diriger les opérations de l'armée, que commandait son fils Abdal-Malek dans le Magreb. Après deux sanglantes campagnes, celui-ci rentra dans Fez (998), et le rebelle Jeïry alla mourir de ses blessures dans le désert (1000).

Ces événements d'Afrique avaient donné aux Espagnols une trêve de cinq années : ils en profitèrent pour se rallier et pour préparer une commune défense. Incendiant à l'ap-

proche de l'ennemi leurs champs et leurs villages, comme pour faire un désert derrière eux, les Castillans étaient venus se réunir à ceux des Asturies, de Galice et de Léon, déjà renforcés des Navarrais et des Basques. Une armée formidable, commandée par le comte de Castille et le roi de Navarre, Sanche le Grand, marcha à la rencontre d'Almanzor qui, après avoir traversé la Castille ravagée, trouva les chrétiens campés sur les bords du Douro, près de Medina-Cœli, sous les murs de Catalanasor. Cette fois, l'infanterie espagnole, formée en bataillons serrés et en carrés profonds, repoussa toutes les attaques de la cavalerie arabe : Almanzor, désespéré de n'avoir pu vaincre, ordonna la retraite, repassa le Douro ; et, dès qu'il eut mis son armée en sûreté, il déchira les appareils qui retenaient son sang et se laissa mourir (1002).

Il nous reste à retracer la sanglante agonie du Khalifat blessé à mort avec Almanzor sur le champ de bataille de Catalanasor. La charge d'Hadjeb passa d'abord au fils aîné du glorieux défunt, Abdel-Melek, qui continua dignement son père ; mais il mourut subitement à Cordoue (1008) et avec lui s'éteignit la gloire de cette race illustre des Alaméris, qui s'était greffée en quelque sorte sur la tige des Ommiades. Le plus jeune fils d'Almanzor, Abder-Rhaman, ose aspirer au titre de Khalife, et arrache à l'imbécile Hescham II, endormi sur le trône, la promesse de le reconnaître pour successeur, à défaut d'héritier direct. Cette imprudente ambition fut aussitôt châtiée par un parent du Khalife, l'Ommiade Mohammed, qui profita de l'absence du ministre pour s'emparer de Cordoue par un coup de main (1009). Soutenu par

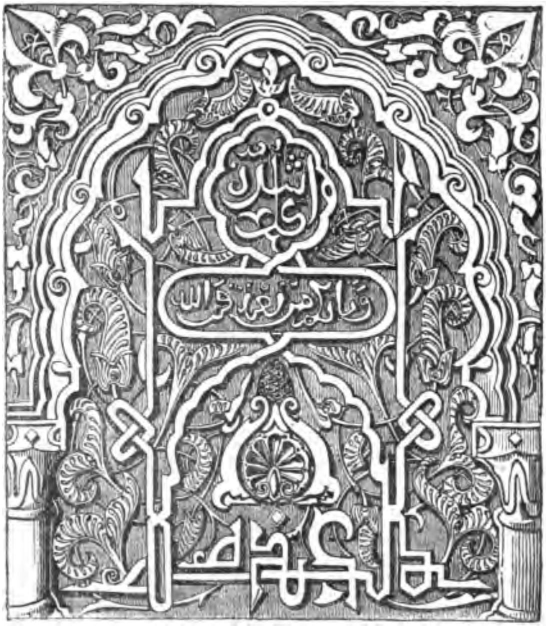
la multitude, il vainquit et tua son rival, et maître de la personne d'Hescham II, il résolut d'attenter à sa vie. Sur les conseils de l'eunuque Wadha, il se contenta toutefois de l'enfermer dans une étroite prison, et fit répandre le bruit de sa mort. Mohammed fut aussitôt proclamé Khalife (1009). Mais en ordonnant le licenciement et l'expulsion de la garde africaine, ou des Zénètes, il provoqua une terrible insurrection. Le chef de cette redoutable milice, Souleyman, chassé de Cordoue, acheta l'alliance de Sancho, comte de Castille, et l'armée du Khalife fut enfoncée par les Berbères et les chrétiens réunis près du fort de Kantisch (1010). Mohammed se réfugie avec les débris de son armée à Tolède, dont son fils était vali, s'allie aux deux comtes de Barcelone et d'Urgel, et revient pour chasser de Cordoue les Africains qui avaient pillé le palais d'Alzorah. Ceux-ci, atteints près d'Algésiras dans leur fuite, se défendirent avec le courage du désespoir, et mirent en déroute les troupes plus nombreuses du Khalife, qui, abandonné par ses alliés catalans, est maudit par les Cordouans indignés de son alliance inutile avec les chrétiens. Dans cette situation désespérée, l'eunuque Wadha tira de sa prison, dont lui seul connaissait le secret, le faible Hescham II, et le présenta dans la grande mosquée à la foule surprise et bientôt enthousiasmée devant cette résurrection inattendue. Mohammed, caché quelque temps dans l'Alcazar, fut livré à son ancien maître, qui ne retrouva d'énergie que pour lui reprocher ses crimes, et lui fit trancher la tête (1011).

Wadha, qui gouvernait au nom d'Hescham, tint pendant deux ans en échec Souleyman et ses Africains ; cet

ancien esclave, parvenu à la dignité d'hadjeb, acheta l'alliance du comte Sancho de Castille, qui préféra, comme il le disait avec une politesse ironique, « la cause du roi légitime Hescham à celle du rebelle Souleyman ». Mais le Khalife, en faisant mettre à mort son dernier défenseur Wadha, accusé de trahison, se perdit lui-même : les hordes africaines s'emparèrent de Cordoue, et livrèrent l'opulente cité pendant trois jours au pillage (1013). Hescham II disparut pour la seconde fois, et « nul, dit la chronique arabe, ne sut ce qu'il était advenu de lui ». Le triomphe odieux des Berbères et de leur chef Souleyman fut court : le vali de Tanger et de Ceuta, Ali-ben-Hamoud, appelé par les Arabes et les Andalous opprimés, remporta en 1016 une victoire décisive près de Séville, et tua de sa main Souleyman et son père. Proclamé Khalife, il fut assassiné à son tour à Cordoue (1018), tandis que les musulmans, restés fidèles aux Ommiades, proclamaient un arrière-petit-fils d'Abdérame III, sous le nom d'Abdérame IV.

Dès lors règne la plus épouvantable confusion : les valis ou gouverneurs de provinces en profitent pour affecter une indépendance absolue. Le dernier des Khalifes qui ait montré quelque énergie, Yahia, fils d'Ali, périt dans une embuscade sous les coups de Mouhamad-ben-Abed, gouverneur de Séville (1026). Hescham III, arraché à son obscure retraite par le divan de Cordoue (1027), tenta vainement de ramener les valis rebelles par la persuasion, et les pressa « de soutenir l'édifice ébranlé de la félicité publique ». Il fut déposé en 1031, et il quitta sur le champ le palais avec sa famille, pour regagner la retraite qu'il avait aban-

donnée à regret. Un historien rapporte qu'après la déposition d'Hescham, un jeune homme du sang d'Ommiah s'offrit pour occuper le trône ; et comme les vieillards du



Arabesque à Cordoue.

Divan, par pitié pour sa jeunesse, refusaient de lui donner un titre qui lui eût coûté la vie : « Faites-moi Khalife aujourd'hui, dit-il, et tuez-moi demain. » — Avec Hescham III s'éteignit la dynastie des Ommiades qui régnait depuis près de trois siècles sur l'Espagne musulmane (755-1031).

CHAPITRE VII

INSTITUTIONS ET CIVILISATION DES ARABES DEPUIS LA CONQUÊTE JUSQU'À LA CHUTE DU KHALIFAT DE CORDOUE

L'histoire de l'Espagne arabe finit, à proprement parler, avec la chute du khalifat de Cordoue (1031) ; l'unité fait place au morcellement, et les musulmans ne sont plus que campés dans cette péninsule dont ils avaient été les maîtres absolus pendant plusieurs siècles. Les chrétiens espagnols, héritiers des Goths et des Romains, après avoir lutté pour l'existence, vont désormais lutter pour la conquête : la vraie croisade va commencer, croisade offensive et ininterrompue, où les deux races et les deux religions combattront comme en champ clos jusqu'à l'entière expulsion de l'une par l'autre. Si les princes chrétiens avaient été plus unis, et s'ils n'avaient rencontré devant eux que les descendants amollis des premiers envahisseurs, le résultat n'aurait pas été douteux pendant plusieurs siècles encore; mais les Arabes d'Espagne avaient derrière eux l'Afrique et ses innombrables légions de Berbères et de Mores. Aussi la lutte change-t-elle de caractère, et les

Africains ignorants et destructeurs, tout en soutenant la religion de Mahomet, sont au fond, plus que les chrétiens eux-mêmes, les ennemis de cette civilisation arabe si brillante au temps des Khalifes. Retraçons-en donc le tableau, avant qu'elle n'ait disparu sous les coups des uns et des autres.

Le Koran, chez les musulmans de toutes races, est à la fois leur Bible, leur code et leur charte. En Espagne, les Khalifes de Cordoue, considérés comme les vicaires et successeurs du Prophète, réunissent la tiare et la couronne, et sont investis d'un pouvoir absolu en religion comme en politique. Le Divan ou conseil d'État aide, mais sans la balancer, leur puissance souveraine. L'administration, dans toutes ses branches, est confiée à des officiers toujours révocables : auprès du khalife le hadjeb dirige les affaires générales et prend conseil du Divan ; les provinces ont pour gouverneurs des walis, qui ont sous leurs ordres les wazirs ou lieutenants de districts, et les alcaydes ou commandants de forteresses. Ces divers officiers réunissent tous les pouvoirs, comme le khalife sur son trône.

Le Koran contient toute la législation ; il n'y a pas de corps de droit chez les Arabes ; parmi les ordonnances des khalifes on ne peut citer qu'une seule loi civile. Il était interdit de rien retrancher ou de rien ajouter à la législation immuable et sacrée du livre. Le kadi ou juge devait présenter de grandes garanties morales : car il rendait, sans procédure, des jugements sans appel. Un tribunal supérieur, composé du kadi des kadis et de quatre assesseurs, jugeait les juges ; le président était le personnage le plus considérable de l'État après le hadjeb.

La nation soumise au khalife était une agrégation d'une foule de peuples avec des origines, des croyances, des lois, des langues et des mœurs diverses. 1° Les musulmans, en petit nombre au début, s'étaient grossis des populations converties et conquises ; il y avait parmi eux une sorte d'aristocratie héréditaire, qui avait le privilège exclusif des commandements militaires, des emplois civils et des dignités sacerdotales ; ils conservaient d'ailleurs les distinctions de famille d'autrefois. A côté des vainqueurs primitifs venus de l'Arabie, étaient les Syriens, leurs premiers alliés dans la foi et dans les armes, puis les Égyptiens qui avaient aidé les Arabes à conquérir le reste de l'Afrique. Les descendants de ces trois races formaient la tête du peuple musulman, la société élégante et polie qui était l'ornement de la cour de Cordoue. Au-dessous, les Mores ou Berbères s'étaient établis successivement en Espagne, à la suite de Mousa et d'Abdérame Ier ; jusqu'à la révolte du Berbère Souleyman (1013), et jusqu'au règne de l'Almoravide Yousef, ils étaient restés soldats, artisans ou laboureurs ; ils formaient la masse du peuple, intermédiaire entre les tribus conquérantes et aristocratiques et les populations conquises. 2° Les chrétiens, bien plus nombreux, se composaient des anciens Ibères, mêlés aux Romains et aux Wisigoths ; ils avaient conservé, en vertu de capitulation, la liberté de religion et de culte, ainsi que leurs lois particulières et leurs juges, sauf pour les condamnations capitales, pour lesquelles le consentement des walis était obligatoire. La hiérarchie ecclésiastique avait été maintenue : les évêques gouvernaient leurs anciens diocèses, et ils n'étaient pas complètement exclus des charges de l'État,

puisqu'on cite des évêques parmi les ambassadeurs envoyés par Abdérame III à l'empereur Othon le Grand. 3° Les juifs. En l'année 136, sous le règne d'Adrien, 50,000 familles des tribus de Benjamin et de Juda s'étaient réfugiées en Espagne; elles vécurent en paix sous les Goths, mais dans une condition avilie. Ils applaudirent à la conquête arabe qu'ils secondèrent, et malgré l'exode de 723 en Syrie, ils restèrent nombreux sous la domination des khalifes; ils devinrent percepteurs des impôts, intendants des riches, et se livraient surtout au commerce; ils jouissaient pour leur culte de la même tolérance que les chrétiens. A ces trois grands éléments de la population de l'Espagne arabe, il faut ajouter beaucoup d'esclaves, les uns prisonniers de guerre, soit parmi les chrétiens, soit parmi les rebelles d'Afrique, les autres, nègres achetés sur les marchés du Soudan.

La population de la péninsule a sans doute beaucoup varié depuis l'antiquité jusqu'à la conquête arabe. A l'époque où Rome et Carthage se disputaient l'Espagne, elle était déjà considérable. Sous Auguste, la seule province de Tarraconaise avait 2 millions 500,000 âmes; c'est là un calcul que rend vraisemblable le passage où Cicéron dit : « Nec numero Hispanos, nec robore Gallos, nec artibus Græcos superavimus. » Pendant les derniers siècles de l'empire, la dépopulation, amenée par la misère générale, fut aggravée par les invasions du ve siècle. Une ère nouvelle s'ouvrit avec les Goths venus avec leurs femmes et leurs enfants; sous Alaric II et sous Vamba, l'Espagne fut aussi peuplée qu'au IIIe siècle. La conquête arabe ne fut en quelque sorte qu'une simple prise de possession sans trop

grande effusion de sang; les migrations africaines, et surtout le développement donné à l'industrie et à l'agriculture amenèrent un énorme accroissement. Sous les khalifes, l'empire arabe comptait 80 grandes cités, et 300 villes de tout ordre. Cordoue possédait 200,000 maisons, 600 mosquées, 50 hôpitaux et 800 écoles publiques. Les campagnes n'étaient pas moins peuplées, surtout en Andalousie et dans la province de Valence. Les longues guerres civiles, le démembrement du khalifat, les sauvages incursions des



Clef de cadenas arabe.

Almoravides et des Almohades arrêtèrent pour longtemps cet essor; et les Espagnols, après avoir repris possession de toute la péninsule, ne crurent pouvoir vivre avec les juifs qu'ils chassèrent en 1492, sous Ferdinand et Isabelle, avec les Mores ou Morisques qu'ils expulsèrent définitivement en 1609, sous Philippe III. Il ne resta plus que les vieux chrétiens, et à coup sûr l'Espagne du XVIIe et du XVIIIe siècle a été moins peuplée que l'Espagne arabe sous les khalifes.

L'armée ne fut jamais permanente : un seul corps était toujours sous les armes : c'étaient les cavaliers de la garde

du khalife, et les kaschefs ou gendarmes, chargés de la police intérieure. Devant une excursion ou algarade des chrétiens, le wasir du district ou le wali de la province menait au combat les hommes soumis à sa juridiction; pour une entreprise générale, le khalife convoquait les guerriers de toutes les tribus; si elle était dirigée contre les ennemis de la Foi, on proclamait la guerre sainte ou aljihed, et l'enrôlement était universel. Après le prélèvement d'un cinquième dans les dépouilles pour le souverain, le butin était également réparti; les cavaliers avaient une part double des fantassins. Le service militaire chez les Arabes n'était ni une obligation politique, ni une tenure féodale. Dans les guerres civiles, on s'attachait à la cause de sa race ou de sa secte; mais dans les guerres nationales, c'était une obligation religieuse et un devoir sacré. On ne restait sous les drapeaux que l'espace d'une campagne; seulement, après la chute des Ommiades, des musulmans zélés se vouèrent à la défense des frontières; unis par des serments réciproques, ils menaient une vie austère; c'étaient sous le nom de rabits, des chevaliers et des moines militaires. Des corps de mercenaires, qu'on appelait les « campeadores » et qui se recrutaient surtout chez les Espagnols, s'ajoutaient parfois à l'armée régulière; parmi eux figurera un des héros légendaires de l'Espagne chrétienne, qui fit ses premières armes à la solde du wali de Saragosse, sous le nom de Cid campeador.

Dès le VIIIe siècle, les Arabes deviennent les premiers marins du monde : Mousa envoie une flotte explorer la Sardaigne et la Corse; en 827, les Aglabites de Kairoan enlèvent la Sicile aux Grecs. Au XIe siècle, il est vrai, les

Sardes, aidés par les Pisans et les Génois, recouvrent leur indépendance (1022), et la Sicile est reprise par les fils de Tancrède de Hauteville et leurs Normands (1061-1090). Malgré ces échecs, les Arabes, maîtres de l'Espagne, de la Syrie et de l'Afrique, firent pendant trois siècles de la Méditerranée un lac musulman. Les khalifes de Cordoue en particulier entretinrent toujours une puissante marine; Abdérame II, vers 840, fit dévaster les côtes de Provence et d'Italie; en revanche, la flotte envoyée contre la Galice par son successeur Mohammed fut détruite à l'embouchure du Minho (868). Le commerce était des plus actifs, surtout entre l'Espagne et les autres pays musulmans.

Le produit des mines fut moins abondant que sous les Carthaginois et les Romains : pendant le règne d'Al-Hakem II, les Arabes exploitèrent des mines d'or et d'argent dans les montagnes de Jaën et d'Aroche, et dans les Algarves; la pêche du corail était fructueuse sur les côtes d'Andalousie, celle des perles en Catalogne. Les impôts étaient de deux espèces : en nature et en numéraire. Le principal en nature était la dîme sur toutes les productions du sol et sur les troupeaux; elle n'atteignait que les terres possédées par les musulmans. Les propriétés des sujets non musulmans ou terres tributaires étaient soumises à un droit fixe en argent. En plus, il y avait les droits d'entrée et de sortie dans les villes, les douanes, aux frontières, et enfin la capitation sur les chrétiens et les juifs. Sous Al-Hakem II, les revenus en argent étaient évalués à 300 millions de notre monnaie, affectés aux dépenses générales de l'empire (salaires, armées et flottes, mosquées, hôpitaux et écoles, édifices publics et forteresses). Outre les im-



Fortifications moresques de Séville.

pôts réguliers, le khalife avait droit au cinquième du butin de guerre; c'était la part du Prophète. Son trésor particulier se grossissait des successions en déchéance, des dons gratuits; ses charges n'étaient pas moins grandes. Il avait à pourvoir à l'entretien d'une garde de 12000 cavaliers, des bibliothèques, des écoles, aux frais des fêtes nationales et religieuses. Enfin, il offrait dans ses palais de Cordoue une hospitalité somptueuse.

Transplantée de Syrie en Espagne, la civilisation arabe y fleurit avec non moins d'éclat. Cordoue égale Damas et Bagdad, surtout à l'époque d'Abdérame III et d'Al-Hakem II (913-976). La grande mosquée de Cordoue fut élevée par Abdérame Ier en 780. L'architecture arabe ou moresque s'émancipe à Séville avec l'Alcazar et la tour de Giralda, et atteint la perfection avec l'Alhambra de Grenade. Les deux principaux monuments élevés par les khalifes, sont : l'Adjama, ou grande mosquée de Cordoue, et le palais d'Alzorah ou de la Fleur, bâti par Abdérame III. C'était le Versailles des Ommiades; il a été entièrement détruit. Mais il reste encore pour juger les merveilles de l'architecture arabe en Espagne, la mosquita ou cathédrale de Cordoue, l'Alcazar de Séville et l'Alhambra de Grenade.

Les Arabes excellèrent dans les arts industriels, la fabrication des tissus, des cuirs et des armes : les étoffes et soieries de Valence et de Grenade étaient aussi renommées que celles de Bagdad. L'industrie du cuir fut portée à sa perfection ; elle fut transportée à Maroc après la ruine des Arabes par les Almoravides, de là le nom de maroquin, mais en Espagne, elle s'est toujours appelée cordovan. Les

Arabes ont également appris à l'Europe l'art de la fabrication des armes et des armures; les fines cottes de mailles, impénétrables au fer des lances et des épées, les armes offensives fabriquées à Cordoue et à Tolède, étaient recherchées par toute l'Europe. Après la prise de Tolède (1085), les chrétiens héritèrent de ses manufactures, mais les armuriers célèbres étaient tous arabes, et avaient gardé seuls le secret et la tradition de leurs ancêtres. Lorsque les Morisques furent expulsés en 1609, les manufactures de Tolède perdirent leur supériorité.

C'est aux Arabes qu'on doit le premier code véritable d'agriculture : les nobles dirigeaient eux-mêmes la culture de leurs terres, et l'exemple était donné de haut, par les Khalifes. La culture du riz, du safran, du mûrier pour alimenter les manufactures de soie, de la canne à sucre, tout cela prospéra jusqu'à l'expulsion des Morisques. Les provinces de Valence et de Grenade offraient surtout des modèles d'arrosement, et leurs campagnes s'appelaient par excellence la huerta et la vega. Un grand traité d'agriculture, divisé en trente-cinq chapitres, fut écrit par Abou-Alavan, de Séville; il portait ces mots pour épigraphe : « Celui qui plante, qui sème et fait produire à la terre des » aliments propres à l'homme et aux animaux, fait une » aumône dont il lui sera tenu compte dans le ciel. »

La grande maxime des médecins arabes était : « Qu'il n'est de meilleur remède qu'une vie sobre et tempérante. » Leur réputation était si grande que Sancho Ier de Castille vint se faire guérir à Cordoue. Les plus célèbres furent : Razi du Khorassan, mort en 923 ; puis Avicenne, né à Chiraz en 980, mort en 1037, tous les deux arabes-

syriens, mais attirés en Espagne. L'étude des sciences naturelles, botanique et alchimie, accéléra les progrès de la médecine, et la pharmacie fut d'abord une œuvre arabe. La science d'Euclide leur était connue tout entière, et l'algèbre leur appartient. Aussi passent-ils pour avoir cultivé avec plus de succès les sciences exactes et naturelles que les belles-lettres. En philosophie, on les accuse d'avoir trop servilement copié Aristote ; il y a eu toutefois quelques philosophes indépendants, comme Al-Kendy au IIIe siècle, et surtout Averrhoès, très audacieux et très indévot. Les Arabes ont écrit un grand nombre de traités de la grammaire et la rhétorique ; mais l'éloquence, chez eux toute sacrée et religieuse, n'a produit aucun orateur politique. La théologie et la jurisprudence ne pouvaient être que les commentaires du Koran.

On compte plus de 1,200 historiens en langue arabe : les principaux sont : Al-Tabary né en 839, auteur de la première histoire universelle chez les musulmans jusqu'à l'année 302 de l'Hégire ; Alboufarage, né en 897, mort à Bagdad en 967, Ommiade d'origine ; Aboul-Féda, né à Damas en 1273, mort en 1331 ; parmi les historiens de l'Espagne, il faut citer Aben-Hayda traduit par Conde. La géographie fut une science arabe par excellence : Aboul-Féda, et surtout Edrys, né à Ceuta en 1099, élevé aux écoles de Cordoue, présenta à Roger II de Sicile, en 1150, un globe terrestre en argent dont le poids était de 800 marcs. Les généalogies étaient très étudiées chez un peuple divisé en classes, en tribus et en castes. Le goût des récits d'aventure était très développé, et les conteurs affluaient à la cour du Khalife. Mais la poésie était surtout

en honneur ; les souverains rivalisaient avec les poètes de profession, depuis le premier Abdérame jusqu'au dernier roi de Grenade.



Tête de maure sculptée sous l'orgue de la cathédrale de Barcelone.

CHAPITRE VIII

DÉMEMBREMENT DU KHALIFAT DE CORDOUE — PROGRÈS DES ROYAUMES CHRÉTIENS
FERDINAND Ier ET ALPHONSE VI DE CASTILLE
CONQUÊTE DE TOLÈDE

Tandis que le trône des khalifes était livré à la populace de Cordoue, les chefs des provinces, sûrs de l'impunité, et favorisés par la faiblesse ou l'absence de tout gouvernement central, s'élevaient sur les ruines de l'empire, et une foule de petits royaumes sortaient de ses débris. Cinq surtout, sans compter Cordoue et son fantôme de khalifat, occupaient le premier rang en puissance dans l'Espagne arabe : 1° dans le Midi, le wali Muhamad Aben-Abed, depuis sa victoire sur le khalife Yahia (1026), était resté maître absolu de Séville, et il était le plus redoutable peut-être de tous ceux qui aspiraient à recueillir l'héritage des Ommiades ; 2° le parti africain, disséminé dans le sud de la péninsule, possédait par ses divers chefs Malaga, Algésiras et Grenade ; les chefs de ce parti étaient les Edrisides qui, maîtres un instant du khalifat sous Ali et Yahia, avaient gardé en Afrique Ceuta et Tanger ; 3° à l'ouest, le

wali de Badajoz, Abdallah, gouvernait les deux Estrémadures et les Algarves; 4° à Tolède, Ismaïl, surnommé Nasser (l'Illustre), prétendait à la souveraineté de toute l'Espagne arabe; 5° enfin, au nord, à Saragosse, la race des Ben-Houd avait établi sa suprématie, et son chef, Al-Mondhar, avait comme lieutenants ou vassaux les walis de Huesca, de Lérida et de Tortose. A côté de ces rois, car ils en prirent bientôt le titre, plusieurs familles illustres, entre autre celle des Alamérys, issue d'Almanzor, avaient créé à Murcie, à Alméria et dans les îles Baléares, de véritables principautés. Tous ces souverains avaient leurs cours et leurs armées, levaient les impôts, battaient monnaie, avaient le titre d'émirs, égal à celui des rois. Ils avaient en outre de véritables vassaux dans ces petits chefs qui, maîtres d'un canton, d'une ville ou d'un fort, cherchaient leur sûreté sous l'abri des grands rebelles. Ainsi l'empire arabe se trouva morcelé comme l'Europe féodale. Rien ne semblait plus facile aux Espagnols chrétiens que de poursuivre leurs avantages et d'avancer peut-être de plusieurs siècles l'affranchissement de leur pays. Mais après avoir tenu les armes avec une invincible constance pendant les règnes des puissants Ommiades, ils les déposent dans un moment où la victoire est facile et certaine. Il fallait un saint Ferdinand sur le trône ou un Cid à la tête des guerriers; ni l'un ni l'autre ne se trouva. Pendant la longue crise du démembrement du khalifat, aucune entreprise considérable ne fut tentée. Après le règne obscur d'Alphonse V, roi de Léon (999-1027), les princes chrétiens combattent les uns contre les autres; le roi de Léon, Bermudo III, fils d'Alphonse V, contre le jeune comte de Castille Garcia, qui périt assas-

siné (1028). Le roi de Navarre, Sanche le Grand, qui avait pris une part glorieuse à la bataille de Catalanasor (1002), intervint dans ces querelles, se porta comme le vengeur et l'héritier du jeune comte de Castille, et arracha à Bermudo III de Léon un traité par lequel il assurait à son fils Ferdinand la succession de la Castille, de la Galice et des Asturies. Les trois fils de Sanche le Grand se trouvèrent après sa mort (1035) en possession des trois royaumes chrétiens : la Castille, avec Léon, pour la première fois réunie sous Ferdinand Ier; l'Aragon, avec la Catalogne, sous Ramiro Ier; la Navarre et la Biscaye, sous Garcia. C'était un premier pas vers l'unité, et la Castille, jadis simple comté vassal du royaume de Léon, deviendra le centre de la monarchie; il ne lui manqua plus qu'une capitale; elle lui sera donnée bientôt par les dissensions des émirs arabes. Ce sera Tolède, l'ancienne résidence des rois goths, dont la conquête, en 1085, sera le point de départ du triomphe définitif de la nation espagnole.

Il y eut pourtant une tentative à Cordoue pour restaurer le khalifat après la déposition du dernier Ommiade, Hescham III (1031). Le divan porta son choix sur le hadjeb Djehwar, d'une vertu rigide et d'une expérience consommée, qui gouvernait au nom du conseil suprême et répondait aux solliciteurs : « Ce n'est pas moi qui accorde ou refuse, c'est le divan, dont je ne suis qu'un membre. » Pour assurer la pacification générale et la reconstitution de l'empire, il aurait voulu établir, comme médiateur, une sorte de confédération entre les grands walis, dont Cordoue serait le lien. Mais ses avances furent repoussées avec dédain. L'émir de Tolède, Ismaïl, lui répondit qu'il ne

« reconnaissait d'autre souverain que celui du ciel ». L'émir de Séville, Ben-Abed, plus redoutable encore, battit l'armée de Djehwar, qui mourut en 1044, et dont le fils, Muhamad, fut chassé de Cordoue en 1060. Ce fut le dernier essai de khalifat, et le nom même disparut à son tour (1060). Les émirs de Tolède et de Séville continuèrent de père en fils à se disputer, au milieu de longues discordes, les débris de la puissance musulmane.

Pendant cette époque de luttes intestines entre les Arabes, les Espagnols poursuivaient avec succès leur œuvre nationale, interrompue quelquefois, jamais abandonnée. Ferdinand I[er], maître de la Castille par héritage et du royaume de Léon par le droit de la force (1037), avait étendu ses frontières jusqu'à l'embouchure de Mondégo, en Portugal, et s'était emparé de Viscu et de Coïmbre (1059). Il se tourna ensuite contre les émirs de Saragosse et de Tolède, et força, dit-on, ce dernier à se reconnaître son tributaire (1060). La mort prématurée de Ferdinand I[er] fut le signal d'une longue guerre de succession entre ses trois fils : l'aîné, Sanche, qui avait hérité de la Castille, avait enlevé le royaume de Léon à son frère, Alphonse, qui trouva un refuge chez son allié et tributaire, l'émir de Tolède, Al-Mamoun. Sanche le Fort, qui avait aussi dépossédé son plus jeune frère, Garcia, périt assassiné devant Zamora, qu'il voulait prendre à l'infante Urraca, sa sœur (1072). Celle-ci, que la voix publique accusa du meurtre, s'empressa d'envoyer un messager à son frère exilé, Alphonse, qui, rappelé dans ses états de Léon, reçut en outre la couronne de Castille, et se trouva en 1072 seul possesseur de tous les domaines de son père, Ferdinand I[er].



Cheiks arabes costumés d'après les fresques de l'Alhambra.

Durant ces treize années, écoulées entre la chute définitive du khalifat de Cordoue et la reconstitution d'un grand royaume chrétien (1060-1073), les émirs de Tolède et de Séville, toujours rivaux, entretenaient la discorde parmi les musulmans. L'élévation d'Alphonse VI au trône de Castille en 1073 réveilla l'ambition d'Al-Mamoun, qui l'avait si bien accueilli pendant son exil à Tolède. Il acheta un fort secours de troupes castillanes, attaqua et battit l'émir de Murcie, allié de l'émir de Séville, Aben-Abed III (1074), et, encouragé par ces premiers succès, il se jeta sur l'Andalousie et emporta par un heureux coup de main Cordoue et Séville (1075). Mais il s'oublia pendant six mois dans les délices de sa nouvelle conquête, et la mort le surprit à Séville, le jour même où son rival dépossédé assiégeait les portes de sa capitale.

Aben-Abed III, après avoir recouvré Séville, s'empara de Murcie et de Malaga (1079) et, grâce à l'habileté diplomatique de son ministre, Omar, conclut avec le roi de Castille, Alphonse VI, un traité secret pour la destruction de l'émirat de Tolède (1080). Le malheureux Yahia, que son père, Al-Mamoun, avait recommandé en mourant à son ancien protégé, Alphonse, se vit tout à coup attaqué, sans déclaration de guerre, par le prince qui avait promis de le défendre. Pendant quatre années d'incursions et de pillages, Alphonse VI désola la Nouvelle-Castille; en 1083, maître de Guadalaxara et de Madrid, il arriva sous les murs de Tolède et en forma le siège. Yahia, qui ne pouvait plus espérer de secours, offrit à son vainqueur la suzeraineté de ses États et le paiement d'un tribut annuel; le roi exigea la reddition de la place sans conditions. La capitulation fut enfin

signée en 1085 : Tolède était livrée aux chrétiens, avec liberté pour les musulmans d'y rester ou d'émigrer. L'émir et ses troupes, ainsi que beaucoup d'habitants, se retirèrent dans le royaume de Valence, et Alphonse VI fit son entrée triomphale dans cette cité, qui devint la capitale du royaume de Castille (1085).

Cette prise de Tolède a une importance décisive dans la lutte mortelle des deux peuples et des deux religions : les chrétiens eurent désormais une supériorité reconnue. Aussi cette chute, qui fut douloureusement ressentie par toute l'Espagne musulmane, amena les chefs arabes à se réunir à Séville pour y traiter, en face d'un commun danger, de la défense commune. On proposa d'invoquer l'appui de l'Almoravide Yousef, souverain du Magreb dont le nom glorieux avait déjà traversé le détroit. Le wali de Malaga eut la prudence de repousser ce périlleux expédient et de s'opposer au sentiment général. Mais sa voix prophétique ne fut pas écoutée, et l'émir de Séville, emporté par sa haine contre Alphonse VI, chargea, au nom de tous, l'émir de Badajoz d'écrire à Yousef pour réclamer son appui contre ce roi de Castille « dont le tonnerre et les éclairs menaçaient de ruine tout l'Islam ». — « C'était inviter, comme dit un chroniqueur arabe, le loup à venir garder la bergerie. »

CHAPITRE IX

CONQUÊTE DE L'ESPAGNE ARABE PAR LES ALMORAVIDES BATAILLE DE ZALACA ALPHONSE Ier D'ARAGON ET LA PRISE DE SARAGOSSE

Quels étaient ces Almoravides, que les Arabes d'Espagne, dans leur désespoir, appelaient à leur secours ? Le noyau primitif de cette grande secte fut la tribu Lamtounah, originaire de l'Yémen, qui était venue de temps immémorial, planter ses tentes dans le Magreb Al-Aksa (le dernier Occident) entre l'Atlas et la Sénégambie. Vers le milieu du onzième, un iman de Fez, Abdallah-ben-Yasim, d'une vaste érudition et d'une piété ardente, prêcha dans cette tribu sauvage des Lamtounah la foi de Mahomet, et fut bientôt vénéré de tous comme un père et comme un maître. Entouré de soixante-dix des plus illustres scheiks, il convertit en conquérant, ces hommes qu'il avait rendus enthousiastes. Le nouveau prophète appela ses sectateurs Almoravides (voués à Dieu), se mit à leur tête, et réduisit tout le pays de Dahra, c'est-à-dire le Nord-Ouest de l'Afrique, depuis la Méditerranée jusqu'à la Nigritie (1042-1055). Il

mourut lorsqu'il allait passer les monts pour entrer en Mauritanie (1059).

Sa mort n'arrêta pas ses disciples. Yousef-ben-Tafchin, à qui son cousin Abou-Bekr, chef de la tribu, céda solennellement ses droits au commandement (1069), avait, malgré ses soixante ans, un corps robuste, une âme indomptable, le maintien grave avec un esprit vif. Il fonda en 1070, sur les bords du Tensif, la ville de Maroc ; à la tête de 40,0000 hommes bien armés, se rendit maître au bout de dix ans, malgré la résistance opiniâtre des Berbères, de Méquinez, de Fez, de Tanger, de Tunis et d'Alger (1072-1082), et la chute de Ceuta (1064) lui ouvrait le chemin d'Espagne, lorsqu'il reçut la lettre commune des treize émirs arabes qui l'imploraient contre Alphonse VI (1086). Il accueillit avec joie ces demandes si humbles dans la forme, mais pour prix de son appui, il exigea qu'on lui remît Algésiras, afin d'assurer son retour « fût-ce contre la volonté des émirs ». Une fois ce gage précieux entre ses mains, le chef des Almoravides rassembla pour la guerre sainte ses nombreuses cohortes de Berbères et de nègres, franchit le détroit, fortifia Algésiras, et après avoir été reçu par Aben-Abed III sur la plage d'Andalousie, il vint camper avec son armée autour de Séville (1086).

La nouvelle du débarquement des Almoravides força le roi de Castille Alphonse VI à lever précipitamment le siège de Saragosse, pour faire face aux terribles hôtes que l'Afrique lui envoyait. Un danger si pressant enseigna aux chrétiens la nécessité de l'union, Alphonse VI, chef de la Ligue, alla rejoindre avec ses alliés de Navarre et d'Aragon son armée de Portugal. Yousef, de son côté, réu-

nit près de Séville ses troupes à celles des émirs andalous, et marcha à la rencontre des chrétiens dans la direction de Badajoz.

Les deux armées se trouvèrent en présence dans les plaines de Zalaca, à quatre lieues au nord de Badajoz. Yousef, avait écrit, dit-on, une lettre insultante à son ennemi, où il lui donnait à choisir entre trois partis : ou d'embrasser l'Islam ou de se faire son vassal et son tributaire, ou de se préparer à la bataille. Mais Alphonse VI, au lieu de se laisser emporter à de belles bravades, appela lá ruse au secours du courage, et prit hardiment l'offensive (23 octobre 1086). Les chrétiens dans toute l'ardeur d'une première attaque, forcèrent les Africains à se replier en désordre sur leur camp. Mais Yousef avait tenu, par une sage précaution, ses meilleures tribus en réserve ; il les envoie comme renfort aux Sévillans qui faiblissaient, et abandonnant avec une troupe de choix la mêlée où la fortune était encore indécise, il va brûler le camp des chrétiens et le pavillon du roi. Ce coup hardi lui assura la victoire, et les Andalous, reprenant courage à la vue des fuyards ennemis, les enveloppèrent et les taillèrent en pièces. Alphonse VI s'enfuit à grand'peine avec 500 cavaliers.

Cette grande journée n'eut pas cependant de résultat décisif : Alphonse n'était pas un Rodéric, et Yousef, au lieu de marcher sur Tolède, ce boulevard de la chrétienté, qui serait tombé peut-être dans la première consternation de la défaite, repartit presque aussitôt pour Maroc où l'appelait la mort de son fils. Délivrés de leur plus redoutable adversaire, les Espagnols purent enfin reprendre haleine. Le départ d'Yousef rompit la Ligue, et chaque

émir retourna dans sa province ; les Almoravides seuls restèrent en campagne, et pillèrent les frontières du Portugal, tandis que leur général Ali-Bekr, étudiait, pour les futurs desseins de son maître, la situation des provinces, des villes et des forts.

Le glorieux vaincu de Zalaca, Alphonse VI, de retour à Tolède avec les débris de la chevalerie espagnole, s'était empressé de mettre à l'abri de l'invasion la Nouvelle-Castille, et avait demandé des secours au roi de France Philippe Ier, qui lui envoie des gens de guerre sous les ordres de Raymond, comte de Bourgogne, et de son cousin Henri ; tous les deux devinrent gendres d'Alphonse, et furent chargés de relever les villes détruites, telles que Salamanque, Avila et Ségovie. — Les princes espagnols, revenus de la terreur que leur avait causée le désastre de Zalaca, reprenaient sur tous les points l'offensive : le comte de Catalogne et le roi d'Aragon achevaient de conquérir, l'un la province de Tarragone et les bouches de l'Ebre, l'autre la forte ville de Huesca, qui présageait la chute de Saragosse (1093). — L'émir de Séville n'avait pu empêcher les Castillans de s'avancer jusqu'à Murcie, et par l'occupation du fort imprenable d'Alid, de couper les communications de l'Andalousie avec Valence et Saragosse. Cet échec personnel, la situation désespérée des musulmans d'Aragon, et l'inaction calculée peut-être des Africains demeurés en Espagne, décidèrent Aben-Abed à réclamer de nouveau l'appui de Yousef, qu'il alla trouver à Maroc.

Celui-ci s'empressa de repasser en Espagne, mais avec d'autres desseins : instruit par son lieutenant Ali-Bekr des intelligences secrètes que les émirs nouaient avec Al-

phonse VI, il voulait enlever à son profit la péninsule à la fois aux chrétiens et aux Arabes, et la joindre à son empire d'Afrique. En 1090, résolu à jeter le masque et à vaincre pour son propre compte, il marche droit d'Algésiras sur Tolède, sans réclamer et sans attendre le secours des émirs : exploitant cet abandon comme un grief, il revient tout à coup sur Grenade, en déposa l'émir qu'il accusait de trahison, et repartit pour l'Afrique, où il dirigea de Ceuta les opérations militaires de son armée d'Espagne. Ali-Bekr, chargé du commandement, attaqua l'émir de Séville qui se repentit trop tard d'avoir déchaîné l'insatiable ambition du conquérant africain ; Aben-Abed perdit toutes les places de son royaume, Jaën, Baza, Carmona, et fut enfermé par les Berbères dans sa capitale Séville. Malgré les secours du roi de Castille Alphonse VI, il dut se rendre à merci, et fut conduit avec sa famille au fort d'Aghmat en Afrique, où il mourut peu après (1091). Après la reddition de Séville, l'armée d'Yousef occupa Denia et Valence (1094). Ali-Bekr, tournant ensuite à l'ouest, défit et tua l'émir de Badajoz et ses deux fils (1094). — Un seul prince issu des ruines du Khalifat fut épargné, l'émir de Saragosse : « Mes États, avait-il écrit à Yousef, sont le mur qui te sépare des ennemis de notre foi. » — Ainsi les Berbères remplaçaient partout les Arabes, dont la domination finit à vrai dire ; celle des Mores ou Africains commence, mais sera plus éphémère.

Le puissant chef des Almoravides, qui semble avoir considéré l'Afrique comme le vrai centre de sa souveraineté, revint une dernière fois en Espagne en 1103, accompagné de ses deux fils, Taher et Ali, le plus jeune,

qu'il désigna comme son successeur. « Quoiqu'Ali soit le » dernier en âge, sa valeur lui donne le premier rang, de » même que l'anneau le plus précieux se met au petit » doigt. » — Yousef mourut à Maroc dans la centième année de son âge (1106). — Ali-Ben-Yousef sut vivre en bonne intelligence avec son frère aîné Baher-Témin, et lui confia le commandement de ses armées. Celui-ci remporta sur les Castillans, près d'Uclès (1106), une brillante victoire, qui coûta la vie au jeune infant Sancho, le fils unique d'Alphonse VI. Le malheureux roi de Castille mourut de chagrin l'année suivante (1109).

Ce dernier, frappé des funestes conséquences du partage des États de Ferdinand Ier entre ses enfants, s'était proposé de réunir après lui dans une seule main toute l'Espagne chrétienne : il avait marié sa fille et son héritière Urraque, veuve de Raymond de Bourgogne, avec Alphonse Ier, souverain de l'Aragon et de la Navarre, roi chevalier que ses exploits rendaient digne de cette haute fortune. Ce mariage, tout politique, pouvait avancer presque de quatre siècles la réunion des deux monarchies do Castille et d'Aragon ; mais l'espérance patriotique d'Alphonse VI fut cruellement déçue. D'un caractère altier et turbulent, Urraque voulut régner seule en Castille et écarter du pouvoir son mari Alphonse Ier, qui ne portait pas en vain le surnom de batailleur. Après quatre ans de guerres et de dévastations réciproques entre les deux pays, le légat du pape fit prononcer, par un concile, le divorce entre Alphonse Ier et Urraque, sous prétexte de parenté (1114). La reine divorcée prétendait garder seule l'autorité en Castille et dans Léon ; mais les grands la forcèrent à par-

tager la souveraineté avec son fils Alphonse VII, né de son premier mariage, et qui réunira tout l'héritage de son aïeul après la mort de sa mère (1126).

Privé des États de Castille, Alphonse Ier le Batailleur, tourna désormais son ardeur guerrière à l'agrandissement de l'Aragon, où les musulmans ne possédaient plus que Saragosse et son district, sans cesse entamé, sans cesse réduit. L'émir appela d'abord les Almoravides à son aide (1116); mais bientôt redoutant ses auxiliaires musulmans plus encore que ses ennemis chrétiens, il sollicita l'alliance d'Alphonse Ier, qui chassa les Almoravides jusqu'à Valence, et somma ensuite son protégé de lui livrer sa capitale (1118). Deux fois dépouillé par ses défenseurs, celui-ci dut se soumettre à une capitulation qui accordait aux habitants les mêmes privilèges qu'à ceux de Tolède. Alphonse Ier y transféra sa cour, et Saragosse devint la capitale de l'Aragon, comme Tolède était devenue celle de la Castille.

CHAPITRE X

LES ALMOHADES EN AFRIQUE ET EN ESPAGNE
BATAILLE DE LAS-NAVAS DE TOLOSA
ALPHONSE VII L'EMPEREUR ET ALPHONSE VIII DE CASTILLE

A la nouvelle de la perte de Saragosse, « ce mur de l'Islam », l'émir des Almoravides quitta précipitamment le Maroc, pour amener des troupes en Espagne et garnir ses frontières. Après avoir réprimé la révolte de Cordoue (1121), il retourna en Afrique, où de plus grands dangers menaçaient son trône : le Mahadi venait de lever l'étendard d'une foi nouvelle avec celui de l'insurrection. C'était un Berbère, Abdallah-ben-Toumert, qui avait voyagé en Orient et recueilli à Bagdad les leçons d'un célèbre théologien, Al-Gazali. De retour dans son pays, Abdallah attira dès l'année 1116 les regards du public par l'austérité de sa vie, la simplicité affectée de son costume, et par ses hardies prédications contre les vices des grands. L'émir Ali-Yousef s'était refusé longtemps à le punir, et l'ayant interrogé, l'avait pris pour un fou ; il se contenta de l'exiler de Maroc. Réfugié au désert, Abdallah réunit les tribus sauvages comme il avait assemblé le peuple de Maroc. Il prit

alors le titre de mahadi ou de prophète, s'adjoignit dix compagnons ou apôtres, se forma un divan de 50 conseillers, et nomma comme son wazir un jeune homme de noble race et d'une singulière beauté, Abdel-Mounem. Comme naguère le fondateur des Almoravides, le chef de la nouvelle secte dite des Almohades (ou unitaires) descendit des montagnes vers 1121, et défit une armée entière commandée par Tamin, le vainqueur d'Uclès (1122). Il s'établit ensuite à Tinamal, au sommet d'un roc inexpugnable, et y resta enfermé pendant trois ans entiers (1122-1125). Lassé de cette retraite, humiliante pour un conquérant, il envoya 40,000 Almohades, sous les ordres de dix apôtres, contre Maroc; mais, plus braves au combat qu'habiles en stratégie, les assaillants furent surpris dans une sortie nocturne et taillés en pièces. Si quelques milliers de fugitifs échappèrent à cette terrible défaite, ce fut grâce au courage et à l'admirable sang-froid d'Abdel-Mounem, qui les ramena dans Tinamal. « Rien n'est perdu, s'écria le mahadi, puisqu'Abdel-Mounem vit encore (1125). »

Tandis que l'empire des Almoravides voyait s'élever en Afrique une puissance rivale de la sienne, la fortune, en Espagne, ne lui était guère plus favorable. Le Batailleur, maître de Saragosse, fit une algarade des plus audacieuses en Andalousie avec une troupe d'aventuriers (1125). La mort de ce chevalier couronné en 1134, devant Praga, ne délivra que pour un temps les Almoravides de tout péril en Espagne, et leur domination s'écroulait complètement en Afrique.

Abdel-Mounem avait été désigné par le mahadi mourant (1130) comme l'héritier de son œuvre et de sa conquête.

Politique habile et capitaine consommé, il enleva tribu par tribu, province par province, tout le Magreb aux Almoravides. L'émir Ali, réduit à défendre ses possessions d'Espagne, envoya vainement en Afrique contre les Almohades, son fils Tafchin, et il succomba au chagrin en 1143, achevant dans la disgrâce un règne commencé dans la prospérité. Tafchin, héritier de cet empire prêt à se dissoudre, eut beau déployer une activité merveilleuse, et puiser dans ses revers même une force nouvelle. Il fut pris et tué dans Oran (1145). La discorde se mit parmi les scheiks almoravides, et Abdel-Mounem en profita pour achever la conquête de tout le Magreb : Fez (1145), et enfin Maroc, tombèrent en son pouvoir, et le dernier descendant des Ommiades fut égorgé de sa propre main (1146).

A peine maître de l'Afrique, et même avant la prise de Maroc, il avait envoyé en Espagne un de ses lieutenants, Mousa-ben-Sayd. Déjà, en 1144, un obscur adepte des Almohades s'était soulevé dans les Algarves et avait rejeté les garnisons almoravides au-delà du Guadiana. La nouvelle de cette heureuse révolte fit éclater chez les Arabes andalous le désir et l'espoir de secouer le joug des Africains. Le peuple de Cordoue s'agita le premier, massacra ses chefs et se donna des magistrats nouveaux. Valence suivit son exemple, puis Murcie, Grenade et Ronda. Sans moyen de défense au milieu d'un peuple en révolte, n'espérant plus de secours de ses frères d'Afrique en lutte avec les Almohades, le chef des Almoravides d'Espagne, Aben-Gamia, réduit à la possession de Séville et de quelques forteresses, essaya de faire alliance avec les chrétiens contre les nouveaux conquérants, comme autrefois l'émir arabe Aben-

Abed, contre l'Africain Yousef. Cette alliance ne fut guère utile à sa cause. Alphonse VII l'aida un instant à reprendre Cordoue sur les Arabes insurgés, et les rigides musulmans virent avec horreur des guerriers chrétiens souiller de leur présence la mosquée d'Abdérame (1146). Mais le roi de Castille abandonna son allié à l'approche des Almohades, et dès qu'il eut reçu la ville de Baza pour prix de son concours. Retirés à Grenade, les Almoravides soutinrent la lutte encore quelque temps contre la secte ennemie, favorisés par les expéditions d'Alphonse, qui divisaient les forces des Almohades. Mais Aben-Gamia, leur chef et leur dernier espoir, ayant péri dans une sortie (décembre 1148), Grenade fut livrée par ses défenseurs. Une partie des Almoravides, expulsés de la péninsule, se réfugièrent dans les îles Baléares; les autres, demeurés dans les sierras autour de Grenade, se révoltèrent quelques années après et furent exterminés. En 1157, les Almohades, maîtres de l'Espagne musulmane, possédaient en entier le vaste empire d'Yousef.

Abdel-Mounem mourut à Salé en 1163. Son fils et successeur, Syd-Yousef, congédia l'immense armée rassemblée par son père, et consacra plusieurs années à l'administration de ses nombreux États. Il fit bâtir à Séville une célèbre mosquée dont il reste une tour, « la Giralda ». Inquiet des progrès du premier roi de Portugal, Alphonse Henriquez, Syd-Yousef assiégea en 1184 Santarem sur le Tage; surpris et tué dans une sortie des chrétiens, il fut vengé par les siens, qui massacrèrent toute la garnison.

Le nouvel émir, Syd-Yacoub, prit une revanche plus glorieuse sur Alphonse VIII de Castille, qui dirigea en 1194 une algarade à travers l'Andalousie jusqu'en vue d'Algési-

ras, et adressa une lettre de bravade au souverain musulman. Alphonse VIII, sans attendre les secours promis par les rois de Léon et d'Aragon, engagea, dans sa présomption et son orgueil, un combat inégal sous les murs du fort d'Alarcos (1195). Les chevaliers des ordres religieux restèrent presque tous sur le terrain. Le vainqueur, qui dans sa générosité avait rendu la liberté à des milliers de captifs, s'avança en Castille jusqu'auprès de Tolède (1196). Une trêve de douze ans fut accordée aux rois chrétiens. La conclusion à tirer de ces luttes implacables entre les musulmans et les Espagnols, c'est que les premiers s'arrêtent après un grand succès; les seconds, plus patients et plus opiniâtres, réparent peu à peu leurs désastres et triomphent à la longue par l'audace et surtout par la persévérance.

Après l'expiration de la trêve (1208), les Espagnols reprirent d'un commun accord la guerre nationale. Les chevaliers de Calatrava, ordre récemment fondé, firent irruption dans le pays de Valence, et Alphonse VIII de Castille ravagea plusieurs cantons de l'Andalousie orientale. A l'émir Yacoub, mort en 1199, avait succédé son fils Mohammed, qui, énervé par les plaisirs du sérail, laissait tout le pouvoir à son premier ministre, Abou-Sayd. Celui-ci, plus détesté encore que redouté, fier d'avoir conquis récemment les Baléares, dernier refuge des Almoravides, avait juré la destruction de la puissance chrétienne en Espagne. La guerre sainte fut publiée dans tout l'empire almohade, et Mohammed, traîné au camp par son tout-puissant ministre, franchit le détroit à la suite de la plus formidable armée que l'Afrique eût encore envoyée contre l'Europe (1211).

Cette terrible croisade jette l'épouvante parmi les rois chrétiens : Alphonse VIII s'adressa au grand pape Innocent III, qui ordonna un jeûne général de trois jours pour appeler la protection du ciel sur la chrétienté menacée, et recommanda la cause de l'Espagne à tous les rois de l'Europe. Les cinq rois de la péninsule, Castille, Aragon, Navarre, Léon et Portugal, s'assemblèrent à Tolède pour délibérer sur les moyens de résistance. et cette ville fut le rendez-vous général de tous les croisés venus de France, d'Allemagne et d'Italie. L'infant don Pèdre, fils du roi de Portugal, le roi d'Aragon, Pierre II, le roi de Navarre, malgré ses griefs contre la Castille, vinrent rejoindre Alphonse VIII, que tous regardaient comme leur chef commun. L'armée confédérée, divisée en trois corps, se mit en mouvement en juin 1212; les volontaires étrangers formaient le premier corps, sous la conduite de Lopez de Haro, noble castillan ; puis venait le roi d'Aragon avec les siens; enfin le roi de Castille, Alphonse VIII, à la tête des Léonais, des Portugais, des Castillans et des chevaliers des ordres militaires. On atteignit Calatrava qui se rendit après une courte défense ; mais beaucoup de croisés étrangers, mécontents de la capitulation qui leur enlevait l'espoir du pillage, quittèrent l'armée et retournèrent en arrière.

Cette triste défection, aggravée encore par une tentative d'ailleurs infructueuse sur Tolède, n'arrêta pas l'élan des troupes espagnoles, qui se résignèrent noblement à garder pour elles tout le danger, mais aussi tout l'honneur. Les trois rois de Castille, d'Aragon et de Navarre profitèrent habilement d'une faute grave commise par les Al-

mohades. L'émir Mohammed, au lieu de prendre l'offensive, s'était acharné pendant près d'un an contre la forteresse de Salvatierra et y avait épuisé la première ardeur de ses soldats; il fit périr les chefs de la garnison de Calatrava qui avaient rejoint l'armée, et les guerriers de l'Andalousie, indignés de cette sévérité féroce, s'éloignèrent et firent un camp séparé. Le 12 juillet 1212, les musulmans et les chrétiens se rencontrèrent sur un plateau de la sierra Morena, à Las Navas de Tolosa. C'est dans les chroniques espagnoles qu'il faut chercher les détails de cette mémorable journée. L'armée chrétienne était divisée en trois corps : les Castillans au centre, les Navarrais à droite, les Aragonais à gauche. Celle des Mores formait cinq divisions : les volontaires ou irréguliers, les tribus berbères de l'Est, celles du Magreb ou de l'Ouest, les Andalous, et enfin les Almohades, renforcés de la garde nègre. Dès le début de l'action, les Arabes andalous, qui faisaient face à l'avant-garde espagnole, tournèrent bride, entraînant dans leur fuite les volontaires; la terreur et le désordre gagnèrent rapidement toute l'armée musulmane, qui céda la victoire avant de la disputer. Le seul bataillon des Almohades et des nègres opposa quelque résistance, et fut enfoncé par la cavalerie espagnole. La déroute fut alors générale, et l'émir n'échappa que grâce à la vitesse de son cheval. Le roi de Castille, Alphonse VIII, avait cru un instant la bataille perdue, et se tournant vers l'archevêque Rodrigue, il lui cria à haute voix : « Archevêque, c'est maintenant qu'il faut mourir, vous et moi. » — « C'est maintenant qu'il faut vaincre », répondit le belliqueux prélat. Le carnage fut horrible, et la perte des musulmans fut im-

mense; Alphonse VIII évalue à plus de cent mille le nombre de leurs morts.

L'imbécile Mohammed alla cacher sa honte dans le sérail de Maroc, où il mourut en 1213. La victoire de Las Navas, revanche glorieuse et définitive de Zalaca et d'Alarcos, entraîna la ruine de l'empire almohade. Quant aux rois chrétiens, après avoir fait hommage à Dieu au milieu même de cette plaine couverte de cadavres, ils célébrèrent leur commun triomphe par de grandes fêtes à Tolède, où une cérémonie annuelle fut instituée sous le nom pompeux de « Triomphe de la Croix ». Mais si le danger les avait réunis, le succès rompit leur ligue momentanée. D'ailleurs, la mort presque immédiate d'Alphonse VIII (1214), celle de Pierre d'Aragon, qui alla se faire tuer dans le Languedoc, à Muret (1213), en défendant le comte de Toulouse et les Albigeois, livrèrent les deux royaumes de Castille et d'Aragon aux embarras inséparables des minorités. En Castille, le jeune Ferdinand III, depuis saint Ferdinand, n'échappa qu'avec peine aux mains des Lara et des Haro, familles factieuses qui se disputaient le droit de régner en son nom, et les Aragonais eurent besoin d'un décret du pape pour se faire rendre leur jeune roi, Jacques Ier, resté prisonnier du vainqueur de Muret, Simon de Montfort. Ce fut seulement en 1224, que Ferdinand III de Castille et que Jacques Ier d'Aragon, affermis tous deux sur leurs trônes, résolurent d'attaquer simultanément les Mores, et de renvoyer en Afrique les débris de l'invasion almohade.

CHAPITRE XI

DÉCLIN ET CHUTE DE L'EMPIRE ALMOHADE
SAINT FERDINAND III DE CASTILLE ET JACQUES Ier D'ARAGON
CONQUÊTE DE CORDOUE, DE VALENCE ET DE SÉVILLE

Le fils unique de l'Almohade Mohammed, Yousef, un enfant de onze ans, ne gouverna jamais par lui-même (1213-1224), et pendant sa minorité les walis d'Espagne se rendirent indépendants. Le plus puissant, celui de Séville, Syd-Yacoub Al-Manoum, après s'être affermi en Andalousie, passe en Afrique, et se fait proclamer émir du Maroc (1226). Vainqueur d'un nouveau rival en Andalousie (1228), il se vengea cruellement de ses ennemis en faisant planter sur les créneaux de Maroc cinq mille têtes « qui répandirent une odeur salutaire à la paix publique » (1229). Sa mort prématurée (1232) amena la dissolution presque immédiate de l'empire almohade en Espagne comme en Afrique. Le trône du Maroc fut occupé un instant par le jeune fils d'Al-Manoum, bientôt assassiné ; puis l'anarchie se prolongea jusqu'en 1270, au milieu de meurtres et d'affreux désordres. A cette époque, la tribu des Béni-Mérines, descendue de l'Atlas oriental, finit par chasser les autres

concurrents, et commença une nouvelle dynastie d'émirs.

Pendant cette sanglante anarchie, les Espagnols, enfin en paix les uns avec les autres, attaquaient les Mores sur tous les points. Ferdinand III, parvenu, grâce à l'habileté de sa mère Bérenguela, à s'affranchir de la tutelle des grands de Castille (1224), se jeta sur l'Andalousie pour la piller, et le wali de Baza se reconnut son tributaire, en lui livrant comme gages deux de ses villes (1227). Le roi d'Aragon (1225), Jacques Ier, sorti enfin des troubles de sa minorité, et aspirant déjà au surnom qu'il a mérité depuis de conquérant (conquistador), tourna en 1229 ses armes contre les Baléares, et, en deux campagnes, s'empara des trois îles, Majorque, Minorque et Iviça (1230). Cette même année 1230, la mort du roi de Léon, Alphonse IX, opéra pour la seconde fois, et d'une manière définitive, la réunion de cette couronne à celle de Castille sous Ferdinand III, qui transmettra sans partage tous ses Etats à l'aîné de ses fils, et en proclamera l'indivisibilité.

La plus affreuse confusion régnait au contraire chez les musulmans depuis la mort d'Al-Manoum (1232), et l'Espagne arabe était encore plus morcelée qu'avant l'invasion des Almoravides : dans chaque ville, dans chaque forteresse, le kadi ou l'alcayde s'érigeait en maître. Au milieu de ce bouleversement universel, apparurent seuls trois chefs dignes de ce nom : à Valence, Abou-Jēyan qui avait forcé le wali almohade son prédécesseur à se réfugier en Aragon ; à Murcie et à Malaga, Ben-Hud, issu des anciens émirs de Saragosse ; enfin, à Jaën, Muhamad Ben-Ahmar, qui fondera le dernier des royaumes musulmans, celui de Grenade.

Rien ne pouvait être plus favorable aux projets des deux puissants rois de Castille et d'Aragon, Ferdinand III et Jacques Ier, qui reprirent simultanément les hostilités en 1233. Ferdinand pénétra jusqu'aux bords du Guadalète, près de Xérès, où il battit Ben-Hud, et revint en Castille avec un immense butin, après avoir laissé une garnison dans Andujar (1235). Le commandant de cette place, Munoz, averti par des prisonniers musulmans qui voulaient racheter leur vie, tenta sur Cordoue, presque vide de troupes, un hardi coup de main, et pendant une nuit d'hiver (janvier 1236) avec une poignée d'aventuriers il escalada les murs du faubourg d'Orient, séparé de la ville par le Guadalquivir. Ferdinand III, aussitôt prévenu, expédie à tous ses vassaux l'ordre de le joindre en Andalousie, et sans les attendre, il part avec une centaine de cavaliers, pour former un camp autour de Cordoue. Le wali Ben-Hud arrivait presque en même temps devant cette ville avec son armée ; mais il ne pouvait croire que le siège d'une place aussi importante eût été entrepris avec quelques centaines d'hommes. Trompé par un espion, qui exagéra le nombre des Espagnols, il reçut au même moment un messager de l'émir de Valence, Ben-Jeyan, qui réclamait son assistance contre les Aragonais, et lui offrait la souveraineté de ses États. Ben-Hud réunit ses généraux pour tenir conseil avec eux ; tous furent d'avis que la garnison de Cordoue était assez forte pour se défendre contre les chrétiens, et que, vainqueur du roi d'Aragon, l'émir aurait meilleur marché du roi de Castille. Ce funeste conseil fut suivi, et Ben-Hud se mit en route pour Valence par Alméria ; il y fut assassiné au milieu d'un splendide festin par le wali de

cette ville, secrètement vendu à Ben-Ahmar, le wali de Jaën. Son armée se dispersa après sa mort, et Murcie passa bientôt aux mains de Ben-Ahmar qui s'empara d'Alméria, et enfin de Grenade, siège de son nouvel émirat (1238). La nouvelle de la mort de Ben-Hud porta le découragement dans l'âme des défenseurs de Cordoue ; après quelques mois de blocus, la ville capitula sans assaut. Ferdinand III dicta les conditions qui furent d'une excessive rigueur : tous les musulmans durent quitter la ville, sans enlever autre chose de leurs biens que ce qu'ils pourraient emporter eux-mêmes. Le roi prit possession en grande pompe de l'ancienne capitale des Khalifes (juin 1236), et se rendit d'abord à la grande mosquée d'Abdérame I[er], qui fut consacrée au culte chrétien. Ce fut le seul monument épargné ; il ne resta plus rien du palais Merwan et de sa précieuse bibliothèque, ni du merveilleux palais d'Al-Zorah.

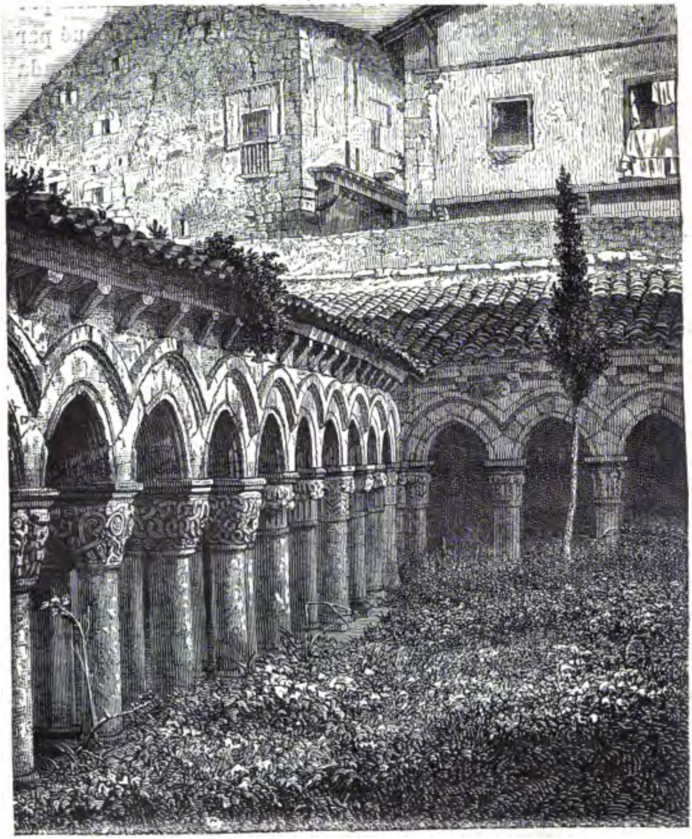
Après avoir perdu leur ancienne capitale au centre de l'Andalousie, les Mores perdirent encore leur plus belle province à l'est de l'Espagne. L'Almohade Abdallah, chassé de Valence par ses propres sujets, avait cherché un asile auprès du roi d'Aragon (1230). Jacques I[er], après la conquête de Majorque, accueillit les plaintes du roi détrôné, et saisit avidement le prétexte pour s'assurer, non plus seulement l'hommage et le tribut, mais l'entière souveraineté de la province. Dès 1233, il marche droit à Burriana, place forte sur la mer, non loin de Segorbe, et la force à capituler après un siège opiniâtre. Il revint bientôt avec une foule de volontaires, et fit élever une forteresse, le château du Puig, à deux lieues de Valence pour mieux cerner cette ville. Ben-Jeyan plaça son dernier espoir dans l'A-

frique, mais un seul wali, celui de Tunis, envoya quelques vaisseaux, car l'anarchie désolait le Magreb disputé par les derniers Almohades et les Beni-Mérynes. Bloqué par terre et par mer, le malheureux émir de Valence demanda à capituler. Les conditions furent moins dures qu'à Cordoue: les habitants eurent la liberté de se retirer avec leurs biens, ou de rester dans la ville en conservant leur religion. Le 28 septembre 1238, Jacques Ier, méritant pour la seconde fois le titre de conquistador, entrait dans cette ville que le Cid avait possédée un instant, il y avait un siècle et demi.

Le vainqueur, qui ne pouvait supporter l'inaction, feignit d'être appelé dans ses possessions de France, et partit pour Montpellier. Ses généraux passèrent aussitôt le Xucar, et ravagèrent les terres laissées au wali par le traité de partage. A son retour, Jacques Ier blâma ses officiers, mais garda leurs prises, et l'année suivante (1240), sans chercher même un prétexte, il s'empara de Baylen et de Villena, et força l'alcayde de Xativa à se déclarer son vassal. Il le dépouilla bientôt en l'accusant de rébellion (1244), et occupa en 1245 la ville de Denia (l'ancien Dianium) ; enfin, en 1248, un édit royal ordonna à tous les musulmans de quitter la province dans le délai d'un mois ; et la population exilée se répandit dans les royaumes de Murcie et de Grenade.

Ces deux provinces de Murcie et de Grenade avaient formé naguère le gouvernement d'Aben-Hud. Elles s'étaient de nouveau divisées après sa mort (1236) ; son frère Ali n'avait pu garder que la capitale, Murcie, et le wali de Jaën. Aben-Ahmar avait pris Guadix, Alméria, Malaga et enfin Grenade. Ce dernier était devenu, suivant

l'expression de la chronique arabe, « l'unique colonne de



Cloître de Santillana.

l'empire musulman dans la péninsule ». Le wali de Murcie

par haine pour l'émir de Grenade, fit hommage de ses États au roi de Castille; l'infant Alphonse, fils aîné de Ferdinand III, se fit livrer Murcie, et prit Carthagène et Lorca (1243). Aben-Ahmar était désormais entouré de tous côtés par la Castille, dont le roi le tint même assiégé quelques jours dans Grenade (1244). En 1245, Ferdinand III revint assiéger Jaën, boulevard du dernier royaume arabe. La résistance fut terrible, et tandis que le wali Omar défendait la ville avec un grand courage, Aben-Ahmar et son armée ne cessaient d'inquiéter les Castillans. Mais, enfin, Jaën pressé par la famine, allait succomber, lorsque l'émir prit tout d'un coup une résolution désespérée : ce fut de venir seul se remettre entre les mains de Ferdinand, et de faire appel à sa générosité et à sa bonne foi, en lui livrant Jaën et toutes les villes qu'il possédait, et en se déclarant son vassal. La grande âme de Ferdinand III, qu'on a surnommé le saint Louis de la Castille, fut touchée de cette noble confiance. Un traité fut conclu, par lequel Aben-Ahmar s'engageait à payer un tribut annuel de 50,000 maravédis d'or, à se rendre comme vassal aux cortès du royaume, et à assister son suzerain dans chacune de ses guerres, avec les sarrasins comme avec les chrétiens (1246).

Avec l'aide de son nouveau vassal, le roi de Castille fit surprendre le fort d'Alcala, à deux lieues de Séville. Cette ville, depuis la chute des Ommiades, sous le règne des trois Ben-Abed (1031-1090), et sous la double domination des Africains, almoravides et almohades, était devenue la plus riche, la plus importante et la plus populeuse des cités musulmanes. Il lui manquait un chef pour diriger la résistance;

elle obéissait à un vieillard de la famille royale des Almohades, Abou-Abdallah ; ce fut le wali de Niebla, réfugié dans la ville, qui prit le commandement de la garnison. Le siège dura plus d'un an ; les bâtiments envoyés par les Maures d'Afrique furent détruits par la flotte castillane, (1247). Enfin, vaincus par la faim, plus que par les armes des chrétiens, les Sévillans, perdant tout espoir d'être secourus, demandèrent à traiter. Ferdinand III leur dicta les mêmes conditions qu'à Cordoue ; on accorda un délai aux habitants pour réaliser leurs biens et pour quitter le pays. Près de 300,000 personnes sortirent de la ville, et se réfugièrent, les unes en Afrique, les autres dans les Algarves, et surtout dans le royaume de Grenade (novembre 1248). Etabli dans l'Alcazar des rois mores, saint Ferdinand présida lui-même, comme il l'avait fait à Cordoue, au partage des terres et des maisons de Séville ; et il y attira, pour remplacer les exilés, de nouveaux habitants par ses largesses et par d'amples privilèges. Toute l'Andalousie proprement dite tomba en son pouvoir. Il se disposait à poursuivre la croisade jusqu'en Afrique, lorsqu'il fut surpris par la mort en 1252. L'Eglise en a fait un saint, et l'Espagne le reconnaît comme le vrai fondateur de cette unité, qui retardée ou ajournée encore par de misérables querelles, s'accomplira définitivement sous Ferdinand le Catholique et Isabelle.

CHAPITRE XII

L'ÉMIRAT OU ROYAUME DE GRENADE — ALPHONSE X ET LA CASTILLE

En 1252, à la mort de saint Ferdinand, l'Espagne avait été reconquise sur les enfants de l'Yémen et du Magreb. Les musulmans occupaient encore, il est vrai, les provinces de Grenade et des Algarves; mais ils étaient partout vassaux et tributaires des chrétiens. Bientôt les Algarves furent réunies au Portugal, et le premier acte du nouveau roi de Castille, Alphonse X, fut de recevoir l'hommage de son vassal, l'émir de Grenade. Aben-Ahmar n'en fonda pas moins un royaume qui fut la dernière forme de l'empire arabe en Espagne. Il usa d'une politique habile entre les chrétiens dont il était le tributaire, et les musulmans dont il se faisait le médiateur : les populations expulsées de Cordoue, de Séville et de Xérès, d'une part, de Valence et de Murcie, de l'autre, s'agglomérèrent à Grenade, sous la paternelle administration de l'émir, et ce petit royaume, médiocre par l'étendue, acquit ainsi de l'importance, de la force et de la durée. Les nouveaux venus furent distribués dans toutes les parties du territoire, pour aider au déve-

loppement de l'agriculture et de l'industrie : on mit en pratique des méthodes excellentes pour la culture et l'irrigation des terrains, pour l'élève du bétail et des chevaux. De nombreuses manufactures, surtout pour les étoffes de soie, furent établies. L'émir, qui songeait à l'avenir, pourvut aussi à la défense des forteresses, étendit l'enceinte de sa capitale, et fit construire le magnifique palais de l'Alhambra. Sa devise était : « Il n'y a de vainqueur que Dieu. »

Il ne négligea pas non plus les moyens humains de la politique, et sut se faire respecter de ses deux puissants voisins, le roi de Castille, Alphonse X, et le roi d'Aragon, Jacques Ier. A cette époque, l'Espagne chrétienne semble oublier la présence des Mores, dont l'expulsion l'avait jusqu'alors absorbée, pour se jeter dans les affaires générales de l'Europe. L'Aragon, en particulier, tourne toute son activité vers la Méditerranée, le Midi de la France et bientôt vers l'Italie. Après la mort de Jacques Ier, le Conquérant (1276), et à partir de Pierre III, l'histoire d'Aragon devient presque étrangère à celle de la péninsule, et les Vêpres siciliennes (1282) l'engagent dans cette longue lutte contre la maison d'Anjou, le pape et la France, qui ne se termine qu'en 1302. Les successeurs de Jacques Ier y gagneront la Sicile, point de départ de la domination espagnole en Italie.

La Castille n'avait pas la même excuse à se laisser détourner du but constant qu'elle avait jusqu'alors poursuivi. Mais le fils et successeur de saint Ferdinand, Alphonse X (1252-1284), se laissa entraîner par les caprices de son esprit à des entreprises aventureuses qui affaiblirent son au-

torité à l'intérieur, sans accroître son prestige au dehors. En 1256, la mort de Guillaume, comte de Hollande, rendit vacant le trône impérial d'Allemagne. Le roi de Castille répandit d'énormes largesses, et parvint à partager les voix avec Richard de Cornouailles à l'assemblée électorale de Francfort, en 1257. Il sollicita vainement la sanction du pape, ne trouva nulle part ni adhésion ni appui, et vit son propre royaume, épuisé par ses folles dépenses, murmurer hautement contre lui. Les chefs des principales familles, les Lara, les Castro, les Haro, les Mendoza, « se quittèrent de lui », et se retirèrent tous ensemble à Grenade, où Aben-Ahmar les reçut avec distinction (1270). L'émir, plus profond politique qu'Alphonse X, se fit prêter foi et hommage par ses hôtes, et ceux-ci lui payèrent loyalement sa fastueuse courtoisie en l'aidant à vaincre ses walis révoltés. Aben-Ahmar mourut subitement en 1273, après avoir, assuré, par un habile mélange de ruse et de courage, la précaire existence de son émirat.

Le roi de Castille, qui courait toujours après sa chimère, même après l'élection régulière de Rodolphe de Habsbourg en 1273, voulait à tout prix terminer sa querelle avec le souverain de Grenade et les émigrés castillans. Il se rendit à Séville, pardonna aux rebelles, et arma le nouvel émir, Mohammed II, chevalier de sa propre main (1274). Celui-ci renouvela le traité de vassalité signé jadis par son père, et la paix parut rétablie dans toute l'Espagne. Mais pendant que l'imprudent Alphonse X allait quêter en véritable aventurier la couronne impériale au concile de Lyon (1275), l'émir de Grenade, furieux d'avoir été joué au traité de Séville, engageait le souverain du Maroc, Ben-Yousef, à re-

commencer l'invasion africaine, et l'accueillait près d'Algésiras comme un libérateur et un maître (1275). L'infant Fernando, lieutenant-général en l'absence de son père, n'eut pas le temps de venger la défaite et la mort de Nüno de Lara et de l'archevêque de Tolède; il succomba près de Ciudad-Real, après une courte maladie (1275). Don Sanche, le second fils d'Alphonse X, revendiqua la lieutenance-générale du royaume, se montra digne de ce poste périlleux, et fit armer sur le champ une flotte à Séville pour fermer le chemin aux vaisseaux africains et à Ben-Yousef lui-même; l'émir, qui se montra au-dessous de sa fortune, se retira près d'Algésiras avec son butin et y passa tout l'hiver, hésitant entre la honte de reculer et le danger de marcher en avant. Une trêve de deux ans fut alors conclue (1276), et l'émir de Grenade, cause première de la guerre, ne fut pas même nommé dans le traité.

Alphonse X, dont l'absence avait exposé son pays à tant de dangers, rentra enfin à Tolède (janvier 1276) et y manda l'infant qui reçut des éloges mérités. Avec l'appui des grands, Don Sanche fut proclamé héritier du royaume, à l'exclusion des fils de son frère aîné, les infants de La Cerda. Le malheureux Alphonse X, qui avait subi plutôt qu'accepté cette condition, en fut la victime. On lui attribua tous les malheurs et les revers du pays, et une ligue puissante se forma contre lui; don Sanche fut proclamé gouverneur du royaume par les Cortès de Valladolid (1282). Le roi, abandonné de ses vassaux, de ses soldats, de sa famille entière, sollicita vainement les secours des rois de Portugal, d'Aragon et de France. Dans son désespoir, il implora l'appui de l'émir de Maroc, Ben-You-

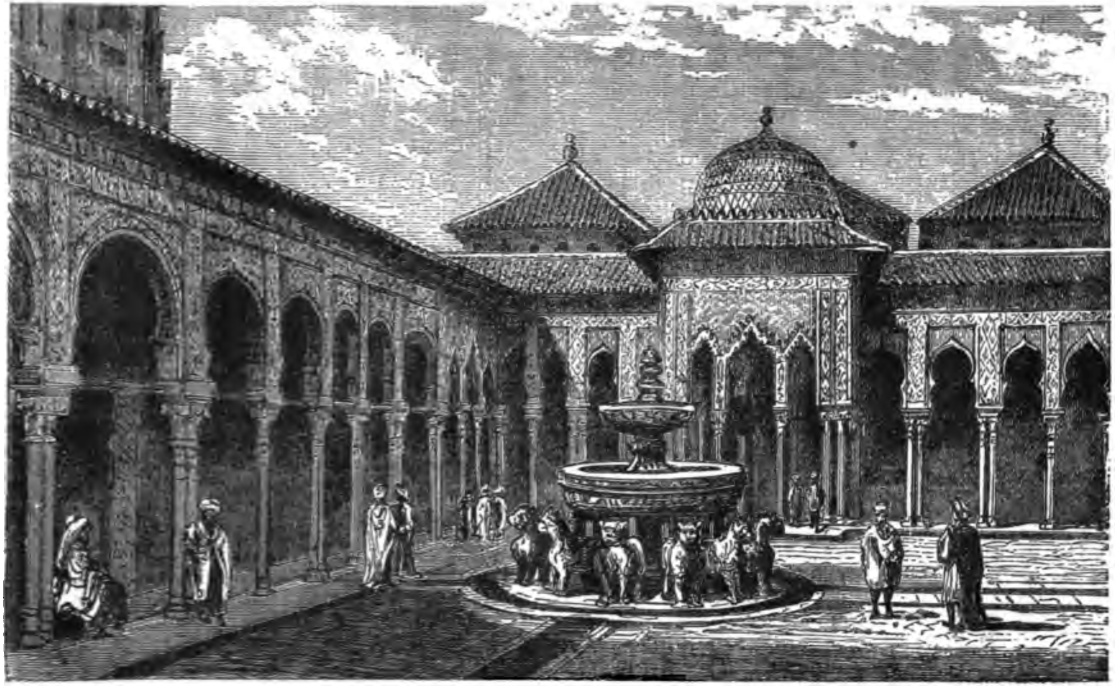
sef, qui le reçut au milieu de son armée, lui céda la place d'honneur, et lui adressa ces paroles remarquables : « Je vous traite ainsi parce que vous êtes malheureux, et je m'unirai à vous pour venger la cause commune de tous les rois et de tous les pères. » — Le pape Martin IV se déclara contre le fils rebelle, qui tomba tout à coup gravement malade ; don Sanche, en s'humiliant, obtint le pardon d'Alphonse X, qui mourut bientôt après (1284), emportant non pas le titre de sage, que démentent les aventures de son règne, mais celui de savant.

Les troubles et les révoltes remplirent tout le règne de Sanche IV, qui, élevé au trône par la rébellion, lutta sans cesse contre ses hauts barons, jadis ses alliés contre son père (1284-1295). Il ne laissa qu'un fils en bas âge sous la tutelle de sa mère, Marie de Modène, et les princes de Lacerda, appuyés par la France et l'Aragon, disputèrent longtemps la couronne de Castille à leur cousin Ferdinand IV, dont l'autorité ne fut affermie qu'en 1305. A la faveur de ces guerres intestines des États chrétiens, le royaume de Grenade prospéra sous Mohammed II, qui racheta, en 1298, Algésiras à l'émir du Maroc.

CHAPITRE XIII

LA CASTILLE ET LE ROYAUME DE GRENADE AUX XIVe ET XVe SIÈCLES, JUSQU'A FERDINAND ET ISABELLE

Pendant près de deux siècles encore, le royaume de Grenade, parvenu à son apogée sous Mohammed II, garda son indépendance relative. Vassal et tributaire des rois de Castille, il essaie parfois de se soustraire à cette protection hautaine qui offense chez les musulmans plus encore le sentiment religieux que la fierté nationale. A diverses reprises, ils font appel au fanatisme de leurs frères d'Afrique, mais pour s'en détourner aussitôt avec horreur, et ils ne demandent plus à leurs voisins, à leurs futurs maîtres chrétiens qu'à les laisser jouir en paix des richesses entassées par leur labeur assidu. Quel contraste entre l'Arabe du XIVe et du XVe siècle, et l'Espagnol du même temps ! Mais laissons parler le grand historien, Michélet : « Depuis le treizième siècle, les chrétiens avaient prévalu ; » au quinzième, la population musulmane, concentrée » dans le royaume de Grenade, et comme adossée à la » mer, ne pouvait plus reculer ; mais on voyait déjà » auquel des deux peuples appartenait l'empire de



La cour des Lions à l'Alhambra.

» l'Espagne : du côté des Maures, une foule de marchands,
» entassés dans de riches cités, amollis par les bains et
» par le climat, des agriculteurs paisibles, occupés dans
» leurs délicieuses vallées du soin des mûriers et du tra-
» vail de la soie ; une nation vive et ingénieuse, qui ne
» respirait que pour la musique et la danse, qui recher-
» chait les vêtements éclatants, et parait jusqu'à ses tom-
» beaux ; de l'autre un peuple silencieux, vêtu de brun et
» de noir, qui n'aimait que la guerre, et l'aimait sanglante ;
» qui, laissant aux juifs le commerce et les sciences, ne
» connaissait pas de plus beau titre que celui de fils des
» Goths, race altière dans son indépendance, terrible dans
» l'amour et dans la religion. Là, tout le peuple se tenait
» pour noble ; le bourgeois n'avait pas payé ses franchises,
» le paysan, qui portait aussi l'épée contre les Maures,
» sentait sa dignité de chrétien. »

L'issue de la lutte n'était donc pas douteuse : mais l'Espagne chrétienne, avec ses quatre royaumes fortement constitués, semblait plus que jamais éloignée de l'unité. Le plus puissant, celui de Castille, appelé dans l'avenir à devenir le centre de la monarchie espagnole, fut absorbé pendant plus d'un siècle par des troubles intérieurs et même par des révolutions dynastiques, auxquelles se mêle la lutte des grands contre les rois, appuyés sur les communes et sur la bourgeoisie ; lutte souvent odieuse et tragique, mais qui trempa le caractère national. Les Arabes de Grenade profitèrent en général avec habileté de ces troubles, qui furent leur sauvegarde plus encore que la protection d'Allah ou les incursions de leurs coreligionnaires d'Afrique.

Nous ne raconterons pas l'histoire intérieure de l'émirat, qui intéresse plus la civilisation arabe que les destinées de l'Espagne. Malgré des périodes de prospérité et de paix assez longues, la dynastie de Ben-Ahmar n'eut pas une succession très régulière, et le nombre des émirs renversés, disparus ou assassinés, dépasse celui des souverains qui n'eurent pas une fin aussi tragique. L'intérêt ne porte guère que sur deux ou trois noms qui ont rappelé les qualités du fondatenr, et surtout sur les relations tantôt pacifiques tantôt troublées entre les Grenadins et les Castillans.

De 1305 à 1340, les successeurs de Mohammed II perdirent et recouvrèrent Gibraltar (1306-1330), et l'émir Ismaïl s'empara, en 1325, de Baza qui fut avec Grenade la principale forteresse du royaume. La longue minorité du roi de Castille Alphonse XI n'avait pas peu contribué à ces succès partiels. Le pacifique Yousef avait négocié et obtenu, en 1336, une trève de quatre ans ; mais l'émir de Fez, Aboul-Hassan, son allié, pour venger son fils tué dans une algarade en Andalousie, publia la guerre sainte, traversa le détroit avec une flotte de deux cents voiles, et après avoir réuni son armée avec celle du roi de Grenade, s'avança contre Tarifa (1340). Ce grand effort de l'Afrique effraya les rois chrétiens : Alphonse XI pressa les rois d'Aragon et de Portugal de se joindre à lui pour la défense commune ; la croisade fut prêchée. L'armée espagnole, qui comptait, dit-on, cent mille fantassins et dix-huit mille cavaliers rencontra, le 29 octobre 1340, les Mores au passage du Rio-Salado ; pendant la bataille, les assiégés de Tarifa firent une sortie sur le camp de l'émir resté sans

gardiens, et cette manœuvre habile, qui rappelait celle de l'Almoravide Yousef à Xalaca, décida aussi la victoire. La déroute fut générale, et le massacre horrible (1340), Aboul-Hassan s'enfuit avec peine en Afrique.



Vase de l'Alhambra.

Ce fut la dernière invasion africaine en Espagne. Après l'échec et la mort d'Alphonse XI devant Algésiras (1350), la paix se maintint entre la Castille et Grenade, et Pierre le Cruel (1350-1369), après avoir trompé et dépouillé l'usurpateur Abou-Sayd, fut l'allié de Mohammed V, qui lui fournit même quelques troupes contre son compétiteur Henri de Transtamare. Les troubles qui suivirent en Cas-

tille la catastrophe de Montiel (1369) et le changement de dynastie, donnèrent du répit à Mohammed V, dont le règne (1370-1391) fut l'époque la plus brillante et la plus prospère du royaume de Grenade. Comme sous le Khalife Alhakem II, l'agriculture, l'industrie, les arts florissaient ; le port d'Alméria, ouvert à tous les étrangers, était « la plus célèbre échelle » de l'occident.



Vase de l'Alhambra.

Après lui s'ouvre une ère de dissensions et de guerres civiles, auxquelles viennent se mêler les algarades chrétiennes, et qui ne se terminera qu'à la chute de Grenade, en 1492. Trois ou quatre émirs se renversent successivement, et implorent les uns et les autres l'appui des rois de Castille Henri III (1406) et Jean II (1406-1454). L'un d'eux, Ismaïl, qui s'est reconnu vassal et tributaire de Jean II, chassa son rival de Grenade (1454). Le trône de Castille passa la même année à Henri IV, dit l'Impuissant.

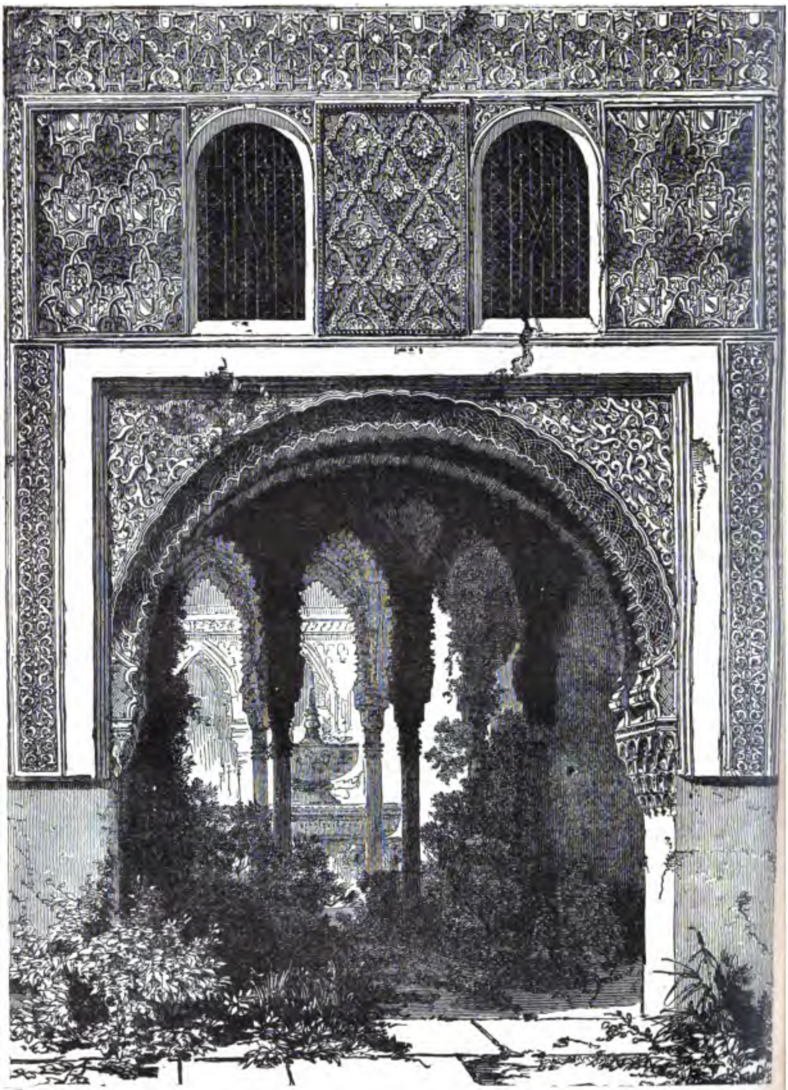
La prise de Constantinople par les Turcs Ottomans, en 1453, avait causé un véritable enivrement parmi toutes les nations musulmanes. Ismaïl refusa de renouveler avec Henri IV le traité de vassalité conclu avec Jean II ; les irruptions recommencèrent, simples chevauchées, qui durèrent jusqu'à la prise de Gibraltar (1462), livré par le commandant de la garnison. Dépouillé de cette place importante, l'émir signa la paix (1465) qui dura jusqu'en 1474. Dans l'intervalle, de graves évènements changaient le sort de la Castille. La ligue des barons, des prélats et des députés des communes proclama la déchéance d'Henri IV dans la plaine d'Avila (1465), élut à sa place l'infant Alphonse son frère, et plus tard, lorsque ce dernier mourut, reconnut comme héritière du trône leur sœur Isabelle, au mépris des droits de l'infante Jeanne Henriquez, qu'on appelait injurieusement la Belraneja (1467).

CHAPITRE XIV

FERDINAND ET ISABELLE — CONQUÊTE DU ROYAUME DE GRENADE

A la mort d'Henri IV (1474), s'accomplit l'événement qui devait décider du sort de Grenade. L'héritière de la Castille, l'infante Isabelle avait épousé, en 1469, Ferdinand, l'héritier de l'Aragon ; ce mariage, en terminant la rivalité séculaire des deux royaumes, doubla leur force, et la rendit invincible. L'émir Muley-Aboul-Hassan, qui avait succédé, en 1466, à son père Ismaïl, ne prévit pas ou dédaigna le danger qui le menaçait ; car il répondit aux envoyés de Castille lui réclamant hommage et tribut : « Dites à votre reine que les émirs andalous qui payaient » impôt aux rois de Castille sont morts depuis longtemps ; » nous ne fabriquons plus dans Grenade, au lieu de pièces » d'or, que des épées et des fers de lance. »

A cette bravade imprudente, il joignit une impardonnable témérité, et en 1479, il s'empara par un coup de main de la forteresse chrétienne de Zahara ; mais l'illusion d'un premier succès ne fut pas longue, et les imans de Grenade s'écrièrent publiquement : « le terme est venu de



Une des portes intérieures de l'Alhambra.

» notre règne en Espagne, et les ruines de cette cité » retomberont sur nos têtes! » Les rois catholiques saisirent avidement ce prétexte pour rompre avec l'émirat, et don Robrigue Ponce de Léon, marquis de Cadix, se chargea de la revanche de la chrétienté. Informé par ses espions que la forteresse d'Alhama, située seulement à huit lieues de Grenade, entre cette capitale et la mer, était négligemment gardée, le marquis résolut de l'enlever par surprise. A la tête de 3000 cavaliers et de 4000 fantassins, il s'achemina vers Alhama par la sierra d'Antequera et la forteresse fut escaladée pendant la nuit (1482). En vain Muley-Hassan essaya de la reprendre ; toutes ses attaques furent repoussées, et les Castillans conservèrent ce poste avancé, d'où ils pouvaient sans cesse troubler les travaux de l'ennemi, ravager ses récoltes, et le harceler jusqu'aux portes de sa capitale.

Cependant d'affreuses discordes venaient d'éclater dans Grenade. La sultane Zorayah avait poussé son fils Abou-Abdallah ou Boabdil à conspirer contre son père ; Hassan les jeta en prison. Mais Zorayah s'échappa avec son. fils, qu'elle fit proclamer émir, et la ville presque entière se prononça pour l'usurpateur. Pendant plusieurs jours, Grenade fut inondée de sang ; à la fin, le vieux roi, chassé de l'Alhambra, dut aller chercher un asile à Malaga, auprès de son frère El-Jagal (le Vaillant), qui releva un instant le courage et les espérances des Maures, en détruisant dans les défilés de l'Axarquia une troupe nombreuse d'Espagnols que le Grand-Maître de Santiago avait entraînés dans une périlleuse expédition (1483). L'honneur du triomphe fut tout entier pour El-Jagal, toujours à cheval

sur la frontière, tandis que son neveu s'endormait sur le trône de Grenade.

Boabdil, jaloux de la gloire de son oncle, se décida à tenter une algarade contre Lucena. Il croyait surprendre cette ville ; mais les fronteros castillans l'avaient devancé et rejetèrent les musulmans en désordre dans les eaux du Xénil : l'émir fut pris, et ne sauva sa vie qu'en faisant connaître sa dignité (1483). Il se prosterna devant Ferdinand, et se reconnut son vassal, en paix comme en guerre. Malgré son échec, il rentra furtivement dans Grenade, et y rallia ses partisans. Un pieux Uléma fit renoncer Muley-Hassan au sceptre qui n'était plus qu'un lourd fardeau pour sa vieillesse, et lui persuada d'abdiquer en faveur de son frère El-Jagal, le vainqueur de l'Axarquia. Celui-ci prit possession de l'Alhambra, mais Boabdil occupait toujours l'Albacyn, où il s'était fortifié. Ces luttes impies ne firent qu'accélérer les progrès de la conquête chrétienne.

Les rois catholiques, délivrés enfin de tout embarras intérieur, avaient résolu la destruction totale de l'Islam en Espagne. Ils obtinrent simultanément des Cortès de Castille et d'Aragon tous les subsides nécessaires à leur entreprise. Ferdinand prit en personne le commandement de son armée, qui comptait, outre 10,000 cavaliers, les milices soldées de la Saint-Hermandad et de nombreux volontaires étrangers. Il poussa d'abord une reconnaissance jusqu'aux portes de Malaga (1485) ; mais trouvant la place trop bien gardée, il se rabattit sur Ronda, située dans la sierra du même nom, au-dessus d'un affreux précipice. L'artillerie, conduite à bras sur ces hauteurs inaccessibles, renversa les murs de la forteresse, et les habitants,

poursuivis par la flamme jusque dans leurs maisons, demandèrent à traiter. Ferdinand, pressé d'en finir, permit aux assiégés de se retirer à Grenade ou en Afrique, et le 22 mai 1485, l'armée castillane entra triomphante dans cette cité de Ronda, réputée imprenable. L'hiver à peine fini, l'infatigable Ferdinand rouvrit la campagne par le siège de Loja (1486). Les deux prétendants au trône de Grenade firent trève un instant à leurs discordes, et Boabdil se jeta dans la place assiégée. Mais l'émir, voyant la brèche ouverte, offrit de rendre la ville si le roi voulait lui pardonner sa rébellion et épargner les habitants : Ferdinand, fidèle à son système de clémence, fit grâce à Loja et à son vassal infidèle.

El-Jagal, honteux de la lâcheté de son neveu, sortit de Grenade pour tenter la fortune des armes : secondé par un vaillant chevalier more, Redouan, il attaqua les Espagnols qui assiégeaient Velez, petite ville située au bord de la mer, et qui gardait l'entrée de la Sierra. Velez une fois prise, la garnison d'Alhama suffisait pour fermer tout passage aux secours de Grenade, et Malaga, cernée de toutes parts, ne pouvait tarder à se rendre. Le brave Redouan dut en effet capituler dans Velez (1487), et le Jagal, qui avait cherché à la secourir en attaquant pendant la nuit le camp chrétien, fut repoussé et s'en retourna à Grenade, suivi de quelques cavaliers; toujours lâche et sans foi, Boabdil avait mis à profit l'absence de son rival pour s'emparer de l'Alhambra et se déclarer seul roi de Grenade. Le Jagal n'essaya pas de punir cette trahison; il se retira à Guadix, et se fit du district de cette ville et de ceux d'Alméria et de Baza un petit État particulier.

Ferdinand, maître des approches de Malaga, qu'aucun secours humain ne pouvait plus sauver, se disposa enfin à en commencer le siège (1487). Cette ville, la seconde de l'émirat, était restée le seul lien de Grenade avec l'Afrique. Elle était dominée et protégée par deux forts, le Gebelfaro et le château des Génois, armés d'une formidable artillerie. Le gouverneur, Aben-Mouza, qui prévoyait depuis longtemps l'attaque des chrétiens, avait pris à sa solde une troupe d'Africains. Ces soldats indisciplinés, qui gardaient Malaga, en étaient plus maîtres que les habitants eux-mêmes ; Ferdinand, qui s'était arrêté avec son armée à deux lieues de la ville, la fit sommer de se rendre. Mais les Africains, dont le fanatisme égalait le courage, et qui n'avaient à sauver ni femmes, ni enfants, ni fortune, opposèrent une défense opiniâtre qui dura plus de trois mois. Les notables, pressés par la faim, s'entendirent pour livrer aux Espagnols la forteresse de Gebelfaro, et le roi consentit enfin à recevoir les assiégés à merci. La population captive fut répartie en trois catégories : la première fut échangée contre les chrétiens prisonniers en Afrique ; le second tiers fut vendu, et le troisième distribué entre les nobles castillans (août 1487). Quand on eut fait de Malaga un désert, il fallut songer à la repeupler : les deux souverains distribuèrent des maisons et des terres à tous ceux qui vinrent s'y fixer.

Après une année consacrée à des soins d'administration intérieure et à la convocation des Cortès en Castille et en Aragon, Ferdinand et Isabelle revinrent en Andalousie pour se vouer tout entiers à la grande œuvre de leur règne : à la conquête de Grenade (1489). « C'est grain à grain

qu'il faut manger la Grenade », disaient les Espagnols. Il s'agissait maintenant de s'emparer de Baza, la capitale du Jagal, qui possédait en outre Alméria, Guadix et les Alpujarras. Ferdinand, avec cent mille hommes, s'avança vers Baza où s'enferma le neveu du Jagal, Syd-Yahia, avec 20,000 soldats d'élite et des vivres pour quinze mois. La résistance fut brillante et longue; après six mois d'investissement, l'armée chrétienne se montrait si découragée, aux approches de l'hiver, que la reine Isabelle amena elle-même au camp des renforts de troupes fraîches. Syd-Yahia se résolut enfin à proposer une capitulation, après en avoir demandé la permission à son maître. Ferdinand n'imposa pas à la cité vaincue les dures lois que Malaga avait dû subir. Les mercenaires étrangers à la ville eurent le droit d'en sortir avec armes et bagages ; les habitants restèrent libres de la quitter ou d'y demeurer dans les faubourgs, en conservant leur religion, leurs lois et leur fortune (1489). Syd-Yahia, gagné par le gracieux accueil d'Isabelle, se chargea du rôle de médiateur, et se rendit à Guadix pour engager l'émir à cesser une lutte trop inégale : « Ce » qu'Allah a décidé, dit celui-ci, doit s'accomplir ; s'il » n'avait pas décrété la chute de Grenade, cette épée » aurait pu la sauver ; mais que sa volonté soit faite. » El-Jagal consentit à tout ce qu'il plut au vainqueur d'ordonner. Alméria, Guadix furent livrés aux rois catholiques ; le monarque déchu reçut en échange quelques districts dans les Alpujarras, avec le titre dérisoire de roi d'Alhaurin, sous la suzeraineté de la Castille. Il se lassa bientôt de sa précaire royauté, échangea contre une somme d'argent les quelques coins de terre qu'il possédait

encore, et se retira dans le Magreb, où il mourut obscu-



Isabelle la Catholique.

rément. L'histoire, plus juste que la fortune, doit un hom-

mage au dernier défenseur d'une cause perdue, au courageux champion qui lutta pour Grenade jusqu'à sa dernière heure, et qui, en quittant la péninsule, emporta avec lui les destinées de l'Islam (1489).

Grenade seule était encore debout : une multitude immense, composée des populations qu'avait chassées devant elle l'armée espagnole, emplissait les maisons de cette capitale, ou campait dans les rues. On accusait tout haut Boabdil d'avoir vendu aux chrétiens son empire et sa foi. Pendant sa captivité, l'émir s'était engagé à livrer Grenade en échange de Guadix, si cette dernière ville était conquise avant six mois. Ce terme était dépassé depuis longtemps, et quand Ferdinand somma son vassal de remplir sa promesse, Boabdil essaya d'obtenir un ajournement qui lui fut refusé. Le 26 avril 1491, l'armée chrétienne, forte de cinquante mille hommes, n'était plus qu'à deux lieues de Grenade : il fallait d'abord l'affamer ; les fertiles coteaux des Alpujarras furent impitoyablement dévastés. Vingt-quatre villes ou châteaux-forts, avec d'innombrables villages, furent rasés jusqu'au sol, et les chrétiens, pliant sous le poids de leurs dépouilles, campèrent enfin sous les murs de Grenade qui renfermait plus de deux cent mille habitants.

Isabelle vint rejoindre son époux pour animer de sa présence les défenseurs de la foi. Avec elle, l'ordre et l'abondance régnèrent dans le camp castillan. De son côté, Boabdil, entraîné par l'élan populaire, avait appelé aux armes tous les musulmans en proclamant la guerre sainte. Tous les hommes valides furent répartis en deux corps, dont l'un était destiné aux sorties, aux combats extérieurs,

tandis que l'autre devait uniquement servir à la garde des portes et des murailles. Deux chefs énergiques, Abdel-Malek et Mousa, commandaient les opérations militaires. L'espace qui s'étendait entre le camp chrétien et la ville était changé en champ clos : là, dans des joûtes sanglantes, les plus vaillants champions des deux partis se disputaient, en présence des dames, le palme du courage, et, de l'aveu même des historiens espagnols, les Maures égalaient les chrétiens en valeur, et les surpassaient souvent en courtoisie et en générosité. L'élite de la garnison arabe, irritée d'une bravade des chevaliers castillans, tenta contre eux une sortie, dans laquelle elle perdit 2000 hommes.

Un incident imprévu vint donner au siège une face nouvelle : le feu prit la nuit, à la tente de la reine : le camp tout entier faillit devenir la proie des flammes. Les rois catholiques, pour éviter le retour de ces accidents, et surtout pour donner au siège un caractère de perpétuité, se décidèrent à transformer leur camp en cité. La tâche fut achevée en trois mois : la cité rivale, à laquelle Isabelle donna le nom de Santa-Fé, sortit de terre, comme par enchantement, en face de Grenade qu'elle semblait défier. Les habitants se sentirent plus abattus qu'ils ne l'auraient été par une défaite. Malgré l'énergie de Mousa, qui fut seul à conseiller la résistance jusqu'à la mort, Boabdil se résigna à capituler, et chargea secrètement son wazir de discuter les termes du traité (octobre 1491). Les rois catholiques confièrent le même soin à Gonzalve de Cordoue, le futur « grand capitaine ». Cette capitulation, qui fut signée le 25 novembre 1491, était rédigée avec une apparente générosité. Les Grenadins devaient garder, avec

leurs mosquées, le libre exercice de leur religion, et être jugés par leurs magistrats, avec appel au gouverneur castillan. Ils devaient être, pendant trois ans, exempts de tout impôt, et ne payer ensuite aux rois de Castille que ceux qu'ils acquittaient avant la conquête. Quant à l'émir, on voulait bien lui accorder, avec le titre de roi, un district des Alpujarras, en fief de la Castille. Le lâche Boabdil n'avait pu stipuler que pour lui, car Grenade n'était pas décidée à se vendre avec son souverain ; tremblant devant la colère du peuple qu'il avait trahi, il aima mieux se voir arracher le trône par des étrangers que par ses sujets. Il avança l'heure fixée pour la reddition de la ville, et offrit aux Castillans de la leur livrer le 2 janvier 1492. Tandis que le cardinal Mendoza allait occuper l'Alhambra, l'émir, à la tête de 50 cavaliers, sortit de ces murs où il ne devait plus rentrer, et se rendit au camp des chrétiens. En apercevant Ferdinand, il s'apprêtait à descendre de cheval et à lui baiser la main ; mais le roi ne le permit pas, et embrassa son vassal avec une affectueuse pitié. Boabdil, après avoir remis les clés de l'Alhambra, prit avec sa famille et ses trésors la route des Alpujarras. Dans sa fuite, il s'arrêta, dit-on, au sommet d'une éminence qui dominait la vallée, et des larmes s'échappèrent de ses yeux : « Tu fais » bien, lui dit alors sa mère, de pleurer comme une femme » un pays que tu n'as pas su défendre ni en homme, ni en » roi. » Les Espagnols ont appelé depuis ce rocher « le soupir du More ».

Les vainqueurs avaient occupé sur-le-champ les remparts et les forts : le jour des Rois, 6 janvier 1492, les rois catholiques, entourés d'une grande pompe militaire, mais

au milieu d'une complète solitude, allèrent prendre possession de l'Alhambra, où fut arboré l'étendard royal de Castille. C'est là qu'ils reçurent, peu de jours après, le Génois Christophe Colomb, qui, dans la même année (12 octobre 1492), allait donner à l'Espagne un nouveau monde.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

VERSAILLES, IMPRIMERIE CERF ET FILS, RUE DUPLESSIS, 59.

LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF

13, RUE DE MÉDICIS, 13

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

A 1 FR. LE VOLUME

(**Ouvrages devant paraître pour le mois de juin**)

Le Siège de Belfort, par L. DUSSIEUX, professeur honoraire à l'École Saint-Cyr.

Tableau de la littérature anglaise, par Léon BOUCHER, professeur à la Faculté des Lettres de Besançon.

Les Races humaines, par Abel HOVELACQUE, professeur à l'École d'anthropologie.

L'Espagne des Goths et des Arabes, par Léon GELEY, professeur au Lycée de Vanves.

Les Basques et le pays basque, par Julien VINSON, professeur de l'Enseignement supérieur à Paris.

L'Arménie et les Arméniens, par J.-A. GATTEYRIAS.

L'Armée romaine, par Léon FONTAINE, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.

La Monnaie, *histoire de l'or, de l'argent et du papier*, par A. DALSÈME, ancien élève de l'École polytechnique.

Les grandes Époques du commerce de la France (1re partie), par H. PIGEONNEAU, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

VERSAILLES. — IMPRIMERIE CERF ET FILS, 59, RUE DUPLESSIS.